

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

HISTOIRE

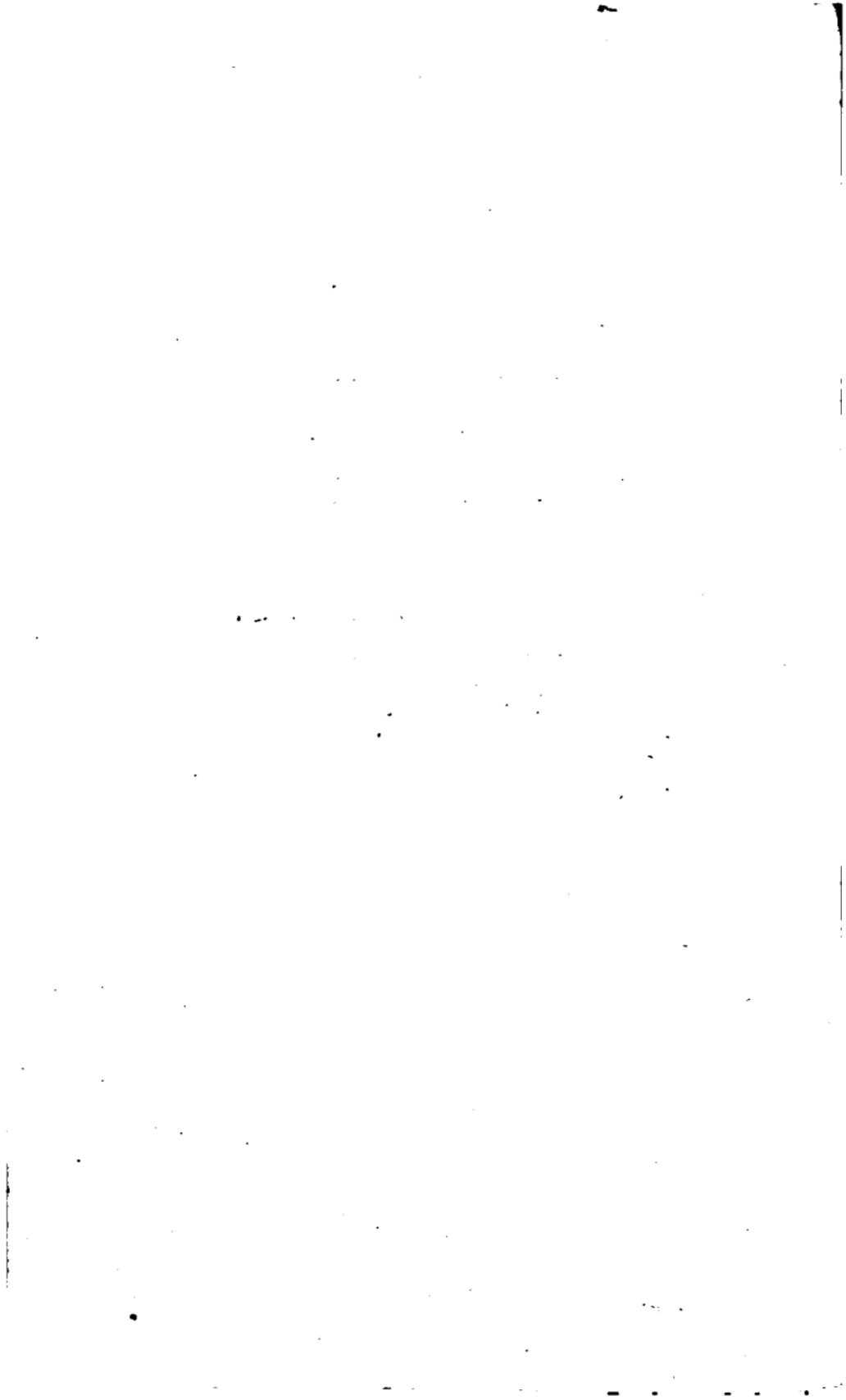
DE LA

GUERRE

DE

TRENTE ANS.

TOME II.



HISTOIRE

DE LA

GUERRE

DE

TRENTE ANS.

Par

M. FRÉD. SCHILLER.

Traduit de l'Allemand.

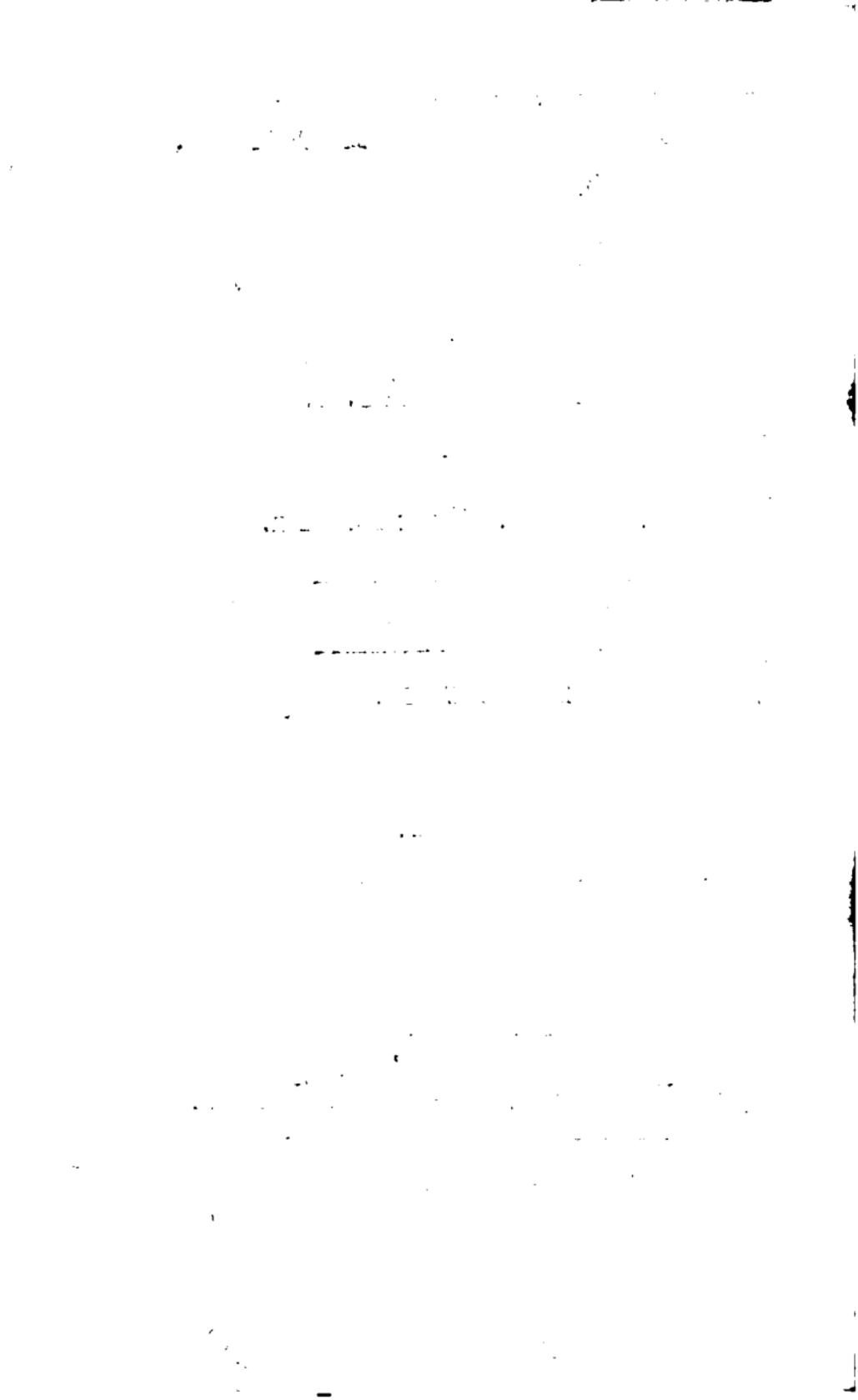
TOME II.



BERNE,

CHEZ EMANUEL HALLER, Libraire.

1794.





HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE TRENTE ANS.

TOME II.

Livre cinquieme.

LE cri général de mécontentement, que les Cours attachées à la Religion Romaine, excitées par les Jésuites, élevoient contre les liaisons de la France avec les hérétiques, déterminèrent enfin le Cardinal de Richelieu à faire une démarche éclatante pour la sûreté de sa religion, & pour convaincre en même tems toute l'Europe Catholique, du zele religieux qui animoit la Cour de France, ainsi que de la politique intéressée des Princes Ecclésiastiques de l'Empire. Persuadé que les vues du Roi de Suede

Tome II.

A

ne tendoient , ainsi que les siennes , qu'à l'abaissement de la Maison d'Autriche , il n'hésita point à promettre , aux Princes de la Ligue , une parfaite neutralité de la part de la Suede , aussi-tôt qu'ils renonceroient à l'alliance de l'Empereur & qu'ils retireroient leurs troupes de ses armées. Quelque résolution que prissent les Princes , Richelieu étoit assuré de venir à bout de son dessein. Si l'on réussissoit à les séparer des intérêts de l'Autriche , Ferdinand se voyoit exposé , sans moyens de défense , aux armes de la Suede & de la France ; & Gustave , délivré de tous ses autres ennemis en Allemagne , pouvoit porter toutes ses forces contre les Etats héréditaires de l'Empereur. La ruine de la Maison d'Autriche devenoit alors inévitable , & ce grand objet de tous les efforts de Richelieu se trouvoit rempli , sans aucun préjudice pour l'Eglise Romaine. Les suites devoient en être bien plus fâcheuses , si les Princes de la Ligue Catholique persistoient dans leur refus , & s'ils demeuroient fidèles à leur alliance avec l'Empereur. Mais , dans ce cas , la France avoit toujours manifesté devant toute l'Europe son zele pour la Religion Catholique , & satisfait aux devoirs que lui imposoit la communion avec l'Eglise Romaine. Les Princes ligués paroissoient seuls les auteurs des maux que la continuation de la guerre alloit entraîner infalliblement sur les Catholiques de l'Allemagne : c'étoient eux qui , par leur opiniâtre attachement aux intérêts de l'Autriche , alloient rendre vaines toutes les mesures de leur protecteur , & entraîner , avec leur propre ruine , celle de l'Eglise d'Allemagne.

Richelieu poursuivit ce plan avec d'autant plus d'ardeur, que les instances réitérées de l'Electeur de Baviere, pour obtenir des secours de la France, le mettoient dans le plus grand embarras. On se rappellera que, dans le tems où ce Prince avoit conçu des défiances contre la Cour Impériale, il étoit entré en une alliance secrète avec la France, au moyen de laquelle il espéroit de s'assurer la dignité Electorale, contre tout changement éventuel des dispositions de Ferdinand à son égard. Avec quelque évidence que l'origine de ce traité fit connoître quel en étoit l'objet, Maximilien l'étendit au Roi de Suede, & n'hésita point à demander contre Gustave-Adolphe, l'allié de la France, les mêmes secours qui lui avoient été promis contre l'Autriche. Dans l'embarras où une alliance avec deux Puissances opposées plongeoit Richelieu, il crut ne pouvoir mieux faire, que de terminer promptement leurs hostilités réciproques; & aussi peu porté à abandonner entièrement la Baviere, qu'à se mettre, en vertu de son traité avec Gustave, hors d'état de la protéger, il fit tous ses efforts pour effectuer une neutralité, comme étant le seul moyen de satisfaire à ses doubles engagemens. Il envoya à cet effet, à Mayence, un négociateur chargé de sonder les sentimens du Roi de Suede à cet égard, & d'obtenir pour les Princes ligués des conditions favorables. Mais quelques puissans motifs qu'eût Louis XIII. pour desirer de voir cette neutralité, autant Gustave en avoit pour souhaiter le contraire. Convaincu par des preuves multi-

plées que l'averfion des Princes de la Ligue pour la Religion Proteftante étoit infurmontable, leur haine contre la Suede extrême, & leur attachement pour l'Autriche indeffructible, il craignoit beaucoup moins leur inimitié ouverte qu'il ne fe défiolt d'une neutralité auffi contraire à leur inclination. Se voyant d'ailleurs contraint, par fa pofition en Allemagne, de continuer la guerre aux dépends de fes ennemis, il ne pouvoit que s'affoiblir en en diminuant le nombre fans acquérir de nouveaux alliés. Il n'eft donc pas étonnant, que Gustave fe montrât fi peu difpofé à acheter, par le facrifice de la plupart de fes avantages, une neutralité des Princes Catholiques qui devoit lui être fi préjudiciable.

Les conditions fous lesquelles il vouloit bien accorder cette neutralité à l'Electeur de Baviere, étoient onéreufes & conformes à ces fentimens. Il exigeoit de la Ligue Catholique une inaction entiere; qu'elle retirât fes troupes des armées Impériales, de toutes les places conquifes & de tous les Etats Proteftans. Il prétendoit en outre que les forces de la Ligue fuflent réduites à un petit nombre de gens armés; que tous les Etats des Princes ligués fuflent fermés aux armées Impériales, & qu'ils ne fourniffent à la Maifon d'Autriche ni hommes, ni vivres, ni munitions de guerre. Quelque dures que fuflent les loix que le vainqueur impofoit aux vaincus, le médiateur françois fe flatta néanmoins d'engager l'Electeur de Baviere à s'y foumettre. Pour lui donner à cet égard plus de facilité, Guf-

tave consentit à accorder à Maximilien une trêve de quinze jours. Mais dans le même tems que l'envoyé de France lui donnoit des assurances réitérées du succès de sa négociation, une lettre interceptée, écrite par l'Electeur au général Pappenheim, découvrit au Roi le subterfuge de ce Prince, qui n'avoit cherché qu'à gagner du tems pour mieux se préparer à se défendre. Bien éloigné de vouloir souffrir que la Suede mit des entraves à ses opérations de guerre, l'Electeur avoit accéléré ses armemens, & employé le délai que lui laissoit l'ennemi à faire des préparatifs d'autant plus formidables. Toutes les négociations pour la neutralité se rompirent donc sans avoir produit aucun fruit, & ne servirent qu'à renouveler avec d'autant plus d'animosité les hostilités entre la Suede & la Baviere.

Les forces augmentées de Tilly, dont ce général menaçoit d'inonder la Franconie, rappelloient à grands cris le Roi dans ce Cercle; mais il falloit préalablement chasser les Espagnols de tous les environs du Rhin, & leur fermer les passages par lesquels ils auroient pu pénétrer des Pays - Bas en Allemagne. Dans ce dessein, Gustave-Adolphe avoit déjà offert la neutralité à l'Electeur de Trèves, Philippe de Zeltern, sous condition que la forteresse de Hermanstein dans l'Electorat lui fût cédée, & que les troupes Suédoises obtinssent la liberté de passer par Coblençe. Mais avec quelque peine que l'Electeur vit ses Etats au pouvoir des Espagnols, il ne pouvoit se résoudre à se mettre sous

la protection suspecte d'un Prince hérétique , & à rendre ainsi le conquérant Suédois l'arbitre de son fort. Se voyant néanmoins hors d'état de préserver son indépendance contre deux rivaux aussi formidables , il chercha une protection contre l'un & l'autre dans la puissance de la France. Richelieu avoit profité , avec sa politique ordinaire , de la perplexité de ce Prince , pour accroître l'influence de son Maître par l'acquisition d'un allié important sur les frontières de l'Allemagne : une armée nombreuse de François vint couvrir l'Electorat de Trèves , & la forteresse d'Ehrenbreitstein reçut une garnison françoise. Mais les vues que s'étoit proposé l'Electeur par cette démarche hasardée ne furent point entièrement remplies ; & il ne put appaiser le ressentiment de Gustave , qu'en accordant également , aux troupes Suédoises , la liberté du passage dans son Electorat.

Pendant ces négociations avec Trèves & avec la France , les généraux du Roi de Suede avoient achevé de nettoyer entièrement l'Electorat de Mayence des garnisons Espagnoles ; & Gustave lui-même , par la prise de Kreuznach , avoit terminé la conquête de toute cette contrée. Afin de défendre ce pays , le Chancelier Oxenstierna dut demeurer dans les environs du Rhin avec une division de troupes ; & le gros de l'armée , conduit par le Roi en personne , marcha vers la Franconie pour y chercher l'ennemi.

Cependant le Comte de Tilly , & le général Horn que Gustave y avoit laissé avec huit mille hommes ,

s'étoient disputés la possession de ce Cercle avec des succès variés ; & l'Evêché de Bamberg se trouvoit principalement le théâtre & la proie de leurs ravages. Le Roi, que des desseins plus importans appelloient vers le Rhin, avoit abandonné à son général le soin de châtier le Prince-Evêque, dont la conduite perfide avoit excité son indignation. L'activité de Horn justifia le choix du Monarque. Il soumit en peu de tems une grande partie de l'Evêché aux armes de la Suede, & il prit même d'assaut la capitale, abandonnée par les Impériaux. Le Prince - Evêque, dépossédé de ses Etats, demanda avec instances des secours à l'Electeur de Baviere, qui se laissa enfin déterminer à mettre un terme à l'inaction de Tilly. Autorisé par son Maître à rétablir le Prince - Evêque, ce général rassembla ses troupes dispersées dans le Haut-Palatinat, & s'approcha de Bamberg avec une armée de vingt mille hommes. Gustave Horn, fermement résolu à défendre sa conquête contre ces forces supérieures, attendit l'ennemi derrière les remparts de Bamberg ; mais il eut la douleur de se voir enlever, par la seule avant-garde de Tilly, ce qu'il avoit espéré de disputer à toute l'armée ennemie. Un désordre qui se mit parmi ses troupes, & auquel toute sa présence d'esprit ne put remédier, ouvrit à Tilly l'entrée de la ville ; de sorte qu'on ne put sauver qu'avec peine les troupes, l'artillerie & les bagages. La reprise de Bamberg fut le fruit de cette victoire ; mais Tilly, malgré toute sa célérité, ne put atteindre le général Suédois qui se retiroit en bon

ordre au-delà du Mein. La venue du Roi en Franconie, où Gustave Horn le joignit avec les restes de ses troupes, mit bientôt des bornes aux progrès de Tilly, & le contraignit de chercher, à son tour, son salut dans une prompte retraite.

Le Roi avoit fait, à Alschaffenbourg, une revue générale de ses troupes, dont le nombre, après qu'il eut été joint par Gustave Horn, par Bannier & par le Duc de Saxe-Weimar, se montoit à près de quarante mille hommes. Rien n'arrêta sa marche dans la Franconie. Tilly, beaucoup trop foible pour attendre un ennemi aussi supérieur, s'étoit retiré en hâte vers le Danube. Le Roi se trouvant alors également rapproché de la Bohême & de la Bavière, dans l'incertitude où ce conquérant dirigerait ses armes victorieuses, Maximilien ne pouvoit prendre une prompte détermination. Les mouvemens de Tilly devoient maintenant déterminer Gustave & décider du sort de ces belles provinces. Il étoit dangereux, à l'approche d'un aussi formidable ennemi, de laisser la Bavière sans défense pour protéger les frontières de l'Autriche; il étoit plus dangereux encore, en attirant Tilly en Bavière, d'appeller l'ennemi dans cette contrée pour en faire le théâtre d'une guerre destructrice. Les sollicitudes d'un Souverain, père de ses peuples, l'emportèrent enfin sur les considérations de la politique; & Tilly reçut l'ordre de défendre la Bavière avec toutes ses forces, quoi qu'il pût en résulter.

Ce fut avec l'allégresse du triomphe, que la

ville Impériale de Nurenberg reçut dans son sein le défenseur de la Religion Protestante & des libertés de la Germanie. A l'aspect de ce héros, l'enthousiasme des citoyens s'épancha dans les excès les plus touchans de la joie & de l'admiration. Gustave même ne put cacher sa surprise, de se voir dans cette ville, au centre de l'Allemagne, où jusqu'alors il n'avoit jamais espéré de voir flotter ses étendarts. La beauté & la noblesse de sa personne acheverent l'impression de ses glorieux exploits; sa condescendance & sa popularité lui gagnèrent bientôt tous les cœurs. Il confirma en personne l'alliance qu'il avoit conclue avec Nurenberg lorsqu'il étoit encore sur les rivages de la Baltique, & il anima tous les citoyens à un zèle ardent dans leurs efforts contre l'ennemi commun. Après un court séjour dans l'enceinte de Nurenberg, il suivit son armée vers le Danube, & parut devant la forteresse-frontière de Donawerth avant qu'on y soupçonnât l'approche d'aucun ennemi. Une nombreuse garnison Bavaoise défendoit cette place; & le Commandant, Rodolphe-Maximilien, Duc de Saxe-Lauenbourg, montra d'abord la plus ferme résolution de se défendre jusqu'à l'arrivée de Tilly; mais la vigueur avec laquelle Gustave-Adolphe commença le siège, le contraignit bientôt de penser à une prompte & sûre retraite, qu'il effectua heureusement en passant sous le feu le plus vif de l'artillerie Suédoise.

La prise de Donawerth ayant ouvert au Roi la rive opposée du Danube, il n'y avoit plus que la

petite rivière du Lech , qui le séparât encore de la Baviere. Le danger , qui menaçoit de si près ses Etats , réveilla toute l'activité de l'Electeur Maximilien ; & autant jusqu'alors il avoit donné de facilité à l'ennemi pour pénétrer jusqu'aux portes de la Baviere , autant il se montra résolu à lui disputer ce dernier pas. Tilly prit , en deçà du Lech , près de la petite ville de Rain , un camp fortement retranché , qui , entouré de trois rivières , bravoit toutes les attaques. On avoit eu soin de rompre tous les ponts sur le Lech : tous les bords de cette rivière étoient défendus jusqu'à Augsbourg par de nombreux corps de troupes ; & l'on s'étoit assuré , par une forte garnison & par le déarmement de ses bourgeois , de cette ville Impériale qui depuis long - tems avoit trahi son impatience de suivre l'exemple de Nurenberg & de Francfort. L'Electeur lui - même se renferma dans le camp de Tilly , avec toutes les troupes qu'il avoit pu ramasser , comme si toutes ses espérances devoient se fixer sur cet unique point , & que la fortune qui accompagnoit les Suédois dût se briser devant ce boulevard de la Baviere.

Après avoir subjugué tout le territoire d'Augsbourg en deçà du Lech , & ouvert dans ce district de riches sources pour l'approvisionnement de ses troupes , Gustave - Adolphe parut bientôt sur les bords de cette rivière , en face des retranchemens bavarois. On étoit au mois de Mars , époque où de fréquentes pluies & la fonte des neiges sur les montagnes du Tyrol donnent à cette rivière une ra-

pidité extraordinaire, & élevent les eaux presqu'au niveau de ses bords escarpés. Une mort certaine s'offroit dans ses ondes au téméraire assaillant, que menaçoit encore, sur la rive opposée, la nombreuse artillerie bavaroise. Réussissoit-on à effectuer le passage au mépris des eaux & du feu ennemi, une armée de troupes fraîches & courageuses attendoit les Suédois épuisés de fatigue dans un camp inexpugnable; &, soupirant après quelque repos, ils se voyoient obligés de combattre. Accablés de lassitude, ils devoient emporter les retranchemens ennemis, dont les fortifications sembloient braver toute attaque. Une défaite essuyée sur ce rivage entraînoit nécessairement leur perte; la même rivière qui leur fermoit le chemin de la victoire, leur fermoit également celui de la fuite, si la fortune devoit les abandonner.

Le conseil de guerre que Gustave avoit rassemblé fit valoir tout le poids de ces considérations, pour prévenir l'exécution d'une entreprise aussi dangereuse. Les plus braves tremblèrent, & une cohorte de respectables vétérans qui avoient vieilli sous les armes, ne rougit point d'avouer ses craintes. Mais la résolution du Roi étoit prise. "Eh quoi!" dit-il à Gustave Horn, qui portoit la parole au nom des autres chefs: " Nous aurions traversé la Baltique, & tant de fleuves en Allemagne, & un ruisseau nous arrêteroit!"

En reconnoissant les environs, Gustave avoit remarqué que la rive occupée par les Suédois étoit plus élevée que le bord opposé, & que cette si-

tuation donneroit à son artillerie un grand avantage sur celle de l'ennemi. Il fut tirer parti de cette circonstance avec beaucoup de promptitude & de présence d'esprit ; il fit élever immédiatement , en un lieu où la rive gauche du Lech se courboit en face de la droite , trois batteries de soixante - & - douze canons qui faisoient un feu croisé & non interrompu. Pendant que cette terrible canonade éloignoit les Bavaois du rivage, il fit élever en toute hâte un pont sur le Lech : une épaisse fumée , sans cesse entretenue par du bois & de la paille humides , déroba long - tems cette opération aux yeux de l'ennemi , tandis que le bruit non-interrompu de l'artillerie empêchoit d'entendre celui des haches & des travailleurs. Le Roi animoit par son propre exemple le zele des troupes , & de sa main il mit le feu à plus de soixante canons. Les Bavaois répondirent avec la même vivacité , pendant deux heures, à cette terrible canonnade, quoiqu'avec un avantage bien différent , les batteries des Suédois dominant le rivage opposé , & l'éminence des leurs servant de rempart contre celles de l'ennemi. En vain les Bavaois s'efforcèrent, depuis le rivage , de détruire les ouvrages des Suédois ; la supériorité de l'artillerie Suédoise les en éloigna , & ils durent voir le pont s'achever presque sous leurs yeux. Tilly fit , dans cette effroyable journée, les plus grands efforts pour ranimer le courage de ses troupes ; & aucun danger , quelque'imminent qu'il pût être , ne fut capable de l'éloigner du rivage. Il trouva enfin la mort qu'il avoit cherchée : un coup

de fauconneau lui fracassa la jambe, & bientôt après le général Altringer, son compagnon d'arme, non moins brave que lui, fut dangereusement blessé à la tête. Privées de la présence de ces deux généraux, les troupes Bavaoises commencèrent enfin à plier; & Maximilien lui-même fut entraîné malgré lui à une résolution pusillanime. Cédant aux représentations de Tilly, dont les approches de la mort avoient anéanti la fermeté naturelle, il se pressa trop de regarder comme perdu un poste inexpugnable; & un gué que les Suédois avoient découvert, & par lequel leur cavalerie étoit sur le point de tenter le passage, accéléra sa honteuse retraite. Encore dans la même nuit, il leva son camp, lorsqu'aucun soldat ennemi n'avoit encore passé la riviere; & avant que le Roi eût le tems de le harceler dans sa marche, il s'étoit replié dans le meilleur ordre sur Neubourg & sur Ingolstadt. Gustave, ayant passé le Lech dès le lendemain, vit avec surprise le camp abandonné des ennemis; & son étonnement augmenta encore, quand il en eut considéré toute la force. " Si j'eusse été Bavaois " s'écria-t-il, " quand même un boulet m'auroit emporté la barbe & le menton, jamais je n'eusse abandonné un tel poste, & donné à l'ennemi l'entrée dans mes Etats. "

Ce fut alors que la Baviere se vit ouverte au vainqueur, & que le torrent de la guerre, qui n'avoit encore ravagé que les limites de ce pays, répandit sa fureur pour la première fois sur ses cam-

pagnes fertiles & si long-tems épargnées. Avant d'y pénétrer, le Roi délivra la ville d'Augsbourg du joug Bavaois, se fit prêter serment de fidélité par la bourgeoisie, & s'assura d'elle par une garnison. Bientôt après, il se porta rapidement sur Ingolstadt, que couvroit l'Electeur avec la plus grande partie de son armée, afin d'assurer, par la prise de cette importante forteresse, ses conquêtes dans la Baviere, & d'acquérir un poste sur le Danube.

Ce fut peu après l'arrivée du Roi devant Ingolstadt, que Tilly blessé termina dans les murs de cette ville une carrière sur laquelle la Fortune avoit épuisé tous ses caprices. Effacé par la supériorité de Gustave, il vit flétrir, au déclin de ses jours, tous les lauriers de ses victoires précédentes, & il appaîsa, par une enchainure de revers, la justice du fort & les manes courroucées de Magdebourg. En lui, la Ligue & l'Empereur perdirent un général difficile à remplacer, la Religion Catholique le plus zélé de ses défenseurs, & l'Electeur de Baviere le plus fidelle de ses généraux. Il mit par sa mort le sceau à ses fidelles services; & quoique mourant, il fut remplir jusqu'à son dernier soupir tous les devoirs d'un général. Sa dernière marque d'attachement à l'Electeur, fut le conseil qu'il lui donna, de mettre une forte garnison dans Ratisbonne, afin de demeurer le maître du Danube, & de conserver une communication avec la Boheme.

Gustave, avec cette confiance qui est ordinairement le fruit de tant de victoires, entreprit le siege d'Ingolstadt, espérant de vaincre la résistance

de cette ville par l'impétuosité des premières attaques. Mais la force de ses ouvrages & la bravoure de la garnison lui opposèrent des obstacles qu'il n'avoit point éprouvés depuis la bataille de Breitenfeld ; & peu s'en fallut que les remparts d'Ingolstadt ne devinssent le terme de ses exploits. Comme il alloit reconnoître la forteresse, un boulet de 24 livres abattit le cheval du Roi, de sorte que ce Prince fut renversé à terre ; un moment après le jeune Margrave de Bade, son favori, fut tué à ses côtés par un autre boulet. Le Roi se releva avec beaucoup de sang-froid, rassura sa suite épouvantée, & continua son chemin après avoir pris un autre cheval. Il fut perdu, cet avertissement de son génie protecteur ; & cette mort, dont l'image effrayante s'offrit à lui devant les remparts d'Ingolstadt, devoit l'atteindre enfin dans la paline de Lützen.

La prise de Ratisbonne, dont l'Electeur de Bavière, selon le conseil de Tilly, s'étoit emparé par ruse, & qu'il retenoit sous le joug par une nombreuse garnison, changea tout-à-coup le plan d'opérations de Gustave. Il s'étoit flatté de voir sous sa puissance cette ville Impériale, dont les habitans penchoient vers la cause des Protestans, & de trouver en elle une alliée non moins dévouée que Nurenberg, Augsbourg & Francfort. La conquête que venoit d'en faire le Bavaois, éloignoit pour un long espace de tems l'accomplissement de son vœu principal, qui étoit de s'emparer du cours du Danube, pour couper à l'ennemi tout secours

de la Bohême. Gustave s'éloigna donc rapidement des remparts d'Ingolstadt, devant lesquels il avoit sacrifié inutilement son temps & ses troupes; & il pénétra dans le cœur de la Bavière, afin d'attirer l'Electeur à la défense de ses Etats, & de dénuer ainsi de défenseurs les deux rives du Danube.

Toute la contrée, jusqu'à Munich, étoit ouverte au vainqueur. Mosbourg, Landshout, & tout l'Evêché de Freisingen se soumirent à lui; rien n'étoit capable de résister à ses armes. Mais s'il ne trouvoit point d'armées sur sa route, il avoit à combattre, dans le cœur de chaque Bavarois, un ennemi d'autant plus redoutable, le fanatisme religieux. Des soldats, qui ne croyoient pas au Pape, étoient dans ce pays un spectacle nouveau, inoui: le zèle aveugle des moines les avoit dépeints aux campagnards comme des monstres, comme des enfans de l'enfer, & leur chef, comme l'Antechrist. Il n'est donc pas étonnant, que le simple Bavarois oubliât, à l'égard de cette engeance infernale, tous les devoirs de la nature & de l'humanité, & qu'il se crût autorisé aux plus affreuses violences. Malheur au soldat Suédois, qui tomboit isolé entre les mains de ces fanatiques! Tous les tourmens, que la rage la plus effrénée peut imaginer, furent souvent exercés sur ces malheureuses victimes; & l'aspect de leurs corps mutilés excita l'armée à user des plus terribles représailles. Gustave-Adolphe fut le seul qui ne souilla point son caractère de héros par de tels actes de vengeance; & loin que le peu de confiance des Bava-

rois

rois en son christianisme dût l'engager à s'écarter des loix de l'humanité à l'égard de ce malheureux peuple, il se fit un devoir sacré d'honorer sa religion par une modération d'autant plus sévère.

L'approche du Roi répandit la crainte & la terreur dans la capitale, qui, dénuée de défenseurs & abandonnée par ses principaux habitans, chercha son refuge dans la clémence du vainqueur. Dans l'espoir de l'appaiser par une soumission sans réserve & volontaire, elle envoya des députés jusqu'à Freisingen, pour mettre les clefs aux pieds du conquérant. Quelque irrité que fût le Roi par les cruautés des Bavarois & par la haine de leur souverain contre lui; quelques instances qui lui fussent faites, même par des Allemands, pour qu'il vengât le désastre de Magdebourg sur la résidence de son destructeur, son grand cœur méprisa cette basse vengeance, & la soumission de l'ennemi défarma sa colere. Satisfait du triomphe plus glorieux d'amener en triomphe l'Electeur Palatin dans la résidence du même Prince qui avoit été le principal instrument de sa chute, il releva la magnificence de son entrée dans Munich, par l'éclat plus brillant encore de la modération & de la clémence.

Le Roi ne trouva, dans Munich, qu'un palais abandonné; car on avoit sauvé à Werfen tous les trésors de Maximilien. La magnificence du palais électoral le frappa d'étonnement; & il demanda au concierge le nom de l'architecte qui l'avoit bâti. *C'est l'Electeur lui-même* répondit-il; *& non un autre. Je voudrois l'avoir cet architecte,*

reprit le Roi, " pour l'envoyer à Stockholm. — C'est ce dont il se gardera bien, répliqua le concierge. Quand on visita l'arsenal, on n'y trouva que les affûts : on avoit enterré les canons sous le plancher, avec un tel art qu'on n'en appercevoit aucune trace ; & sans la trahison d'un ouvrier, jamais on n'auroit découvert cette supercherie. *Resuscitez*, s'écria le Roi ; & *paraissez en jugement*. Le plancher fut enfoncé, & l'on y découvrit environ cent quarante piéces d'artillerie, dont plusieurs étoient d'une grandeur extraordinaire, & avoient été enlevées pour la plupart dans le Palatinat & dans la Bohême. Une somme de trente mille ducats en or, qui fut trouvée dans la bouche d'un des plus gros canons, mit le comble à la satisfaction que cette précieuse découverte fit goûter inopinément au Roi.

Mais un spectacle infiniment plus agréable auroit été celui de l'armée Bavaroise : ce n'étoit que pour l'attirer hors de ses retranchemens, que Gustave avoit pénétré dans le cœur de la Bavière ; mais il se vit trompé dans cette attente. Aucune instance ne put engager l'Electeur à commettre au fort d'une bataille rangée les restes de ses forces. Renfermé dans Ratisbonne, il attendoit constamment le secours que le Duc de Fridlande, à la tête des armées Impériales, devoit lui amener de la Bohême ; & en attendant leur arrivée, il chercha à amuser son ennemi en renouant les négociations pour la neutralité. Mais la défiance trop souvent excitée du Marquis déjoua ce dessein ; & les délais médités de

Wallenstein laissoient cependant la Baviere en proie aux troupes Suédoises.

C'est ainsi que, marchant de victoire en victoire & de conquête en conquête, Gustave jusqu'alors n'avoit rencontré dans sa course aucun ennemi qui eût pu lui résister. Il avoit soumis une partie de la Baviere & de la Suabe, les Evêchés de Franco-nie, le Bas-Palatinat & l'Archevêché de Mayence. Des succès non interrompus l'avoient accompagné jusqu'aux limites de la Monarchie Autrichienne, & de brillans succès justifioient les plans d'opérations qu'il avoit projetés après la victoire de Breitenfeld. S'il n'avoit pas réussi, comme il le desiroit, à effectuer la réunion espérée entre les Princes Protestans de l'Allemagne; il avoit du moins désarmé ou affoibli les Princes de la Ligue Catholique; il avoit soutenu la guerre presque entièrement à leurs frais, diminué les ressources de l'Empereur, ranimé le courage des Souverains peu puissans; enfin il avoit pénétré jusques aux limites de l'Autriche, à travers les états des alliés de l'Empereur, où il avoit levé d'énormes contributions. L'amitié des villes impériales, qu'il avoit su attacher à ses intérêts par les doubles liens de la religion & de la politique, lui rendoit les services les plus essentiels; & il pouvoit tout attendre de leur zèle, tant qu'il conserveroit son ascendant sur l'ennemi. Ses conquêtes vers le Rhin avoient fermé aux Espagnols l'entrée du Bas-Palatinat; & ils se voyoient hors d'état d'y rentrer, quand même la guerre des Pays-Bas leur auroit laissé assez de forces pour prendre part à celle qui

défoloit l'Allemagne. Le Duc de Lorraine, après sa malheureuse campagne, avoit aussi embrassé le parti de la neutralité. Le grand nombre des garnisons que Gustave avoit placées sur ses arrières en traversant l'Allemagne, n'avoit point diminué son armée, qui occupoit le centre de la Bavière, brûlant de courage & prête à porter la guerre dans le cœur des Etats héréditaires de l'Empereur.

Tandis que Gustave-Adolphe faisoit la guerre en Allemagne avec tant de supériorité, le fort n'avoit pas moins favorisé l'Electeur de Saxe, son allié. On se rappellera, que dans le conseil que ces deux Princes avoient tenu à Halle, après la bataille de Leipzig, la conquête de la Bohême étoit échue à l'Electeur, tandis que le Roi se chargeoit d'envahir les Etats des Princes de la Ligue Catholique. Le premier fruit que l'Electeur recueillit de cette bataille, fut la reprise de Leipzig, qui fut suivie peu après de la délivrance de tout le Cercle qu'évacuèrent les garnisons Impériales. Renforcé par les déserteurs qui avoient quitté les drapeaux de l'Autriche pour passer sous ceux de Saxe, le Feld-Maréchal d'Arnheim dirigea sa marche vers la Lusace, qu'un général de l'Empereur, Rodolphe de Tiefenbach, avoit envahie avec une armée, afin de punir l'Electeur de son adhésion au parti des Suédois. Déjà il avoit exercé les ravages ordinaires dans cette province mal défendue; déjà il s'étoit emparé de plusieurs villes & avoit répandu la terreur dans Dresde même, dont il menaçoit de s'approcher; mais un ordre que donna l'Empereur,

d'épargner toutes les possessions de l'Electeur de Saxe, arrêta subitement ces rapides progrès.

Ferdinand reconnut trop tard la mauvaise politique qui l'avoit engagé à réduire l'Electeur aux dernières extrémités, & à le contraindre malgré lui de s'allier avec le Roi de Suede. Il voulut réparer, par une modération tout aussi peu convenable dans ces circonstances, les torts qu'il s'étoit faits par une hauteur & par des menaces prématurées; & il commit une seconde faute, en cherchant à prévenir les suites funestes de la première. Afin de priver Gustave d'un aussi puissant allié, la Cour de Vienne, sous la médiation de l'Espagne, renoua des négociations avec l'Electeur; & ce fut pour en faciliter le succès, que Tiefenbach eut ordre d'évacuer tous les Etats de ce Prince. Mais cette humiliante démarche de Ferdinand, loin de produire l'effet qu'il en avoit espéré, ne fit que découvrir à l'Electeur de Saxe l'embarras de son ennemi, & l'anima à poursuivre d'autant plus vivement les avantages qu'il avoit déjà obtenus. Comment auroit-il pu d'ailleurs, sans s'exposer à l'opprobre de la plus noire ingratitude, abandonner un allié, auquel il avoit donné les assurances les plus sacrées de sa fidélité; d'un Prince à qui il devoit la conservation de ses Etats & même de sa dignité Electorale.

L'armée de Saxe, dispensée de défendre la Lusace, marcha donc en Bohême, où un concours d'heureuses circonstances paroissoit d'avance lui assurer la victoire. Dans ce royaume, premier théâ-

tre de cette guerre ruineuse , convoit toujours , sous la cendre , le feu de la discorde ; & l'oppression de la tyrannie ne cessoit de nourrir le mécontentement de la nation entiere. De quel côté qu'on y jettât les yeux , ce malheureux pays offroit les déplorables traces de la plus triste révolution. Des districts entiers avoient changé de maître , & gémissaient sous le joug odieux des Seigneurs Catholiques , que la faveur de Ferdinand & celle des Jésuites avoient revêtus des dépouilles des Protestans expulsés. D'autres s'étoient prévalus de la misère publique , pour acquérir à bas prix les biens confisqués des exilés. Le sang des plus distingués d'entre les défenseurs de la Bohême avoit coulé sur les échafauts ; & ceux qui avoient évité la mort par une prompte fuite , traînoient dans l'exil une vie indigente , tandis que de lâches esclaves du despotisme dissipent leur patrimoine au milieu des plaisirs & dans la débauche. Plus insupportable encore que l'oppression de ces petits tyrans , étoit la contrainte des consciences sous laquelle gémissaient tous les Protestans de ce royaume , sans exception. Aucun danger extérieur , aucune opposition de la nation Bohémoise , aucune expérience du passé n'avoient pu arrêter à cet égard le zèle des Jésuites ; & là où des voies plus douces ne pouvoient suffire , on employoit la force militaire pour ramener dans le bercail de l'Eglise Romaine les brebis égarées. Ces persécutions furent particulièrement exercées sur les habitans de la vallée de Joachimthal , dans les montagnes qui séparent la Bohême de la Misnie.

Deux commissaires Impériaux, suivis de deux Jésuites & de quinze mousquetaires, vinrent dans cette paisible vallée, prêcher l'Évangile aux hérétiques. Lorsque l'éloquence des deux Religieux ne pouvoit suffire, on cherchoit à y suppléer par des vexations, par des menaces de bannissement & par des amendes. La bonne cause l'emporta cependant pour cette fois, & la résistance vigoureuse de cette petite peuplade contraignit l'Empereur de retirer son édit de conversion. L'exemple de la Cour servit toutefois de modèle à la conduite des Catholiques du Royaume, & justifia toute espèce de mauvais traitemens à l'égard des hérétiques. Il étoit donc bien naturel que leur parti, si cruellement persécuté, désirât une révolution & soupirât après un libérateur..

Déjà l'armée Electorale de Saxe étoit en marche pour Prague, & les garnisons Impériales avoient abandonné toutes les places devant lesquelles elle avoit paru. Schlœckenau, Teschen, Aussig, Leutmeritz tomberent successivement au pouvoir des Saxons, qui mettoient au pillage tout endroit Catholique. La terreur saisit alors tous les Catholiques du royaume, qui, se rappelant les souffrances que les Protestans avoient endurées de leur part, n'osèrent attendre la venue d'une armée vengeresse. Tout ce qui étoit Catholique se hâta de fuir dans la capitale de la Bohême, pour abandonner bientôt cette capitale même.

Prague n'étoit point en état de défense, & la

garnison étoit trop foible pour pouvoir foutenir un long fiege. On s'étoit avifé trop tard , à la Cour de Ferdinand , d'appeller Tiefenbach au fecours de cette capitale. Avant que les ordres de l'Empereur fuffent parvenus au quartier de ce général , les Saxons fe trouvoient déjà près de Prague , où la bourgeoisie , compofée moitié de Proteftans , promettoit peu de zele , & la foibleffe de la garnifon peu de réfiftance.

Dans cette crife effroyable , les Catholiques attendirent leur falut de Wallenftein , qui vivoit comme un particulier dans les murs de cette ville. Mais bien loin d'employer fon expérience & le poids de fon autorité au falut de cette capitale , il faifit ce moment defiré pour fatisfaire fa vengeance. Si ce ne fut pas lui qui appella les Saxons , ce fut du moins fa conduite qui leur facilita la conquête de cette ville. Quelque peu qu'elle fût préparée à fe défendre , elle ne manquoit pas de moyens pour fe foutenir jufqu'à l'arrivée d'un fecours ; & un colonel Impérial , le Comte de Maradas , témoigna en effet defirer d'être chargé de fa défense. Mais fans autorité , & porté à ce defsein uniquement par fon zele & par fa bravoure personnelle , il n'ofa l'effectuer à fes feuls rifques & fans un ordre fupérieur. Il consulta donc le Duc de Fridlande , dont l'approbation pouvoit lui tenir lieu d'une autorifation de l'Empereur , & auquel les généraux qui étoient en Boheme avoient l'ordre exprès de s'adrefser en une telle extrémité. Mais celui-ci alléqua aftucieufement la retraite du fervice & des affaires ,

ainsi que son entier renoncement à la carrière politique ; & par les craintes qu'il affecta de faire paroître, il abattit le courage du général subalterne. Pour rendre ce découragement général, il abandonna la ville avec toute sa Maison, quelque peu qu'il eût à craindre de la part de l'ennemi, au cas où la ville seroit prise. En un mot, Prague fut perdue, parce que la retraite de Wallenstein la fit envisager comme telle.

L'exemple du Duc de Fridlande fut suivi par toute la noblesse Catholique, par les généraux, les troupes, le clergé & tous les officiers de la Couronne. Tous employèrent la nuit suivante à mettre en sûreté leurs personnes & leurs effets. Toutes les routes jusqu'à Vienne étoient remplies de fugitifs, qui ne revinrent de leur terreur que quand ils furent arrivés dans cette résidence des Chefs de l'Empire. Maradas aussi, désespérant de sauver Prague, s'en retira de même, & conduisit le peu de troupes qu'il avoit sous ses ordres jusqu'à Tabor, où il résolut d'attendre l'événement.

Un profond silence régnoit dans Prague, quand, le lendemain au matin, les Saxons parurent devant cette ville. Aucune mesure de défense, aucun coup de canon ou de mousquet n'annonçerent quelque résistance de la part des habitans. Au contraire, il s'assembla autour des troupes un grand nombre de spectateurs, pour considérer l'armée ennemie ; & la confiante familiarité avec laquelle ils s'approchèrent ressembloit à un accueil amical plutôt qu'à la réception d'un ennemi. On apprit, par leurs rapports unanimes, que la ville étoit dé-

nnée de troupes , & que la régence s'étoit réfugiée à Budweis. Cette circonstance inattendue & inexplicable excita la défiance d'Arnheim, d'autant plus qu'il n'ignoroit pas l'approche d'un secours qui venoit de la Silésie , & que l'armée Saxonne, dépourvue d'artillerie de siege, étoit d'ailleurs trop foible pour assaillir une aussi grande ville. La crainte qu'il eut d'une embuscade le fit redoubler de vigilance ; & il demeura en proie à cette inquiétude, jusqu'à ce que le Maître - d'hôtel du Duc de Friddle, qu'il découvrit parmi la foule, lui eût confirmé cette incroyable nouvelle. " La ville est à nous sans coup-férir, " s'écria-t-il aussi-tôt à un colonel. Il ne perdit pas un moment pour la faire sonner par un trompette.

La bourgeoisie de Prague , honteusement abandonnée par ses défenseurs , avoit depuis long-tems résolu de se rendre ; & il ne s'agissoit plus que d'assurer, par une capitulation avantageuse, le sort & les propriétés des habitans. Aussi-tôt que cette capitulation eût été signée par le général Saxon, on lui ouvrit sans résistance les portes de la ville , & l'armée y fit, le 11 Novembre 1631, son entrée triomphale. Elle fut suivie de près par l'Electeur, qui vint y recevoir le serment de fidélité de ses nouveaux *protégés* ; c'est sous cette dénomination que Prague s'étoit rendue aux armes de ce Prince ; cette démarche ne devant aucunement rompre ses connexions avec l'Autriche.

Autant les Papistes de cette ville redoutoient les représailles des Saxons, autant ils furent agréa-

blement surpris de la modération de l'Electeur & de la bonne discipline de ses troupes. Le Feld-Maréchal d'Arnheim fit sur-tout éclater, en cette occasion, son dévouement pour Wallenstein. Non content d'avoir épargné, dans sa marche, toutes les terres de son ami, il posa des sentinelles devant son palais, afin que rien ne pût en être dérobé. Les Catholiques de la ville jouirent de la plus parfaite liberté de conscience; & de toutes les Eglises qu'ils avoient enlevées aux Protestans, ils ne durent en restituer que quatre. Les Jésuites seuls, que la voix publique accusoit de toutes les vexations exercées contre Protestans, furent exclus de cette tolérance, & obligés de sortir du royaume.

Jean - George, vainqueur, ne démentit point la vénération que lui inspiroit le nom seul de l'Empereur; & ce qu'un général de Ferdinand, tel que Tilly ou Wallenstein, auroit immanquablement exécuté à Dresde, il ne se le permit point à Prague. Il distingua avec soin l'ennemi avec lequel il étoit en guerre, de la personne du Chef de l'Empire auquel il devoit du respect. Il n'osa toucher aux meubles appartenans à l'Empereur, tandis qu'il fit transporter à Dresde, sans scrupule, comme étant de bonne prise, les canons qui se trouverent à Prague. Il n'alla point loger dans le palais Impérial; mais trop modeste pour habiter les appartemens de celui à qui il enlevait un royaume, il fut loger à l'hôtel de Lichtenstein. Si l'on nous rapportoit un tel trait d'un grand homme ou d'un héros, il

exciteroit à juste titre une admiration générale ; mais le caractère de Jean - George nous permet de douter , si nous devons plus honorer en lui sa modestie au sein de la victoire , ou appercevoir dans sa conduite celle d'un esprit foible , que les succès même n'enhardissent point , & que la liberté ne dégage pas des liens qu'il est habitué à porter.

La prise de Prague , qui fut bien - tôt suivie de la soumission de la plupart des autres villes de la Bohême , entraîna une grande & rapide révolution dans ce royaume. Plusieurs gentilshommes , attachés à la Religion Protestante , rentrèrent dans leur patrie ; & le fameux Comte de Thurn , ce célèbre auteur des troubles de la Bohême , vécut assez pour jouir de la gloire de se montrer en vainqueur sur le théâtre de son crime. Il fit son entrée triomphale sur ce même pont où les têtes exposées de ses partisans lui peignoient le sort qui lui avoit été destiné ; & son premier soin fut de faire enlever ces objets effrayans. Les exilés se mirent aussitôt en possession de leurs biens , dont les nouveaux propriétaires avoient à leur tour pris la fuite. Ils s'emparèrent de tout ce qui leur avoit appartenu , & plusieurs d'entre eux eurent sujet de se louer de l'économie des administrateurs. Leurs champs & leurs troupeaux avoient parfaitement prospéré dans ces mains étrangères ; leurs maisons se trouverent ornées des meubles les plus précieux , les caves qu'ils avoient abandonnées vuides contenoient les meilleurs vins , leurs écuries renfermoient des che-

vaux &c. Mais pleins de défiance envers le fort qui leur accorderoit des faveurs si peu espérées , ils se hâterent de convertir en argent ces possessions , en vendant tout ce dont ils purent se défaire.

La présence des Saxons ranima le courage de tous les Protestans de la Bohême , qui accouroient en foule , tant dans les villes que dans les campagnes , aux temples Luthériens qu'on venoit de leur rouvrir. Un grand nombre, que la crainte seule avoit retenus dans l'Eglise Romaine, firent ouvertement profession de la nouvelle doctrine ; & plusieurs des nouveaux convertis abjurèrent une religion qu'ils n'avoient embrassée que par contrainte, pour reprendre celle qu'on leur avoit enseignée dès leur jeunesse. Toute la tolérance du nouveau gouvernement ne put prévenir l'effet du ressentiment qu'un peuple long-tems opprimé fit éprouver aux oppresseurs de la plus sacrée des libertés : il se prévalut d'une manière effroyable des droits nouvellement recouvrés ; & sa haine contre la Religion Catholique s'affouvit en plusieurs endroits dans le sang de ceux qui la lui avoient annoncée.

Cependant le renfort , qu'amenoient de Silésie les généraux Impériaux de Götz & de Tiefenbach , étoit arrivé en Bohême , où il fut joint par quelques régimens que le Comte de Tilly y avoit envoyés du Haut-Palatinat. Arnheim se mit en marche de Prague , avec une partie de ses troupes , dans le dessein de disperfer ce corps avant qu'il eût reçu de nouveaux accroissemens ; & il attaqua avec beaucoup de vivacité ses retranchemens près de

Limbourg sur l'Elbe. Après un combat opiniâtre, il réussit enfin, mais non sans y perdre beaucoup de monde, à chasser les ennemis de leur camp retranché; & il les contraignit de se retirer en deçà de l'Elbe, ainsi qu'à rompre le pont sur lequel ils avoient passé ce fleuve. Arnheim cependant ne put empêcher les Imperiaux de lui nuire beaucoup dans plusieurs combats & escaramouches, & que les Croates ne poussent leurs incursions jusques devant les portes de Prague.

Quelque brillans qu'eussent été les commencemens de la campagne des Saxons dans la Bohême, la suite ne justifia point l'attente de Gustave-Adolphe. Au lieu de poursuivre leurs avantages avec une irrésistible impétuosité, & de se faire jour à travers la Bohême subjuguée, jusqu'à l'armée Suédoise, afin d'attaquer conjointement le centre des forces de l'Empereur, ils s'affoiblirent par une petite guerre continuelle, dans laquelle l'avantage ne fut point toujours de leur côté; & le moment favorable pour une grande entreprise fut perdu sans retour. La conduite de Jean-George découvrit dans la suite les ressorts qui l'avoient empêché de se prévaloir de ses avantages sur l'Empereur, & de féconder les desseins du Roi de Suede par une activité qu'exigeoient leurs vues communes & concertées.

La plus grande partie de la Bohême étoit maintenant perdue pour Ferdinand, & les Saxons s'avançoient de ce côté contre l'Autriche, tandis que le Monarque Suédois se frayoit une route vers ce

pays , à travers la Franconie , la Suabe & la Baviere. Une longue guerre avoit épuisé les forces de la Monarchie Autrichienne , épuisé ses provinces , diminué ses armées. La gloire de leurs victoires , la confiance dans leur valeur , la bonne discipline des troupes étoient anéanties ; & ces mêmes avantages donnoient à celles de Suede un ascendant décidé dans les combats. Les alliés de l'Empereur étoient défarmés , ou leur fidélité ébranlée par les dangers qui les ailloient. L'Electeur de Baviere , le plus ferme appui de l'Autriche , paroissoit céder aux invitations séduisantes qu'on lui faisoit pour une neutralité , & son alliance suspecte avec la France inspiroit depuis longtems à l'Empereur les plus vives inquiétudes. Les Evêques de Wurtzbourg & de Bamberg , l'Electeur de Mayence & le Duc de Lorraine se voyoient chassés de leurs Etats ou imminemment menacés ; Trêves étoit sur le point de se mettre sous la protection de la France : la bravoure des Hollandois occupoit dans les Pays - Bas les armes de l'Espagne , tandis que Gustave les chassoit des environs du Rhin. La trêve conclue avec la Suede enchaînoit la Pologne. Ragotzy , Prince de Transilvanie , qui avoit succédé à Bethlen - Gabor , menaçoit les frontieres de Hongrie ; la Porte même faisoit des préparatifs inquiétans pour profiter de ces heureuses circonstances. La plupart des Etats Protestans de l'Empire Germanique , enhardis par le succès des armes de leur défenseur , avoient ouvertement pris parti contre la Cour Impériale : toutes les sources que la tyrannie d'un Tilly & celle d'un Wallenstein

avoient ouvertes , étoient taries , & la guerre ne pouvoit plus , comme auparavant , être soutenue aux dépens d'autrui. Pour mettre le comble aux dangers de Ferdinand , une sédition dangereuse éclata dans les environs de l'Ens , où le zele indiscret du gouvernement , pour convertir les hérétiques , avoit soulevé les habitans des campagnes. Après de si longs succès , après tant de victoires & l'effusion inutile de tant de sang , le Monarque Autrichien se vit une seconde fois sur le bord de l'abime qui avoit menacé de l'engloutir dans les commencemens de son regne. Si la Baviere embrassoit le parti de la neutralité , si la Cour de Saxe résistoit aux offres dont on cherchoit à l'éblouir , & si la France se décidoit à attaquer l'Espagne dans les Pays - Bas , en Italie & dans la Catalogne , alors l'édifice de la Monarchie Autrichienne alloit s'écrouler , les ennemis se partageoient ses ruines , & le corps Germanique éprouvoit une dissolution inévitable.

Cette succession de revers avoit commencé par la bataille de Breitenfeld , dont l'issue malheureuse avoit dévoilé la foiblesse de l'Autriche , que cachoit l'éclat trompeur d'un grand nom. Si l'on remontoit aux causes qui avoient donné aux armées Suédoises une si grande supériorité sur l'ennemi , on les trouvoit principalement dans l'autorité absolue de leur Chef , qui réunissoit en un seul point toutes les forces de son parti ; dont aucune autorité supérieure ne le génoit dans ses entreprises , & qui , maître absolu dans un moment favorable , l'étoit égale.

également de tous ses moyens & ne recevoit des loix que de lui-même. Depuis le renvoi de Wallenstein & la défaite de Tilly, on voyoit à tous égards le contraire du côté de l'Empereur & de la Ligue Catholique. Les généraux n'avoient ni autorité sur les troupes, ni la liberté si nécessaire d'agir ; les soldats manquoient d'obéissance & de discipline, les corps dispersés d'énergie, les sujets de zèle, les chefs d'union, de célérité dans leurs entreprises & de persévérance à les exécuter. Ce n'étoit point la supériorité de leurs forces, mais le meilleur parti qu'ils savoient en tirer, qui donnoit aux ennemis de l'Empereur une prépondérance aussi décidée. L'Empereur & la Ligue ne manquoient point de moyens ; mais il leur falloit seulement un général qui eût assez d'autorité & de talens pour les employer. Quand même le Comte de Tilly n'auroit jamais vu flétrir ses lauriers, les méfiances qu'on avoit conçues à l'égard de Maximilien n'eussent point permis de remettre le sort de la monarchie entre les mains d'un homme qui jamais n'avoit démenti son attachement pour la Maison de Bavière. Le plus grand besoin qu'eût alors Ferdinand étoit donc celui d'un général, aussi habile à former qu'à conduire une armée, & qui, avec un dévouement aveugle, consacra ses services uniquement à la Maison d'Autriche.

Le choix d'un tel général occupoit alors le Conseil de l'Empereur, & divisoit ses ministres. Afin d'opposer une tête couronnée à un Roi, & d'encourager les troupes par la présence de leur

Maitre, Ferdinand s'offrit d'abord à commander lui-même son armée; mais il ne fut pas difficile de le faire renoncer à une résolution inspirée par le désespoir, & que de mûres réflexions devoient aussi-tôt détruire. Ce que sa dignité & les soins du gouvernement défendoient à l'Empereur, les circonstances le permettoient à son fils, Prince plein de talens & de courage, & à l'égard duquel les sujets de l'Autriche avoient conçu les plus grandes espérances. Appelé par sa naissance à défendre une Monarchie dont déjà deux couronnes avoient été mises sur sa tête, le jeune Ferdinand III, Roi de Hongrie & de Bohême, joignoit à l'éclat naturel d'héritier présomptif, l'amour des troupes & celui des peuples dont le secours étoit indispensable pour le soutien de la guerre. Ce Prince chéri eût seul pu hazarder d'imposer de nouveaux fardeaux sur le sujet déjà surchargé; & il paroïssoit réservé à sa présence dans les armées, d'étouffer les funestes jalousies entre les chefs, & de ramener à sa rigueur primitive la discipline anéantie des troupes. Si le Prince n'avoit pu encore acquérir cette maturité de jugement, cette sagesse & cette habileté dans l'art de la guerre que l'expérience seule peut donner, on pouvoit réparer ce défaut par l'heureux choix d'un conseiller & d'un guide, que l'on auroit revêtu, sous le nom du jeune Prince, de toute la plénitude de l'autorité.

Quelque spécieux que fussent les motifs dont divers Ministres appuyoient cette proposition, autant ils rencontroient d'obstacles dans la situa-

tion critique des affaires. Quel danger n'y avoit-il pas de confier le sort de la Monarchie à un jeune Prince qui lui-même avoit besoin d'être guidé ! Combien ne hazardoit-on pas , en opposant au plus grand général de ce tems , un Prince à peine sorti de l'enfance , dont aucun exploit n'avoit encore fait éclater les talens , & dont le nom seul , n'ayant encore été illustré par aucune victoire , étoit incapable de ranimer le courage abattu de l'armée !

Il ne suffisoit pas , d'ailleurs , de trouver un général pour l'armée ; mais il falloit trouver une armée pour le général. Depuis l'éloignement de Wallenstein , l'Empereur s'étoit défendu avec les forces auxiliaires de la Bavière & de la Ligue , plutôt que par ses propres troupes ; & c'étoit à cette dépendance d'alliés équivoques & affoiblis , qu'il cherchoit à se soustraire en nommant un nouveau général. Mais comment appeller du néant , sans la force irrésistible de l'or , ou sans l'éclat du nom d'un général victorieux , une armée dont la discipline & l'esprit guerrier pussent tenir tête aux cohortes aguerries du Nord. Il n'étoit en Europe qu'un seul homme qui eût opéré un tel miracle ; & ce même homme avoit éprouvé , de la part de Ferdinand , la mortification la plus navrante.

Il étoit enfin arrivé , le moment qui devoit procurer une satisfaction sans exemple à l'orgueil irrité du Duc de Fridlande. Le sort s'étoit montré son vengeur ; & la longue suite de revers , qui , depuis

son éloignement, avoient affailli l'Autriche, avoit arraché à Ferdinand le triste aveu, qu'en ce général il avoit perdu son bras droit. Chaque échec effuyé par ses troupes, & chaque perte d'une place reprochoient au Monarque sa foiblesse & son ingratitude; heureux encore s'il n'eût perdu, dans ce général offensé, qu'un chef d'armée & un défenseur de ses Etats; mais il trouva en lui un ennemi, le plus dangereux de tous, parce que l'Empereur étoit moins muni encore contre les coups perfides de la trahison.

Eloigné du théâtre de la guerre & condamné à une torturante inaction, tandis que ses rivaux cueilloient des lauriers dans les champs de la victoire, l'orgueilleux Duc de Fridlande avoit vu les changemens de fortune avec une feinte tranquillité, & voilé sous le faste éclatant d'un héros de théâtre, les vastes plans de son esprit inquiet & ambitieux. Dévoré par l'ambition & par la rage, tandis que l'extérieur calme de sa personne annonçoit une oisive & heureuse tranquillité, il mûrissoit les plus terribles projets de vengeance, & marchoit à pas lents, mais assurés, vers le but où tendoient ses desirs. Ils étoient effacés de son souvenir, tous les bienfaits dont jadis l'Empereur l'avoit comblé, ainsi que l'élévation à laquelle il avoit été porté par ce Prince: Wallenstein avoit seulement gravé dans sa mémoire, mais en traits de feu, les services qu'il avoit rendus à l'Empereur. Tourmenté d'une soif insatiable de grandeurs & de puissance, il avoit vu avec satisfaction l'ingratitude.

de Ferdinand qui paroiffoit le délier de toute reconnoiffance envers fon bienfaiteur & l'auteur de fa fortune ; & les vues de fon ambition lui parurent juftifiées fous les couleurs d'un juftte reffentiment. Le cercle de fes efpérances s'étendit à mefure qu'il voyoit diminuer fon pouvoir ; & fon imagination s'égara dans des projets fans bornes , que la folie feule auroit pu produire dans une autre tête que la fienne.

Jufqu'au moment où l'Empereur l'avoit congédié , fes vues n'avoient point rencontré d'obftacle , ni fon ambition de bornes. Le coup qui le frappa à Ratisbonne lui montra la différence qui existe entre un pouvoir inhérent & un pouvoir conféré , & l'intervalle immense entre le fujet & le Maître. Retiré , par ce coup imprévu , de l'ivrefle de fa grandeur , il comparoit le pouvoir dont il avoit été revêtu avec celui par lequel il venoit de lui être arraché ; & fon orgueil apperçut le degré qui lui reftoit à atteindre fur l'échelle de la Fortune. Après avoir éprouvé avec douleur le poids de l'autorité fuprême , il ofa y aspirer ; & ce qu'on lui avoit ravi le rendit raviffeur. S'il n'eût pas été offensé , il auroit borné fon ambition autour des marches du trône , fatisfait de la gloire d'en être le premier-défendeur ; éloigné de cette fphere , il entreprit de détrôner fon Maître , & éprouva le fort de tous les traitres ambitieux.

Gustave - Adolphe avoit traversé en vainqueur tout le Nord de l'Allemagne : aucune place-forte n'avoit pu lui réfifter , & l'élite des forces Impé-

riales avoit été détruite près de Leipzig. Le bruit de ces revers parvint bientôt aux oreilles de Wallenstein, qui, caché dans l'obscurité de la vie privée, contemploit dans l'éloignement l'orage effrayant de la guerre. L'événement qui remplit de terreur tous les catholiques, fut pour lui le présage de la fortune & de la grandeur. C'étoit pour lui que travailloit Gustave. A peine ce Prince avoit - il commencé à se rendre formidable, que Wallenstein se bâta de rechercher son amitié, afin de faire cause commune avec cet ennemi de l'Autriche. Le Comte de Thurn, réfugié de Bohême & qui depuis long - tems avoit consacré ses services à Gustave, se chargea de porter à ce Monarque les félicitations de Wallenstein, & de l'inviter à une alliance avec le Duc de Frislande. Celui - ci ne demandoit au Roi que quinze mille hommes, & promettoit, par leur moyen & par celui des troupes qu'il s'engageoit à lever, de conquérir la Bohême & la Moravie, de surprendre Vienne, & de chasser l'Empereur, son Maître, jusqu'en Italie.

Quelque défiance que dussent exciter cette offre inattendue & ces promesses exagérées, Gustave étoit trop connoisseur des talens & du mérite, pour rejeter avec froideur les avances d'un pareil ennemi. Mais Wallenstein, enhardi par cet accueil favorable, ayant renouvelé ses offres après la bataille de Leipzig, & insistant sur une réponse positive, le prudent Monarque craignit de compromettre sa gloire en adoptant les plans chimériques de cet ambitieux, & ne put se résoudre à

confier un nombre aussi considérable de troupes à la bonne foi d'un homme qui s'annonçoit comme un traître. Il s'excusa donc sur la foiblesse de son armée, dont une diminution aussi considérable arrêteroit la marche dans l'Empire ; & il laissa peut-être échapper, par trop de précaution, l'occasion unique qui s'offroit à lui de terminer promptement la guerre. Il chercha dans la fuite, mais trop tard, à renouer la négociation rompue : le moment favorable étoit passé, & l'orgueil de Wallenstein ne pardonna jamais ce refus de Gustave.

Mais ce refus du Roi de Suede ne fit vraisemblablement qu'accélérer la rupture que son caractère & celui de Wallenstein auroient rendu inévitable. Nés l'un & l'autre pour donner la loi, incapables de la recevoir, ils ne pouvoient demeurer unis dans une entreprise qui plus que tout autre exigeoit d'une déférence & des sacrifices mutuels. Wallenstein n'étoit rien, lorsqu'il n'étoit pas tout : il falloit qu'il n'agit point, ou qu'il agit avec une liberté sans bornes. Gustave - Adolphe haïssoit de même toute dépendance quelconque ; & peu s'en est fallu, qu'il n'ait rompu ses liaisons avec la Cour de France, quelque'avantageuses qu'elles lui fussent d'ailleurs, parce que les prétentions de celle-ci gênoient ses opérations. Wallenstein étoit perdu pour le parti qu'on refuseroit de lui laisser conduire ; & le Roi étoit plus incapable encore de se laisser guider. L'altier Monarque pouvoit descendre à recevoir le secours d'un sujet rebelle, & récompenser ce service avec une géné-

rosité royale; mais jamais il n'auroit oublié la majesté des Rois, au point d'accorder le prix qu'exigeoit l'ambition du Duc de Fridlande, & d'acheter par une couronne une trahison utile. Toute l'Europe eût-elle gardé le silence, on devoit attendre de lui la plus formidable opposition, aussi-tôt que Wallenstein auroit porté la main sur le sceptre de la Bohême. Wallenstein ne pouvoit donc se placer à côté d'un pareil allié; & ce fut vraisemblablement à cette circonstance qu'il fit allusion, & non aux vues qu'on attribue à Gustave d'avoir eues sur le trône Impérial, lors qu'il s'écria en apprenant sa mort: " C'est un bonheur pour lui & pour moi; „ l'Empire ne pouvoit avoir deux pareils chefs. "

La première tentative de Wallenstein, pour se venger de la Maison d'Autriche, avoit échoué; mais cette résolution étoit inébranlable, le choix seul des moyens subit un changement. Ce que lui avoit refusé le Roi de Suede, il espéra de l'obtenir de l'Electeur de Saxe, qu'il étoit aussi assuré de plier à ses volontés, qu'il en désespéroit à l'égard de Gustave. De concert avec Arnheim, son ancien ami, il travailla à des liaisons avec la Saxe, au moyen desquelles il espéroit de se rendre formidable à Gustave & à l'Empereur. S'il réussissoit à retirer la Saxe de l'alliance avec la Suede, & à former, de concert avec elle, un troisième parti dans l'Empire, l'issue de la guerre dépendoit de Wallenstein; & par cette seule démarche, il avoit satisfait son ressentiment contre l'Empereur, vengé l'outrage du Roi de Suede, & fondé sa

propre grandeur sur les ruines des deux Monarques.

Mais quelque voie qu'il cherchât pour remplir ce but, il ne pouvoit l'effectuer sans le secours d'une armée qui lui fût entièrement dévouée. Cette armée ne pouvoit être levée si secrettement, que la Cour Impériale n'en conçût des soupçons, & anéanti ses desseins. Cette armée ne pouvoit apprendre avant qu'il en fût tems sa destination illégale, puisqu'on ne pouvoit s'attendre qu'elle écouteroit la voix d'un traître & qu'elle le serviroit contre son légitime souverain. Il falloit donc que Wallenstein fit ses levées à huis ouverts & sous l'autorité Impériale, & qu'il reçut de l'Empereur une autorité illimitée sur les troupes. Pour cet effet, il falloit qu'il fût revêtu de nouveau du commandement en chef qui lui avoit été ravi, & qu'on lui abandonnât la conduite absolue de la guerre. Cependant, son orgueil & ses intérêts ne lui permettoient point de paroître desirer ce poste, ni de demander en suppliant un pouvoir limité qu'il espéroit d'obtenir sans bornes. Afin de se rendre le maître des conditions sous lesquelles il se chargeroit du commandement, il falloit qu'il attendit que son Maître le contraignît à le prendre. Tel fut le conseil que lui donna Arnheim; tel étoit le but de sa profonde politique & de son inquiète activité.

Dans la conviction où il étoit, que les dernières extrémités pouvoient seules fixer l'irrésolution de l'Empereur, & vaincre l'opposition de l'Espagne &

de la Bavière, ses plus ardens adversaires, Wallenstein ne songea plus qu'à favoriser les armes des ennemis & à augmenter les dangers de son maître. Ce fut vraisemblablement sur son invitation, que les troupes Saxonnnes, qui étoient déjà en route pour la Lusace & pour la Silésie, se portèrent sur la Bohême & inondèrent ce royaume sans défense. Leurs conquêtes rapides ne furent pas moins son ouvrage. Par son découragement affecté, il étouffa toute idée de résistance ; & , par sa retraite prématurée, il livra la ville au vainqueur. Tout annonce que, dans une entrevue qu'il eut à Kaunitz avec le général Saxon, sous prétexte d'une négociation pour la paix, le sceau fut mis à la conjuration, & que la conquête de la Bohême en fut le premier fruit.

En contribuant autant qu'il dépendoit de lui à augmenter les malheurs de l'Autriche, tandis que les rapides progrès des Suédois vers le Rhin le secondoient merveilleusement dans cette entreprise, il fit répandre dans Vienne, par ses partisans tant volontaires que salariés, les plus vives plaintes sur les malheurs publics, & attribuer au renvoi du précédent général les pertes qu'on avoit éprouvées. " Nous n'en serions pas réduits là, si Wallenstein fût demeuré à la tête des troupes ; " s'écrioient mille voix dans la capitale ; & cette opinion trouva d'ardens défenseurs dans le Conseil de Ferdinand.

Il n'étoit pas besoin de ces clameurs, pour ouvrir les yeux du Monarque sur le mérite de son général & sur la faute qu'il avoit faite en se privant

de lui. La dépendance où le tenoient l'Electeur de Baviere & la Ligue lui étoit devenue insupportable ; mais cette même dépendance ne lui avoit pas permis de témoigner ses inquiétudes , ni d'irriter l'Electeur en rappelant le Duc de Fridlande. Maintenant que le danger augmentoit chaque jour , & que les secours de la Baviere devenoient plus foibles , il n'hésita plus à prêter l'oreille aux amis du Duc , & à prendre en considération leurs conseils sur le rappel de ce général. Les richesses immenses de Wallenstein , le respect que les peuples avoient pour lui , & la célérité avec laquelle , six ans auparavant , il avoit levé une armée de quarante mille hommes ; les modiques sommes qu'avoit exigé leur entretien , les grandes actions qu'il avoit faites à leur tête , le zele enfin & la fidélité qu'il avoit montrés envers l'Empereur , étoient encore dans le souvenir de ce Monarque & lui firent envisager , dans le Duc , le seul instrument qui fût propre à rétablir l'honneur de ses armes contre les Puissances belligérantes , à sauver l'Autriche & à défendre la Religion Catholique. Quelque sensible que fût pour l'Empereur un aveu aussi peu équivoque de sa faute & de l'embarras où il se trouvoit ; quelque douloureux qu'il fût pour lui de descendre jusqu'à la priere ; quelque suspecte que parût la fidélité d'un sujet offensé & d'un caractère aussi implacable ; quelque mécontentement enfin que les Ministres d'Espagne & de Baviere témoignassent de cette démarche ; le danger pressant l'emporta sur toute autre considération , & les amis du Duc

de Fridlande furent chargés de fonder ses sentimens, & de lui montrer de loin la possibilité de son rappel.

Instruit de tout ce qui se passoit dans le cabinet de l'Empereur, Wallenstein eut assez d'empire sur lui-même pour cacher la joie que lui inspiroit ce triomphe, & pour affecter une indifférence parfaite. Il étoit venu, le moment de sa vengeance; & son cœur altier triomphoit de pouvoir faire éprouver doublement à l'Empereur la mortification qu'il en avoit reçue. Il parla beaucoup, avec une artificieuse éloquence, de l'heureuse tranquillité de la vie privée qu'il goûtoit depuis sa retraite. Il déclara qu'il avoit joui trop long-tems des charmes du repos & de l'indépendance, pour les sacrifier à un fantôme de gloire & à la faveur incertaine des Souverains: tout desir de grandeur & de puissance, disoit-il, étoient éteints en lui; & le repos étoit l'unique souhait de son cœur. Pour ne trahir aucune impatience, il refusa l'invitation qui lui fut faite de se rendre à la Cour; mais il s'avança cependant jusqu'à Znaim en Moravie, afin de faciliter les négociations.

On chercha d'abord à limiter, par la présence d'un supérieur, l'autorité qui devoit lui être conférée, afin de pouvoir, par cette mesure, plus facilement prévenir les plaintes de l'Electeur de Baviere. Les députés de l'Empereur, Gustenberg & Werdenberg, qu'en qualité d'amis du Duc de Fridlande on avoit chargés de cette épineuse négociation, eurent ordre de le pressentir au sujet du jeune Roi de Hon-

grie, qui devoit demeurer à l'armée & apprendre l'art de la guerre sous les yeux de Wallenstein. Mais au seul nom de ce Prince, la négociation faillit à être rompue. Le Duc déclara, que " jamais il », ne souffriroit un adjoint dans le commande- », ment, *quand ce seroit Dieu lui-même.* " Cela n'empêcha pas que, lorsqu'on se fut désisté de ce point, le Prince d' Eggenberg, favori & Ministre de l'Empereur, ami fidelle & constant défenseur de Wallenstein, & qu'on avoit envoyé pour le déterminer en cette conjoncture, n'épuisât long-tems son éloquence, pour vaincre la répugnance affectée de ce général. Le Ministre avouoit que Ferdinand avoit perdu, dans Wallenstein, le plus précieux joyau de sa couronne; mais qu'il ne s'étoit porté que malgré lui à cette démarche, dont depuis long-tems il avoit un vif regret; que son estime pour lui n'avoit jamais été altérée, & que sa bienveillance étoit toujours demeurée la même. La preuve de cette assertion étoit la confiance exclusive qu'on mettoit dans sa fidélité & dans ses talens, pour réparer les fautes de ses prédécesseurs & pour changer entierément la face des affaires. Ce seroit, ajouta-t-il, agir avec une grandeur & une noblesse dignes de lui, que de sacrifier son juste ressentiment au bien de la patrie, & réfuter en redoublant de zele les calomnies de ses ennemis. " Cette victoire sur vous-même, " dit le Prince en terminant son discours, " couronnera tous », vos autres services, & vous rendra le plus », grand homme de votre siècle. "

Des objections aussi fortes & des assurances aussi flatteuses parurent enfin apaiser la colère du Duc ; mais il ne prêta l'oreille aux offres séduisantes du Ministre, qu'après s'être répandu en reproches contre Ferdinand ; qu'après avoir fait le plus grand étalage de ses services & abaissé indignement le Monarque qui avoit besoin de lui. Il accorda avec une orgueilleuse magnanimité, & comme s'il cédoit uniquement au poids de ces représentations, ce qui étoit le souhait le plus ardent de son cœur ; & il gratifia ce député d'une lueur d'espérance. Mais loin de mettre fin tout-à-coup aux inquiétudes de l'Empereur par une condescendance sans réserve, il n'accorda qu'une partie de sa demande, afin de mettre d'autant plus de prix au reste. Il accepta le commandement, mais seulement pour trois mois, uniquement afin de mettre sur pied une armée, & non pour la commander. Il vouloit ainsi faire connoître de quoi il étoit capable, & montrer de près à l'Empereur la grandeur du secours qu'il pouvoit lui accorder. Persuadé qu'une armée, que son nom seul auroit tirée du néant, s'anéantiroit en perdant celui qui l'auroit créée, elle devoit lui servir d'appât pour arracher à son Maître des concessions d'autant plus grandes. Ferdinand néanmoins se félicita d'avoir pu gagner autant sur Wallenstein.

Cet ambitieux ne tarda point à effectuer sa promesse, que toute l'Allemagne regardoit comme chimérique, & que Gustave-Adolphe envisagea lui-même comme exagérée. Mais depuis long-tems

tout étoit préparé pour cette entreprise ; & Wallenstein ne fit que mettre en jeu les ressorts que , depuis plusieurs années , il avoit déjà disposés à cet effet. A peine le bruit de l'armement de Wallenstein se fut-il répandu , que , de toutes les parties de la Monarchie Autrichienne , il accourut des cohortes entières de guerriers , pour chercher fortune sous cet habile général. Un grand nombre de militaires , qui avoient déjà combattu sous ses étendarts , admiré de près sa grandeur & éprouvé sa munificence , sortirent à son nom de leur obscurité , pour partager une seconde fois avec lui sa gloire & les dépouilles ennemies : la grandeur de la paie promise attira des milliers de combattans ; & l'abondance dont on faisoit jouir le soldat aux dépens des habitans des campagnes , devint pour ces derniers un attrait invincible qui les engageoit à prendre les armes , plutôt que de succomber sous l'oppression dont ils étoient les victimes. Toutes les provinces Autrichiennes furent épuisées pour fournir aux frais de ce dispendieux armement : aucun rang ne fut libéré des taxes ; ni dignités , ni privilèges ne dispensèrent de payer la capitation.

La Cour d'Espagne & la Hongrie accorderent de grandes sommes ; les Ministres firent des dons considérables , & Wallenstein lui-même sacrifia deux cens mille écus de ses propres deniers , pour accélérer l'armement. Il secourut de ses épargnes de pauvres officiers ; & par son exemple , par d'éclatans avancemens & des promesses plus brillantes

encore , il engagea les riches à lever des troupes à leurs frais. Quiconque avoit mis sur pied un corps à ses frais, en étoit le commandant. La différence de religion n'eut aucune influence dans la nomination des officiers: la richesse, la bravoure & l'expérience entrèrent seules en considération. Cette équité envers les sectateurs de religions différentes, & plus encore la déclaration qui fut faite que les armemens n'étoient destinés contre aucune croyance quelconque, tranquilliserent les sujets Protestans, & les engagèrent à prendre une part égale aux charges publiques.

Le Duc de Fridlande ne négligea pas non plus de négocier pour des troupes & pour de l'argent, avec des Etats étrangers. Il engagea le Duc de Lorraine à faire une seconde campagne pour l'Empereur. La Pologne lui fournit des Cosaques & l'Italie des munitions de guerre. Avant que les trois mois fussent écoulés, l'armée, rassemblée en Moravie, se montoit à quarante mille hommes effectifs, tirés pour la plupart de ce qu'on possédoit encore en Bohême, ainsi que de la Moravie, de la Silésie & des Etats héréditaires de la Maison d'Autriche.

Ce qu'un chacun regardoit comme impossible, Wallenstein l'avoit effectué dans un terme fort court; &, aux yeux de l'Europe étonnée, l'effet magique de son nom, de son or & de son génie avoient appelé sous les armes plus de milliers d'hommes que l'on n'avoit cru pouvoir en rassembler de centaines. Abondamment pourvue de tous les objets nécessaires, commandée par d'habiles officiers,

officiers, enflammée d'un enthousiasme qui promettoit la victoire, cette nouvelle armée n'attendoit que le signal de son chef, pour se montrer digne de lui par ses exploits & par sa bravoure.

Le Duc de Fridlande avoit rempli sa promesse, & l'armée étoit prête à entrer en campagne : il se retira alors, laissant à l'Empereur le soin de lui nommer un général. Mais il auroit été plus aisé encore de créer une armée telle que celle-ci, que de trouver un autre chef semblable à Wallenstein. Cette armée, dont on se promettoit de si grands avantages, cette dernière espérance de l'Empereur, n'étoit qu'un effet magique qui alloit rentrer dans le néant, aussi tôt que le charme qui l'avoit produite se feroit évanoui. Elle existoit par Wallenstein ; & sans lui elle alloit disparaître. Les officiers, qui étoient ou ses débiteurs ou ses créanciers, se trouvoient étroitement liés à ses intérêts & à la continuation de son pouvoir. Il avoit conféré les régimens à ses parens, à ses créatures, à ses favoris : lui seul pouvoit remplir les vastes promesses par lesquelles il les avoit attirés sous ses drapeaux : sa parole se trouvoit l'unique garant de l'attente de tous ; une confiance aveugle étoit le seul lien qui réunissoit les diverses impulsions de leur zèle en un vif esprit public. C'en étoit fait de la fortune de chaque guerrier, si celui, qui les avoit remplis d'espérances, alloit se retirer de la scène.

Quelque peu sincère que fût le refus du Duc de Fridlandé, aussi grand fut le succès de cet épouvantail, pour extorquer le consentement de l'Em-

3
 pereur à ses prétentions outrées. Les progrès de l'ennemi rendoient le danger chaque jour plus pressant; les secours étoient sous la main, & il ne dépendoit que du seul Wallenstein de mettre une prompte fin aux alarmes universelles. Le Prince d' Eggenberg eut donc l'ordre, pour la troisième & dernière fois, d'engager son ami à se charger du commandement, quelque sacrifice qu'il dût en coûter à l'Empereur.

Il le trouva à Znaim, fastueusement entouré des troupes qu'il avoit rassemblées. L'altier général reçut l'envoyé de son Maître, comme s'il eût été celui de son suppliant. " Jamais, " dit-il " je
 „ ne pourrai me fier à un rappel que je ne dois
 „ qu'aux extrémités où se trouve l'Empereur, &
 „ non à sa justice: on me recherche, maintenant
 „ que la crise est à son comble, & que l'on ne
 „ peut espérer de salut que par mon bras; mais
 „ le service rendu aura bientôt fait oublier son
 „ auteur, & fait place à une noire ingratitude. "
 Il ajouta, " qu'il hazardoit sa gloire s'il trompoit les espérances qu'on avoit de lui; son bonheur & son repos, s'il parvenoit à les justifier; que bientôt les anciennes jalousies se réveilleroient, & que le foible Monarque ne feroit pas de difficulté de le sacrifier une seconde fois aux convenances; qu'il étoit préférable pour lui d'abandonner dès à présent un poste dont ses ennemis ne marqueroient pas de le précipiter; qu'il n'attendoit de sûreté & de repos que dans le calme de la vie privée; & que c'étoit uniquement pour

témoigner son dévouement à l'Empereur , qu'il avoit bien voulu , quoique malgré lui , se soustraire pour quelque tems à son heureuse tranquillité. ”

Fatigué de cette longue comédie , le Ministre , prenant un ton plus sérieux , menaça l'opiniâtre général de toute la colere de son Maître , s'il persistoit dans ses refus. Il déclara que ” la Majesté Impériale s'étoit assez abaissée , & qu'au lieu de toucher la grandeur d'ame du Duc , elle n'avoit fait que flatter son orgueil & augmenté son opiniâreté ; que si ce grand sacrifice étoit inutile , il ne répondoit pas que le suppliant ne prit le ton d'un Maître , & que le Monarque ne vengeât sa dignité outragée par un rebelle sujet. Quelque faute qu'eût commis Ferdinand , ce Prince pouvoit toujours exiger de la soumission ; l'homme pouvoit se tromper ; mais le Maître pouvoit ne pas reconnoître sa faute ; que si le Duc de Fridlande avoit souffert un traitement peu mérité , toute perte pouvoit être réparée & la Majesté du souverain guérir les plaies qu'elle avoit portées : s'il demandoit des sûretés , l'équité de l'Empereur ne lui refuseroit aucune demande juste ; mais que la Majesté méprisée du Souverain ne se laissoit appaiser par aucun repentir , & que la désobéissance à ses ordres détruisoit les mérites les plus éclatans ; que l'Empereur avoit besoin de ses services , & qu'il les exigeoit ; quelque prix qu'il pourroit y mettre , ce Monarque y donneroit son consentement ; mais il vouloit être obéi ; au défaut de quoi le poids de sa colere écraseroit le revêche serviteur. ”

Wallenstein, dont les vastes possessions, enclavées dans la Monarchie Autrichienne, étoient exposées à toutes les atteintes de l'Empereur, sentit vivement que cette menace n'étoit point vaine ; mais ce ne fut point cette crainte qui surmonta son opiniâtreté. Ce ton impérieux ne fit que lui trahir la foiblesse & le désespoir qui l'avoient dicté ; & l'offre de l'Empereur, de lui accorder toutes ses demandes, le convainquit qu'il étoit au terme de ses vœux. Il se laissa donc vaincre par l'éloquence du Prince d'Éggenberg, & le quitta pour aller rédiger les demandes qu'il croyoit devoir faire.

Ce ne fut point sans inquiétude, que le Ministre attendit un mémoire, dans lequel le plus altier des serviteurs oseroit dicter des loix à son Souverain. Mais quelque peu de confiance qu'il eût dans la modération de son ami, la teneur de cet écrit surpassa de beaucoup ses craintes. Wallenstein exigeoit un pouvoir illimité sur toutes les armées de la Maison d'Autriche & de l'Espagne dans l'Empire, ainsi que des pleins-pouvoirs illimités pour récompenser & pour punir ; il ne devoit être permis ni à l'Empereur, ni au Roi de Hongrie, de paroître dans l'armée, & moins encore d'y exercer aucun acte d'autorité ; l'Empereur ne devoit disposer d'aucune place, ni accorder aucune récompense ou faveur, sans l'attache de Wallenstein ; le Duc de Fridlande devoit disposer seul de toutes les confiscations & conquêtes qui seroient faites en Allemagne, à l'exclusion de tous les tribunaux de l'Empire : on devoit lui faire don,

en récompense de ses services , d'un des Etats héréditaires de l'Empereur , ainsi que d'une des souverainetés qui seroient conquises en Allemagne. Il devoit trouver un refuge dans toute province d'Autriche , aussi-tôt qu'il en auroit besoin. Il exigeoit en outre la garantie du Duché de Meklenbourg dans les stipulations du traité de paix , & d'en être prévenu formellement , si l'on jugeoit à propos de le destituer une seconde fois.

En vain le Ministre pressa Wallenstein de modérer ces prétentions , qui alloient dépouiller l'Empereur de toute autorité sur ses troupes , & le ravalier à la condition des créatures son général. On lui avoit trop fait connoître le pressant besoin que l'on avoit de ses services , pour qu'on fût maître encore du prix auquel ils devoient être achetés. Si même l'urgence de ses affaires obligeoit l'Empereur de consentir à ces demandes , ce n'étoient pas uniquement les impulsions de la vengeance & de l'orgueil , qui portoient Wallenstein à les faire. Le plan d'une future révolte étoit formé ; & , pour l'exécuter , il ne pouvoit renoncer à aucun des avantages qu'il cherchoit à obtenir par son traité avec la Cour. Ce plan exigeoit qu'on enlevât à l'Empereur toute autorité en Allemagne , pour la confier à son général ; & cette vue étoit remplie aussi-tôt que Ferdinand auroit souscrit à ces conditions. L'usage que Wallenstein étoit intentionné de faire de son armée , bien éloigné du but dans lequel elle lui avoit été soumise , ne permettoit aucun partage de l'autorité , & moins en-

core une autorité supérieure à la sienne. Pour être le seul maître des gens de guerre, il falloit qu'il parût le seul arbitre de leur sort ; & pour se substituer insensiblement à son souverain , & transporter sur lui-même les droits qu'il tenoit du pouvoir suprême, il falloit que cette autorité fût soigneusement cachée aux yeux de toutes les troupes. Telle étoit la source de son refus opiniâtre de souffrir dans l'armée la présence d'aucun Prince de la Maison d'Autriche. La liberté de disposer arbitrairement de toutes les conquêtes qui seroient faites dans l'Empire, lui offroit d'abondans moyens pour jouer le dictateur en Allemagne plus qu'aucun Empereur ne s'étoit jamais arrogé de le faire. Par le droit de se servir des provinces Autrichiennes comme d'un lieu de refuge, il obtenoit la facilité de tenir l'Empereur prisonnier dans ses propres Etats, d'en épuiser toutes les forces & de miner jusques dans ses fondemens toute la puissance Autrichienne. Quel que fût enfin l'événement, par les conditions qu'il extorquoit de l'Empereur, Wallenstein ménageoit également ses intérêts. Si les circonstances favorisoient ses vues téméraires, cette convention avec l'Empereur lui en facilitoit le succès ; étoient-elles contraires, il s'en voyoit dédommagé de la manière la plus brillante. Comment toutefois pouvoit-il regarder comme valable, un traité extorqué à son Maître & fondé sur un crime ? Comment pouvoit-il espérer de lier l'Empereur par une loi qui rendoit digne de la mort celui qui avoit la témérité de

la donner. Mais ce criminel, digne du dernier supplice, étoit alors un homme nécessaire à la Monarchie Autrichienne ; & Ferdinand, habile à dissimuler, accorda toutes les demandes de Wallenstein.

L'armée Impériale avoit enfin un chef : toute autre autorité dans l'armée, même celle de l'Empereur, cessa lorsque Wallenstein en eut pris le commandement ; & tout ce qui n'émanoît pas de lui, étoit nul. On éprouva, depuis les rives du Danube jusqu'à la Weser, l'influence vivifiante de cette nouvelle constellation : un nouvel esprit anime les soldats de l'Empereur ; une nouvelle époque de la guerre commence. Les Catholiques Romains forment de nouvelles espérances, & le monde Protestant s'attend avec inquiétude à une révolution dans la face des affaires.

Plus le nouveau général avoit été acheté à haut prix, plus la Cour Impériale se croyoit en droit d'attendre de lui de grands exploits. Le Duc de Fridlande ne se pressa point cependant de remplir cette attente. Rapproché de la Bohême avec une nombreuse armée, il n'avoit qu'à survenir pour y dissiper les troupes affoiblies de la Saxe, & débiter avec éclat dans sa nouvelle carrière, par la reprise de ce Royaume. Ne point réduire les Saxons, mais se réunir avec eux, tel étoit son plan. Uniquement occupé de cet important objet, il laissa d'abord reposer ses armes, pour vaincre plus sûrement par la voie des négociations. Il n'y eut aucun moyen qu'il ne tentât, pour détache

l'Electeur de Saxe de son alliencè avec la Suede, & Ferdinand, toujours enclin à la paix avec ce Prince, approuva cette conduite. Mais les grandes obligations que l'Electeur avoit à la Suede étoient encore dans un souvenir trop récent, pour qu'il pût se rendre coupable d'une infidélité aussi honteuse; & si même il en eût été tenté, le caractère équivoque de Wallenstein & les préventions qu'on avoit contre la politique de l'Autriche, ne permettoient aucune confiance dans ses promesses. Trop connu pour être un politique astucieux, Wallenstein ne trouva aucune confiance dans le seul cas où vraisemblablement il agissoit de bonne foi; mais les circonstances ne lui permettoient point encore de lever les doutes sur sa sincérité, en découvrant les vrais motifs de sa conduite. Il résolut donc, malgré lui, d'obtenir par la force des armes ce qui lui avoit mal réussi par la voie des négociations. Ayant tout-à-coup rassemblé ses troupes, il se trouva devant Prague avant que les Saxons pussent secourir cette capitale. Après une courte résistance de la part des assiégés, la trahison des Capucins ouvrit à l'un de ses régimens l'entrée de la ville; & la garnison, réfugiée dans le château, mit bas les armes sous des conditions honteuses.

Maitre de la capitale, il se promit un plus heureux succès de ses ouvertures auprès de la Cour de Saxe; mais dans le tems même où il les réitéroit au général d'Arnheim, il ne négligea point d'en augmenter le poids par un coup décisif. A cet effet, il fit garnir en toute hâte les défilés

situés entre Auffig & Pirna, afin de couper à l'armée de Saxe le retour dans l'Electorat ; mais la célérité d'Arnheim la sauva heureusement de ce danger. Après la retraite du général, les derniers réfuges des Saxons, Egra & Leutmeritz, se rendirent au vainqueur ; & le royaume entier fut soumis à son légitime Maître, avec plus de rapidité encore qu'il n'avoit été perdu.

Moins occupé des avantages de son Maître, que de l'exécution de ses propres vues, Wallenstein pensa maintenant à porter dans la Saxe le théâtre de la guerre, afin de contraindre l'Electeur à une paix particuliere avec l'Empereur, ou plutôt avec le Duc de Fridlande ; mais quelque peu habitué qu'il fût de soumettre ses volontés à l'Empire des circonstances, il comprit la nécessité de préférer un objet plus pressant à son dessein favori.

Tandis qu'il chassoit les Saxons de la Boheme, Gustave-Adolphe avoit remporté, vers le Rhin & le Danube, les victoires dont nous avons rendu compte, & porté la guerre, à travers la Suabe & la Franconie, jusques sur les frontieres de la Baviere. Battu sur les bords du Lech, & privé de son appui par la mort de Tilly, Maximilien faisoit à l'Empereur les plus pressantes instances, pour qu'il envoyât au plutôt Wallenstein au secours de la Baviere. Il fit la même priere à Wallenstein, qu'il pressa instamment de lui envoyer, en attendant sa venue, un renfort de quelques régimens. Ferdinand appuya cette priere de toute son autorité ; & plusieurs couriers furent envoyés

ſucceſſivement, pour engager Wallſtein à marcher vers le Danube.

C'eſt alors qu'on vit combien l'Empereur avoit ſacrifié de ſon autorité, en renonçant à tout pouvoir ſur ſes troupes. Indifférent aux prières de Maximilien, & ſourd aux ordres réitérés de l'Empereur, Wallenſtein demeura dans l'inaction en Bohême, abandonnant l'Electeur de Bavière à ſon ſort. Le ſouvenir des mauvais ſervices que Maximilien lui avoit rendus à Ratiſbonne, étoit profondément gravé dans le cœur implacable du Duc de Fridlande; & les efforts de l'Electeur, pour prévenir qu'il ne fût rappelé, n'étoient point demeurés un ſecret pour lui. C'étoit le moment de la vengeance; & il en coûta cher à l'Electeur, de s'être fait un ennemi du plus vindicatif de tous les hommes. La Bohême, diſoit Wallenſtein, ne devoit point demeurer ſans défenſe; & l'on ne pouvoit mieux défendre l'Autriche, qu'en laiffant l'armée Suédoife s'affoiblir devant les fortereſſes de la Bavière. C'eſt ainſi que, par le bras de la Suede, il châtia ſon ennemi; & tandis qu'une multitude de places en Bavière tomboient ſucceſſivement au pouvoir de Guſtave - Adolphe, il laiffoit l'Electeur à Ratiſbonne, languir inutilement après ſon arrivée. Ce ne fut que lors que la conquête entière de la Bohême ne lui laiffa plus aucun prétexte, & quand les progrès de Guſtave dans la Bavière menacerent l'Autriche d'un danger imminent, qu'il céda aux inſtances de l'Empereur & de Maximilien, & qu'il ſe détermina à joindre ce dernier; réunion long-

tems désirée , & de laquelle , selon l'attente générale des Catholiques , dépendoit le sort de toute la campagne.

Gustave-Adolphe lui-même , trop foible en troupes pour pouvoir tenir tête à la seule armée de Wallenstein , craignoit la réunion de deux armées aussi puissantes ; & l'on a droit d'être surpris qu'il n'ait pas mis plus d'activité à la prévenir. Il paroît qu'il compta trop sur la haine qui divisoit les deux chefs , & qui ne permettoit pas d'espérer aucun concert dans leurs opérations militaires. Il étoit trop tard pour réparer cette faute , quand l'événement eut déjoué ces conjectures. Il s'empressa , il est vrai , sur la première nouvelle qu'il eut de ce dessein , de marcher dans le Haut-Palatinat pour en fermer le chemin à l'Electeur ; mais déjà celui-ci l'avoit prévenu , & la jonction s'étoit effectuée près d'Egra.

Wallenstein avoit destiné cette place-frontière , pour être le théâtre du triomphe qu'il étoit sur le point de remporter sur son altier adversaire. Non content de le voir comme à ses pieds , il l'obligea encore d'abandonner ses états sans secours pour se porter au devant de son protecteur , & de faire ainsi , aux yeux de toute l'Allemagne , l'aveu humiliant des extrémités auxquelles il se voyoit réduit. Il en avoit beaucoup coûté à l'Electeur , de devoir son salut à celui dont il avoit demandé l'éloignement à la Cour de Vienne ; mais une fois décidé , il avoit assez de courage pour supporter toutes les mortifications qu'entraînoit cette démarche ; & il

étoit assez maître de lui-même pour les dédaigner, lorsqu'il s'agissoit de la défense de ses peuples. Cependant, autant il lui en avoit coûté pour rendre cette réunion seulement possible, autant il fut difficile de convenir des conditions sous lesquelles elle devoit s'effectuer. Pour qu'on pût remplir l'objet de cette réunion, il falloit que les armées combinées dépendissent d'un seul chef; & Maximilien & Wallenstein étoient également éloignés de vouloir reconnoître aucun supérieur. Si l'Electeur s'appuyoit sur l'éclat de sa naissance & sur ses dignités, Wallenstein pouvoit également faire valoir la gloire qu'il avoit acquise dans les armes & les pouvoirs illimités dont l'Empereur l'avoit revêtu. Autant Maximilien devoit répugner à se voir sous les ordres d'un général de l'Empereur, autant l'orgueil du Duc étoit flatté de faire la loi à ce Prince. Il y eut à ce sujet une vive contestation, qui se termina, dans une entrevue, à l'avantage de Wallenstein. L'Electeur lui céda sans restriction le commandement en chef des deux armées, sur-tout dans les jours de bataille; & il renonça même au pouvoir de rien changer, non seulement dans les dispositions de Wallenstein, mais encore à l'ordre des marches. Ce Prince ne se réserva que le droit de punir ou de récompenser ses soldats, lorsque ses troupes ne seroient pas réunies avec celles de Ferdinand.

Ces préliminaires réglés, l'Electeur & Wallenstein consentirent enfin à une entrevue, mais seulement après s'être promis un parfait oubli du

passé, & avoir réglé, avec la plus grande exactitude, toutes le cérémoniel de cet acte de réconciliation. Ainsi qu'il avoit été convenu, les deux Princes s'embrassèrent à la vue de leurs troupes, & se donnerent des assurances réciproques de la plus sincere amitié, tandis que leurs cœurs étoient remplis de haine. Maximilien, il est vrai, maître dans l'art de dissimuler, l'étoit aussi assez de lui-même pour ne trahir ses sentimens par aucun trait, par aucun regard; mais on voyoit les yeux de Wallenstein étinceler d'une joie dédaigneuse; & la contrainte de tous ses mouvemens trahissoit l'excès de la haine qui remplissoit son cœur orgueilleux.

Les armées réunies de l'Empereur & de l'Electeur de Baviere étoient alors au nombre de près de soixante mille hommes, dont la plupart étoient des soldats aguerris, & devant lesquels le Roi de Suede n'osoit plus tenir la campagne. Il se retira, en hâte après qu'il eut échoué dans la tentative de prévenir leur jonction, sur la Franconie, où il attendit, pour prendre une résolution, quels seroient les mouvemens de l'ennemi. La position des armées réunies entre les frontieres de la Baviere & de la Saxe, laissa douter quelque tems si elles transporteroient le théâtre de la guerre dans les états de Jean - George, ou si elles chercheroient à chasser les Suédois des environs du Danube pour délivrer ainsi la Baviere. Arnheim avoit denué la Saxe pour faire des conquêtes dans la Silésie; & peut-être avoit-il dessein, ainsi que beaucoup de

de personnes l'en ont inculpé, de faciliter au Duc de Fridlande l'entrée dans l'Electorat, afin de déterminer l'esprit irrésolu de son Maître à faire une paix particuliere avec l'Empereur. Gustave-Adolphe, dans l'attente certaine que les vues de Wallenstein se portoient sur la Saxe, & pour ne pas laisser son allié sans secours, se hâta de lui envoyer des renforts considérables; fermement résolu à les suivre avec toutes ses forces, aussi-tôt que les circonstances pourroient le lui permettre. Mais les mouvemens de l'armée ennemie ne tarderent pas à lui manifester qu'elle se portoit sur lui; & la marche du Duc vers le Haut-Palatinat acheva de lever à cet égard tous ses doutes.

Ce fut alors que Gustave se vit contraint de songer à sa propre sûreté; & de penser à combattre moins pour maintenir sa supériorité, que pour conserver son existence en Allemagne; enfin, de chercher son salut dans les ressourçes de son fécond génie. Les ennemis le surprenoient avant qu'il eût eu le tems d'attirer à lui ses troupes répandues dans toute l'Allemagne, & d'appeller à son secours les Princes ses alliés. Trop foible pour pouvoir arrêter l'approche des armées réunies, il ne lui restoit que le choix de se jeter dans Nurenberg & s'exposer ainsi au danger d'y être assiégé & réduit par la famine, ou de sacrifier cette ville, pour attendre des renforts sous le canon de Donawerth. Indifférent à tous les dangers, lorsque l'honneur & l'humanité faisoient entendre leur

voix, Gustave n'hésita point à choisir ce premier parti, fermement résolu de s'enfouir avec son armée sous les débris de Nurenberg, plutôt que de fonder son salut sur les ruines de cette ville qui l'avoit reconnu pour son protecteur.

Il se prépara donc à environner la ville & ses faux-bourgs de retranchemens, dans l'enceinte desquels il établit un camp de la plus forte assiette. Des milliers de mains travaillèrent aussi-tôt à ce grand ouvrage; & tous les habitans de Nurenberg, animés d'un courage héroïque, résolurent de sacrifier à la défense commune leur sang, leurs vies & leurs propriétés. Un fossé de huit pieds de large & de douze de profondeur entoura les retranchemens; les lignes furent protégées par des redoutes, par des bastions & par des demi-lunes. La Pegnitz, qui traverse Nurenberg, partageoit le camp en deux demi-cercles, qui communiquoient ensemble par une multitude de ponts; environ trois cens pieces d'artillerie garnissoient les remparts de la ville & les redoutes du camp. Les habitans des villages voisins & les bourgeois de Nurenberg partagerent les travaux avec les soldats Suédois; de sorte que, dès le septieme jour, l'armée put entrer dans le camp, & que cet immense ouvrage fut entièrement achevé dans la quinzaine.

Tandis que cela se passoit hors de l'enceinte de Nurenberg, le magistrat de cette ville s'occupoit à en remplir les magasins, & à l'approvisionnement d'une quantité de vivres & de munitions suffisante pour un long siege. Il n'omit pas non

plus de pouvoir, par des mesures rigoureuses de propreté, à la santé des habitans que l'affluence d'un aussi grand nombre d'hommes pouvoit facilement altérer. Afin de seconder en quelque maniere les troupes du Roi, les jeunes bourgeois furent enrégimentés & exercés dans les armes; la milice de la ville fut considérablement augmentée, & l'on arma un régiment de vingt-quatre compagnies. Gustave avoit cependant appelé à son secours le Duc Guillaume de Saxe-Weimar & le Landgrave de Hesse-Cassel, & ordonné à ses généraux vers le Rhin, dans la Thuringe & la Basse-Saxe, de se mettre immédiatement en marche pour le joindre avec leurs troupes près de Nurenberg. Son armée, campée dans l'enceinte des lignes, n'étoit guere forte que de seize mille hommes; ainsi elle ne se montoit pas au tiers de celle de l'ennemi.

Celle-ci marchoit cependant à pas lents vers Neumark, où le Duc de Fridlande fit une revue générale de ses troupes. A l'aspect de forces aussi formidables, il ne put s'abstenir d'un mouvement d'ostentation plus digne d'un jeune homme. " Dans quatre jours, " s'écria-t-il, " on verra qui de nous deux, du Roi de Suede ou de moi, fera le maître du monde. " Cependant, malgré sa grande supériorité, il ne fit rien pour réaliser cette jactance; & il laissa même échapper l'occasion de battre complètement son ennemi, qui avoit eu la témérité de sortir de ses lignes & de lui offrir la bataille. " On a assez livré de batailles, " répon-

doit-

doit - il à ceux qui l'excitoient à attaquer ; ” il est
 „ tems de fuivre un autre systême. ” On décou-
 vrit alors combien l'on gagne à avoir un général,
 dont la réputation déjà établie n'a pas besoin de
 ces entreprises hazardeuses , par lesquelles d'autres
 sont contraints de chercher à se faire un nom.
 Convaincu que le courage de l'ennemi , animé par
 le désespoir , lui vendroit chèrement la victoire ;
 & qu'une défaite éprouvée dans ces environs rui-
 neroit sans retour les affaires de l'Empereur , Wal-
 lenstein se contenta d'épuiser par un long siege
 l'ardeur guerriere de l'ennemi , & de lui ravir ainsi
 ces mêmes avantages qui jusqu'alors l'avoient ren-
 du invincible. Ainsi , sans rien entreprendre , il
 prit au - delà de la Regnitz , en face de Nurenberg ,
 un camp fortement retranché ; & par cette position
 bien choisie , il priva la ville & le camp Suédois
 de tous les approvisionnemens qu'ils tiroient de la
 Suabe , de la Franconie & de la Thuringe. C'est
 ainsi qu'il tint en même tems le Roi & la ville
 bloqués , & qu'il se flatta de laisser peu-à-peu ,
 mais d'autant plus sûrement , l'ardeur impétueuse
 de son ennemi , qu'il n'avoit point envie d'éprouver
 par une bataille rangée.

Mais connoissant trop peu les ressources & les
 forces de Gustave , Wallenstein n'avoit pas suffisam-
 ment pourvu à se garantir lui - même du fort qu'il
 lui préparoit. Les habitans de toute la contrée
 voisine s'étoient réfugiés dans la ville avec toutes
 leurs provisions ; & le peu qu'ils en avoient laissé ,
 il falloit que les fourageurs du Duc le disputassent

à ceux du Roi de Suede. Le Roi épargna les magasins de la ville, aussi-long-tems qu'il lui fut possible de s'approvisionner dans le voisinage ; & ces courses de part & d'autre donnerent lieu à une petite guerre perpétuelle entre les Croates & les Suédois , de laquelle toute la contrée adjacente offrit les traces les plus déplorables. Il falloit enlever l'épée à la main tous les besoins de la vie ; & aucun parti n'osoit hasarder de fourrager, sans une escorte nombreuse. Quand la disette commença à se faire sentir, la ville de Nurenberg ouvrit ses magasins au Roi , tandis que Wallenstein se voyoit obligé de s'approvisionner au loin. Un nombreux convoi venant de la Baviere, étant en route pour son camp, il détacha mille hommes pour lui servir d'escorte, & l'y amener en sûreté. Gustave-Adolphe, qui en eut avis, envoya aussi-tôt un régiment de cavalerie pour s'emparer de ce transport ; & l'obscurité de la nuit favorisa cette entreprise. Tout le convoi tomba entre les mains des Suédois ; l'escorte fut taillée en pieces ; les vainqueurs conduisirent à leur camp douze cents pieces de bétail , & mirent le feu à mille chariots chargés de pain qu'ils ne pouvoient emmener. Sept régimens , envoyés par le Duc de Fridlande pour protéger ce transport attendu avec impatience, furent dispersés par le Roi qui s'étoit avancé pour couvrir la retraite de ses cavaliers, & repoussés jusques dans le camp des Impériaux après avoir laissé quatre cens hommes tués sur la place.

Tant de revers & de persévérance de la part du Roi,

firent regretter au Duc de Fridlande d'avoir laissé échapper l'occasion de livrer bataille. La force du camp Suédois rendoit maintenant toute attaque impossible ; & la jeunesse armée de Nurenberg offroit au Roi une pépinière de soldats pour réparer sans délai toutes les pertes qu'il faisoit en hommes. Le manque de vivres , qui se faisoit sentir dans le camp des Impériaux aussi vivement que dans celui des Suédois , rendoit du moins fort - incertain laquelle des deux armées se verroit la première contrainte de se retirer.

Il y avoit déjà quinze jours , que les deux armées , également protégées par des retranchemens inexpugnables , étoient demeurées en présence sans guere hazarder que des courses peu importantes & de petites escarmouches. De part & d'autre , des maladies contagieuses , suites naturelles de la mauvaise nourriture & du rassemblement d'un grand nombre d'hommes dans un petit espace , avoient fait plus de ravages que le fer de l'ennemi ; & ce fléau devenoit de jour en jour plus funeste. Enfin les secours si long-tems attendus parurent dans le camp Suédois , & ce renfort considérable permit maintenant au Roi de céder à son courage , en brisant les liens qui jusqu'alors l'avoient astreint à la défensive.

Conformément à ses ordres , le Duc Guillaume de Saxe - Weimar avoit formé en toute hâte un corps - d'armée , composé des garnisons Suédoises dans la Basse - Saxe & dans la Thuringe. Cette armée fut jointe , près de Schweinfurt dans la Fran-

conie , par quatre régimens Saxons , & , bientôt après , non loin de Kitzingue , par les troupes du Rhin que le Landgrave de Hesse - Cassel & le Comte - Palatin de Birkenfeld envoioient au service du Roi. Le Chancelier Oxenstierna se chargea de conduire à leur destination ces troupes réunies. Après avoir joint encore , à Windsheim , le Duc Bernard de Saxe - Weimar & le général Suédois Bannier , il s'avança à marches rapides sur Pruck & Eltersdorf , où il passa la Regnitz , & arriva heureusement au camp de Gustave. Ce renfort étoit de près de cinquante mille hommes , & avoit avec lui soixante canons & quatre mille charriots de bagages. C'est ainsi que le Roi se vit à la tête de près de soixante - & - dix mille combattans , non comprises les milices de la ville de Nuremberg , qui pouvoit , en cas de besoin , mettre sur pied trente mille bourgeois armés ; forces formidables , opposées à une armée non inférieure ! La guerre entière paroît maintenant s'être fixée sur ce point , pour décider par une bataille le sort des puissances belligérantes ; & les deux partis qui divisent l'Europe ont les yeux fixés sur le champ - de - bataille , qui doit être le théâtre de ce grand événement.

Mais déjà avant l'arrivée du secours , il avoit fallu combattre avec la famine. Ce fléau augmenta à un point effrayant dans les deux armées ; car celle de Wallestein avoit également reçu des renforts. Outre les cent - vingt mille guerriers , que renfermoient les deux camps ; outre plus de cinquante

mille chevaux que l'on y comptoit ; outre les habitans de Nurenberg, dont le nombre surpaffoit de beaucoup celui des troupes Suédoifes, il se trouvoit, dans le camp de Wallenstein, quinze mille femmes, & un nombre égal de charretiers & de goudats. Il n'en exiftoit guere moins dans l'armée de Gustave. L'usage de ces tems permettoit à chaque foldat de se faire fuivre par fa famille. L'armée Impériale étoit remplie d'un grand nombre de femmes publiques ; & les mêmes foins avec lesquels on veilloit, fur les mœurs du foldat Suédois, favorifoient d'autant plus les mariages légitimes. Il y avoit, pour la génération naiffante, dont le camp étoit la patrie, des écoles militaires qui formoient d'excellens guerriers ; & où les armées pouvoient se recruter dans de longues guerres. Il n'est donc pas étonnant que ces troupes épuifaffent les contrées où elles féjournoient, & que tous les objets néceffaires à la vie y parvinffent à un prix exorbitant. Tous les moulins des environs de Nurenberg ne fuffiffoient pas à moudre les grains néceffaires à la confommation de chaque jour, & les cinquante mille livres de pains que la ville livroit journallement au camp, excitoient la faim au lieu de l'appaifer. Les foins du magistrat, admirables en effet, ne purent empêcher qu'un grand nombre de chevaux ne pérît faute de fourrages, & que la contagion, qui ne ceffoit d'augmenter, ne fit descendre chaque jour plus de mille perfonnes dans la tombe.

Pour mettre fin à tous ces maux, Gustave-Adol.

phe , plein de confiance en la supériorité de ses forces , quitta enfin ses lignes où il avoit séjourné cinquante - cinq jours , & se montra en ordre de bataille à l'ennemi, dont il fit canonner le camp par trois batteries élevées sur la gauche de la Rednitz. Mais le Duc de Fridlande demeura inébranlable dans ses retranchemens , & se contenta de répondre de loin à ce défi par le feu de ses canons & de sa mousquéterie. Il étoit fermement résolu à consumer l'armée ennemie dans l'inaction , & à vaincre par la famine l'obstination de Gustave. Ni les représentations de l'Electeur de Baviere , ni l'impatience des troupes , ni les railleries de l'ennemi ne purent l'ébranler. Trompé dans son espoir , & contraint par une nécessité qui devenoit chaque jour plus pressante , le Roi résolut de hazarder l'impossible ; & se décida à assaillir le camp ennemi , que la nature & l'art rendoient également inexpugnable.

Ayant confié le sien à la protection des milices de Nurenberg , le jour de la St. Barthelemi , le 58me après que son armée étoit entrée dans les lignes , il s'avança en plein ordre de bataille , & passa la Rednitz près de Fürst , où il repoussa facilement les avant - postes Impériaux. Le gros de l'armée ennemie occupoit les hauteurs escarpées entre la Biber & la Rednitz ; & son camp , dominé par ces mêmes hauteurs , s'étendoit à perte de vue dans les campagnes. Toute son artillerie étoit rassemblée sur ces hauteurs ; de profonds fossés entouraient des redoutes formidables ; des abatis

& des pallissades hérissées barroient toutes les avenues de la montagne escarpée, du sommet de laquelle Wallenstein lançoit la foudre à travers des nuages épais de fumée. Derrière les parapets, le feu perfide des mousquets attendoit le téméraire assaillant, sur lequel des centaines de bouches à feu lançoient de même une mort assurée.

Ce fut sur ce poste dangereux que Gustave-Adolphe dirigea son attaque; & cinq cens mousquetaires, soutenus d'un petit nombre de fantassins, eurent l'honneur peu envié d'affronter les premiers une mort certaine. Le terrain étroit ne permettoit pas d'envoyer au combat un plus grand nombre d'assaillans. Cette attaque fut furieuse, la résistance terrible: exposés sans aucun abri à toute la fureur de l'artillerie ennemie, irrités à l'aspect d'un trépas inévitable, les guerriers courageux coururent assaillir la hauteur, qui en un moment se change en un volcan enflammé, & vomit sur eux une grêle de fer. La cavalerie pesamment armée pénétra en même tems dans les ouvertures que les boulets ennemis ont faites dans les rangs ferrés des assaillans; ces rangs se rompent, & la cohorte de héros, vaincue par les forces réunies de la nature & de l'homme, prend la fuite en laissant sur la place un grand nombre de morts.

C'étoit à des Allemands, que la partialité de Gustave avoit destiné le cruel honneur de cette première attaque. Irrité de leur retraite, il les fit remplacer par ses Finlandois, afin que leur courage couvrit de honte la pusillanimité des Germains.

Mais ces mêmes Finlandois, assaillis par une semblable grêle, cedent à la force supérieure ; & un régiment de troupes fraîches prend leur place pour renouveler l'attaque avec aussi peu de succès. Il est relevé successivement par une quatrième, une cinquième & une sixième cohortes ; enfin, durant un combat de dix heures, tous les régimens de l'armée prirent part à l'attaque, & en revinrent tous sanglans & en désordre. Des milliers de morts couvrent le champ-de-bataille ; Gustave continue d'attaquer, & Wallenstein demeure inébranlable dans ses retranchemens.

Il s'étoit engagé, cependant, entre la cavalerie Impériale & l'aile gauche des Suédois qui étoit postée dans un bois sur la rive de la Rednitz, un combat fort-vif, dans lequel l'ennemi se voyoit tantôt vaincu ; où de part & d'autre il se verfoit également beaucoup de sang, & où les deux partis déployoient une égale bravoure. Les Ducs de Fridlande & de Saxe-Weimar ont chacun leur cheval tué sous eux, & un boulet emporte même au Roi la semelle de sa botte. L'attaque & la résistance se renouvellent avec une fureur égale, jusqu'à ce qu'enfin la nuit survenue obscurcit le champ-de-bataille & appelle au repos les combattans acharnés. Mais alors déjà les Suédois ont pénétré trop avant pour pouvoir entreprendre sans danger une retraite nécessaire. Comme le Roi cherche un officier, pour faire porter à ses troupes l'ordre de la retraite, le colonel Hebron, Ecoissois plein de bravoure, & que son courage avoit

seul engagé à sortir du camp pour partager les dangers de la journée, s'offrit aux regards du Monarque. Irrité contre ce Prince, qui, dans une action dangereuse, lui avoit préféré auparavant un jeune colonel, Hébron avoit fait le vœu chevaleresque de ne jamais tirer l'épée pour lui. C'est à lui que le Roi s'adresse; &, en faisant l'éloge de sa valeur, il lui demande de porter au régiment l'ordre de se retirer. " Sire, " reprit le brave Écoffois; " c'est le seul service que je puisse rendre à votre Majesté, puisqu'il y a du danger à courir. " Il prend aussi-tôt le galop, pour aller exécuter cet ordre.

Le Duc Bernard de Saxe - Weimar, il est vrai, s'étoit emparé, dans la chaleur du combat, d'une hauteur qui dominoit l'ancien fort, & d'où l'on pouvoit canonner la montagne & tout le camp ennemi; mais une forte pluie, qui tomba pendant la nuit, en rendit la pente si glissante, qu'il fut impossible d'y transporter du canon; & il fallut abandonner ce poste, dont la prise avoit coûté des torrens de sang.

Plein de défiance envers la Fortune qui l'avoit abandonné dans cette journée décisive, le Roi n'osa, le lendemain, renouveler l'assaut avec ses troupes épuisées; &, vaincu pour la première fois, parce qu'il n'étoit pas vainqueur, il ramena ses troupes en deça de la Rednitz. Deux mille morts qu'il laissa sur la place constaterent les pertes qu'il avoit éprouvées; & le Duc de Fridlande, qu'il n'avoit pu vaincre, demeura dans ses lignes.

Après cette action, les deux armées demeurèrent encore pendant quinze jours en présence, chacune dans l'attente de contraindre l'ennemi de décamper. A mesure que le peu de provisions qu'on avoit encore diminoient de jour en jour, les effets de la famine devenoient plus terribles, le soldat se monroit plus inhumain, & les habitans des campagnes étoient de plus en plus les victimes de sa rapacité. Les besoins excessifs rompoient tous les liens de l'ordre & de la discipline dans le camp des Suédois; & des régimens de troupes allemandes se distinguèrent par des violences exercées indifféremment sur les amis & sur les ennemis. La foible main d'un seul homme ne pouvoit arrêter des excès que le silence des commandans subalternes paroissoit approuver, & qu'ils autorisoient souvent eux-mêmes par leur exemple. Le Roi fut pénétré de douleur, en voyant ce honteux anéantissement de la discipline dont jusqu'alors il s'étoit enorgueilli à si juste titre; & l'énergie avec laquelle il en fit des reproches aux officiers allemands, est une preuve de sa sensibilité dans cette circonstance. " C'est vous, " leur dit-il, " c'est vous autres Allemands, qui pillez
„ votre patrie, & qui exercez vos fureurs sur vos
„ freres. Je prends Dieu à témoin que je vous
„ ai en horreur, & que mon cœur se souleve au-
„ si-tôt que je vous vois. Vous désobeissez à mes
„ ordres, & êtes cause que le monde me maudit,
„ que les larmes de l'indigence & de l'innocent
„ me poursuivent, & que j'entends dire : le Roi,

„ notre ami , nous fait plus de mal que nos en-
„ nemis les plus acharnés. C'est pour vous que
„ j'ai prodigué les trésors de ma couronne , & dé-
„ pensé plus de quarante tonnes - d'or , tandis que je
„ n'ai pas tiré de votre Allemagne de quoi me
„ faire un habit. C'est pour vous que j'ai sacri-
„ fié tout ce que Dieu m'a donné ; & si vous aviez
„ suivi mes loix , je vous donneroie avec joie
„ tout ce qu'il pourra m'accorder encore à l'avenir.
„ Quelque sujet que j'aie de me louer de votre
„ bravoure , votre mauvaise conduite me prouve
„ les mauvais sentimens dont vous êtes animés. ”

Nurenberg avoit fait les plus grands efforts pour nourrir pendant onze semaines consécutives l'immense quantité d'hommes rassemblés sur son territoire : ses ressources tarirent enfin ; & le Roi , qui avoit l'armée la plus nombreuse , se vit obligé de se retirer le premier. Nurenberg avoit vu enterrer plus de dix mille de ses habitans ; & la guerre & les maladies avoient coûté plus de vingt mille hommes au Roi de Suede. Toutes les campagnes adjacentes étoient dévastées , les villages réduits en cendres , les habitans , dénués de tout aliment , périssoient de misere ; des vapeurs pestilentielles infectoient les airs ; des contagions mortifères , causées par une chétive nourriture , par les exhalaisons d'un camp aussi peuplé , par celles de tant de cadavres & par les chaleurs de la canicule , exerçoient leurs fureurs sur les hommes & sur les animaux. Long - tems après la retraite des armées , la pauvreté & la misere affligèrent ce malheureux pays.

Touché des lamentations universelles , & sans espoir de pouvoir vaincre l'obstination du Duc de Fridlande , le Roi leva son camp le 8 Septembre , & s'éloigna de Nurenberg après y avoir laissé une garnison assez nombreuse pour la défendre. Il passa , en plein ordre de bataille , devant l'ennemi qui demeura immobile & n'entreprit rien pour troubler sa retraite. Gustave marcha sur Neustadt & sur Windsheim , où il fit une halte de cinq jours , pour rafraichir ses troupes & être à portée de Nurenberg , au cas où l'ennemi feroit quelque entreprise contre cette ville.

Mais Wallenstein , qui n'avoit pas un besoin moins pressant de rafraichir son armée , n'avoit attendu la retraite des Suédois que pour pouvoir faire aussi la sienne. Il quitta , cinq jours après , son camp de Zirndork qu'il livra aux flammes. Des milliers de colonnes de feu , qui dévastoiént les villages de toute la contrée , annoncerent son éloignement , & , à la ville de Nurenberg , le fort qui l'avoit menacée. Les plus effroyables ravages signalerent la marche des Impériaux qui étoit dirigée sur Forchheim ; ils étoient néanmoins déjà trop avancés , pour que le Roi pût les atteindre encore. Ce Monarque partagea alors son armée que le pays épuisé ne pouvoit plus nourrir , afin de défendre la Franconie avec une division de ses troupes , & de poursuivre en personne ses conquêtes dans la Baviere.

L'armée Impériale Bavaroise étoit cependant entrée dans l'Evêché de Bamberg , où le Duc de

Fridlande la passa une seconde fois en revue. Il trouva que les désertions, la guerre & les maladies avoient réduit cette armée, forte d'abord de soixante mille hommes, à vingt-quatre mille seulement, dont les troupes Bavaoises faisoient environ le quart. C'est ainsi que leur campement près de Nurenberg affoiblit les deux armées plus que ne l'auroient pu faire deux batailles perdues.

La diversion faite devant Nurenberg mit, il est vrai, pendant quelque tems, un terme aux conquêtes de Gustave dans la Baviere, & garantit l'Autriche d'une invasion. Mais en se retirant de devant cette ville, on rendoit au Roi de Suede la liberté de porter de nouveau le théâtre de la guerre dans les Etats de Maximilien. Peu inquiet de leur sort, & fatigué de la contrainte où sa réunion avec ce Prince ne laissoit pas de le retenir, le Duc de Fridlande saisit avidement cette occasion de se séparer de cet importun compagnon d'armes, afin de poursuivre ses premiers desseins avec une nouvelle ardeur. Toujours fidelle à sa maxime, de séparer la Saxe des intérêts de la Suede, il destina ce pays pour servir à ses troupes de quartiers d'hyver; & il se flatta que sa présence contraindrait facilement l'Electeur à faire une paix particuliere.

Aucune époque ne pouvoit être plus favorable pour cette entreprise. Les Saxons étoient entrés en Silésie, où, réunis à des troupes auxiliaires Suédoises & de Brandebourg, ils remportoient chaque jour de nouveaux avantages sur celles de

l'Empereur. Une diversion dans les Etats de l'Electeur de Saxe devoit sauver la Silésie ; & cette entreprise étoit d'autant plus aisée à effectuer , que la Saxe , dénuée de défenseurs par la guerre de la Silésie , étoit de toutes parts ouverte à l'ennemi.

La nécessité de sauver une province héréditaire de l'Empereur servit à réfuter toutes les objections de l'Electeur de Baviere ; & , sous le masque d'un zele ardent pour les intérêts de son Maître, Wallenstein put sacrifier d'autant plus facilement ceux de Maximilien. En laissant la riche Baviere en proie au Roi de Suede , il espéroit d'être d'autant moins troublé dans ses desseins sur la Saxe ; & la froideur qui augmentoit de jour en jour entre Gustave & la Cour de Dresde , faisoit craindre , de la part du Roi , peu de zele pour délivrer Jean-George. Abandonné de nouveau par son astucieux protecteur , l'Electeur de Baviere se sépara de Wallenstein à Bamberg , pour aller défendre ses états avec les foibles restes de ses troupes : l'armée impériale marcha sur Bareuth & Cobourg , vers la forêt de Thuringe.

(Le général Autrichien de Holk l'avoit précédée dans la Vogtlande avec six mille hommes , pour mettre cette province à feu & à sang. Il fut suivi de près par Gallas , général en second du Duc de Fridlande , & exécuteur de ses ordres inhumains. Enfin le Comte de Pappenheim fut aussi appelé de la Basse - Saxe , pour renforcer l'armée affoiblie du Duc , & mettre le comble aux maux de la Saxe. Des églises détruites , des villages incendiés , des

moissons dévastées, des familles dénuées de tout aliment & des massacres sans nombre signalerent la marche de ces armées barbares ; & toute la Thuringe, la Vogtlande & la Misnie succomberent sous ce triple fléau. Ces ravages toutefois n'étoient que les avant-coureurs de désastres plus grands encore, dont le Duc, à la tête de la grande armée, menaçoit la malheureuse Saxe. Après avoir laissé dans la Franconie & dans la Thuringe les traces les plus effroyables de sa fureur & de sa cruauté, il parut avec toutes ses forces dans le district de Leipzig, & contraignit cette ville de se rendre après un siège de peu de jours. Son dessein étoit de pénétrer jusqu'à Dresde, afin de faire la loi à l'Electeur de Saxe, après qu'il auroit soumis tout son pays. Déjà il s'approchoit de la Mulda, afin de détruire, avec ses forces supérieures, l'armée Saxonne qui s'étoit portée au devant de lui jusqu'à Torgau ; mais l'arrivée du Roi de Suede à Erfurt l'arrêta inopinément dans ses conquêtes. Environné des armées de Saxe & de Suede, que le Duc George de Lunebourg menaçoit encore de renforcer avec des troupes tirées de la Basse-Saxe, Wallenstein rétrograda en hâte jusqu'à Mersebourg, pour y joindre le Comte de Pappenheim & repousser les Suédois.

Gustave n'avoit point vu sans inquiétude les moyens infidieux qu'employoient l'Espagne & l'Autriche pour détacher de lui son allié. Plus l'alliance de la Saxe lui étoit avantageuse, plus il devoit craindre du caractère inconstant de Jean-George.

Jamais une amitié sincère n'avoit existé entre lui & l'Electeur. Un Prince d'Empire fier de sa puissance & accoutumé à se regarder comme le chef de son parti, ne pouvoit voir qu'avec douleur une Puissance étrangère s'ingérer dans les affaires de l'Allemagne. Les extrémités auxquelles il s'étoit vu réduit avoient seules pu vaincre pendant quelque tems le chagrin que lui avoient causé les succès de la Suede. Mais les progrès du Roi en Allemagne, son influence prépondérante sur les Etats Protestans, les preuves peu équivoques de ses dessein ambitieux, assez graves pour exiger toute la vigilance des Princes d'Empire, excitoient dans l'Electeur Jean-George mille inquiétudes que les négociateurs de la Cour de Vienne savoient habilement nourrir & augmenter sans cesse. Chaque démarche du Roi, toutes les demandes, quelque équitables qu'elles fussent, qu'il faisoit aux Princes d'Empire, occasionnoient, de la part de l'Electeur, de vives plaintes qui paroissoient annoncer une rupture prochaine. Il se montroit même fréquemment, parmi les généraux des deux Princes alliés, toutes les fois qu'ils devoient agir de concert, des traces de la jalousie qui divisoit leurs Maîtres. L'aversion naturelle de Jean-George pour la guerre, & son inclination pour l'Autriche, qu'il n'avoit pu encore effacer entièrement de son cœur, secondoient les efforts d'Arnheim, qui, toujours d'intelligence avec Wallenstein, ne cessoit d'exhorter son Maître à faire une paix particulière avec Ferdinand. Si les représentations d'Arnheim parurent long-

long-tems inutiles , la fuite prouva cependant qu'elles n'avoient pas été entièrement sans effet.

Gustave - Adolphe , redoutant à juste droit les suites funestes que pouvoit entraîner l'abandon d'un aussi puissant allié , n'avoit rien négligé pour prévenir un tel malheur ; & ses représentations jusqu'alors n'avoient pas été superflues. Mais les forces formidables dont l'Empereur appuyoit ses propositions attrayantes , & les maux , qu'en cas de refus , il menaçoit de faire amonceler sur la Saxe , pouvoient vaincre la constance de Jean - George , si on l'abandonnoit à son ennemi ; & une telle indifférence à l'égard de cet Electeur menaçoit d'anéantir pour jamais la confiance de tous les alliés de la Suede. Ces considérations déterminèrent le Roi à céder une seconde fois aux pressantes invitations que lui fit faire l'Electeur imminemment menacé , & à sacrifier toutes ses brillantes espérances au salut de ce Prince. Déjà il avoit résolu d'assiéger de nouveau Ingolstadt ; & la foiblesse de l'Electeur de Baviere justifioit les espérances qu'il avoit conçues de contraindre enfin cet ennemi épuisé à embrasser le parti de la neutralité. L'insurrection des habitans des campagnes de la Haute-Autriche lui ouvroit alors l'entrée dans ce pays , & la capitale de l'Empereur pouvoit tomber en son pouvoir avant que Wallenstein eût eu le tems d'accourir à son secours. Quelques brillantes que fussent ces espérances , il les sacrifia au salut d'un allié , que ni son mérite , ni sa bonne volonté ne rendoient digne de ce sacrifice ; d'un allié qui , sourd

aux cris pressans du patriotisme, n'écoutoit que la voix d'un fordide intérêt ; d'un allié enfin qu'il importoit de ménager non pour les services qu'il pouvoit rendre , mais uniquement pour les maux auxquels on devoit s'attendre de sa part. Il est bien difficile de ne pas éprouver des mouvemens d'indignation , quand on voit ce grand Roi trouver la mort , lorsqu'il accourt au secours d'un tel Prince.

Gustave rassemble en toute hâte ses troupes dans la Franconie , & suit rapidement l'armée de Wallenstein en passant par la Thuringe. Le Duc Bernard de Saxe - Weimar, qui avoit été envoyé contre Pappenheim , joignit près d'Arnstadt les forces du Roi , qui se vit à la tête de vingt mille hommes de troupes aguerries. Gustave se sépara , à Erfurt, de la Reine , qui devoit ne le revoir qu'à Weissenfels , dans le cercueil. Les tendres adieux que se firent les deux époux annonçoient le presentiment d'une séparation éternelle.

Gustave atteignit Naumbourg , le 1er Novembre 1632 , avant que les troupes détachées par le Duc de Fridlande eussent pu s'emparer de cette place. De tous côtés , les peuples des environs se portoit en foule sur son passage , pour admirer le héros , le vainqueur , qui avoit paru sur le même sol , une année auparavant , comme un ange tutélaire. Des cris de joie retentissoient par - tout où il étoit aperçu : tous les spectateurs se jettoient à genoux devant lui , comme pour l'adorer ; on se disputoit la faveur de toucher le fourreau de son épée , ou le bord de son habit.

Le modeste héros fut révolté de l'innocent tribut que lui payoient l'admiration & la reconnoissance la plus sincere. " Ne diroit-on pas , " c'est ainsi qu'il parloit aux personnes de sa suite, " que ce peuple me regarde comme un Dieu ? Nos affaires vont bien ; mais je crains que la vengeance du Ciel ne me punisse de ces téméraires excès , & ne fasse voir bientôt à cette multitude , que je ne suis qu'un homme , qu'un foible mortel. " Que Gustave paroît aimable , digne d'être chéri , avant de descendre dans la tombe ! Tel Agamemnon , dans la tragédie Grecque , refuse de marcher sur la pourpre que le respect & l'admiration des peuples font déployer à ses pieds : au comble de la gloire , craignant la déesse vengeresse , il refuse un hommage qui n'appartient qu'aux immortels ; & il redouble ses droits à nos larmes , au moment où il va les faire couler.

Le Duc de Fridlande s'étoit cependant porté jusqu'à Weiffenfels , au devant du Roi qui marchoit à lui ; & il avoit résolu de conserver en Saxe ses quartiers d'hiver , dût-il lui en coûter une bataille. Son inaction devant Nurenberg l'avoit exposé au soupçon de craindre de se mesurer avec le héros de la Suede ; & toute sa gloire étoit en péril , s'il cherchoit une seconde fois à éviter l'occasion de combattre. La supériorité de ses forces , quoique moins nombreuses qu'elles ne l'avoient été lorsqu'il prit son camp devant Nurenberg , lui donnoit l'espoir le plus vraisemblable de vaincre , s'il pouvoit contraindre le Roi à combattre avant qu'il eût joint

les Saxons. Cette confiance toutefois reposoit moins sur le grand nombre de ses troupes, que sur les assurances de Seni, son astrologue, qui avoit lu dans les astres que la fortune abandonneroit, dans le mois de Novembre, le Monarque Suédois. Il y avoit d'ailleurs, entre Kambourg & Weiffenfels, des défilés étroits formés par une chaîne continue de montagnes & par la rivière de Saale qui en baigne le pied : ces défilés, qui pouvoient être entièrement fermés par un petit nombre de troupes, mettoient l'armée Suédoise dans l'impossibilité de s'avancer davantage. Il ne devoit donc rester au Roi d'autre ressource que de s'y engager en s'exposant aux plus grands dangers, ou d'entreprendre une retraite difficile à travers la Thuringe ; pays ravagé, & dans lequel le manque de vivres lui auroit fait perdre la plus grande partie de ses troupes. La célérité avec laquelle Gustave s'empara de Naumbourg déjoua ce dessein ; & ce fut maintenant Wallenstein, qui s'attendit à une attaque.

Mais il se vit trompé dans cette attente, quand le Roi, au lieu de marcher à lui jusqu'à Weiffenfels, s'appréta à se retrancher près de Naumbourg, afin d'y attendre les renforts que le Duc de Luncbourg alloit lui amener. Incertain s'il devoit marcher au Roi dans les défilés, ou demeurer dans l'inaction, Wallenstein affembla son conseil de guerre, pour prendre l'avis des plus expérimentés de ses généraux. Aucun de ceux-ci ne trouva convenable d'attaquer le Roi dans sa position avan-

tageuse; & les mesures que prenoit ce Prince dans son camp, montroient clairement qu'il n'avoit pas intention de le quitter de si-tôt. Mais l'approche de l'hyver permettoit tout aussi peu de prolonger la campagne, & de laisser, en continuant de camper, une armée qui avoit un si grand besoin de repos. Toutes les voix se réunirent pour mettre une prompte fin à la campagne; d'autant plus que les troupes Hollandoises menaçoient vivement la ville importante de Cologne, & que les progrès de l'ennemi dans la Westphalie & le Bas-Rhin exigeoient qu'on envoyât des secours considérables dans ces contrées.

Le Duc de Fridlande sentit tout le poids de ces motifs; &, persuadé que, dans cette saison, il n'avoit plus à craindre aucune attaque du Roi, il accorda des quartiers d'hyver à son armée. Il la disposa néanmoins de manière qu'elle pouvoit se rassembler en très-peu de tems, au cas où, contre toute attente, l'ennemi hazarderoit une attaque contre elle. Le Comte de Pappenheim fut détaché avec une grande partie de l'armée, pour accourir au secours de Cologne, & s'emparer, dans sa marche, de la forteresse de Mauricebourg, près de Halle. Quelques divisions prirent leurs cantonnemens d'hyver dans des villes voisines, dont la situation les mettoit à portée d'observer de tout côté les mouvemens de l'ennemi. Le Comte de Colloredo gardoit la forteresse de Weiffenfels; & Wallenstein demeura, avec le reste de ses troupes, dans le voisinage de Mersebourg, entre le canal

de Flosgraben & la riviere de la Saale, d'où il avoit dessein de se porter sur Leipzig, pour couper aux Saxons toute communication avec l'armée Suédoise.

A peine Gustave eut-il appris la marche de Pappenheim, qu'il abandonna tout-à-coup son camp de Naumbourg, & se hâta d'aller attaquer, avec toutes ses forces, un ennemi dont l'armée étoit diminuée de moitié. Il s'avança, par une prompte marche, jusqu'à Weissenfels, d'où le bruit de son approche se répandit rapidement jusqu'à l'ennemi, & mit le Duc de Fridlande dans la plus grande perplexité. Mais il s'agissoit d'une prompté résolution; & le Duc eut bientôt pris ses mesures. Quoiqu'il n'eût guere que douze mille hommes à opposer à un ennemi qui en avoit vingt mille, il pouvoit espérer de lui tenir tête jusqu'au retour de Pappenheim, qui tout au plus s'étoit avancé jusqu'à Halle, à la distance de cinq milles d'Allemagne. Il partit donc des couriers pour le rappeler en toute hâte; & Wallenstein se porta dans les vastes plaines entre le canal de Flosgraben & Lutzen, où il attendit, en plein ordre de bataille, le Roi, qu'il séparoit, par cette position, de Leipzig & de l'armée Saxonne.

Trois coups de canon, que le Comte de Coloredo fit tirer de la forteresse de Weissenfels, annoncerent la marche du Roi; &, à ce signal convenu, les avant-postes du Duc de Fridlande, aux ordres du général des Croates Isolani, se rassemblèrent pour garnir les villages situés sur la Rippach. Leur foible résistance n'arrêta point la marche de

Gustave, qui passa , près de Rippach , la petite riviere du même nom , & se forma , au dessous de Lutzen , en ordre de bataille vis - à - vis des Impériaux . La chaussée , qui conduit de Weissenfels à Leipzig , est coupée , entre Lutzen & Markranstädt , par le canal de Flossgraben , qui s'étend de Zeitz jusqu'à Mersebourg , & réunit l'Elster avec la Saale . C'est sur ce canal qu'étoient appuyées l'aile gauche des Impériaux & la droite de l'armée Suédoise , de maniere toutefois que leur cavalerie s'étendoit sur l'autre bord . L'aile droite de Wallenstein étoit campée plus au Nord , derriere Lutzen ; & l'aile gauche de Gustave campoit en deça de cette petite ville : les deux armées avoient en front la chaussée qui séparoit les deux lignes de bataille . Mais Wallenstein s'étoit emparé de celle - ci , au grand préjudice de l'armée Suédoise ; & il avoit fait approfondir les fossés des deux côtés de cette chaussée , dans lesquels il avoit placé des troupes qui en rendoient le passage aussi difficile que dangereux . Derriere la chaussée s'élevoit une batterie de sept pieces de canon , destinée à seconder le feu de mousqueterie des troupes placées dans les fossés ; & près des moulins - à - vent , sur une hauteur située derriere Lutzen , & qui dominoit cette ville , on avoit braqué quatorze pieces de campagne qui pouvoient balayer une grande partie de la plaine . L'infanterie Autrichienne , divisée en cinq grandes & inutiles brigades , étoit rangée en ordre de bataille à trois cens pas de distance de la chaussée ; & la cavalerie en cou-

vroit les flancs. Tous les bagages avoient été envoyés à Leipzig, afin qu'ils ne pussent embarrasser les mouvemens de l'armée; & les seuls charriots de munitions étoient placés derrière les troupes. Pour masquer la foiblesse de l'armée, tous les goudjats & charretiers eurent ordre de monter à cheval & de se joindre à l'aile gauche; mais seulement jusqu'à l'arrivée des troupes de Pappenheim. Cet ordre de bataille fut disposé au milieu des ténèbres d'une nuit obscure; &, avant le point du jour, tout se trouva préparé pour recevoir l'ennemi.

Le même soir, Gustave-Adolphe parut sur la plaine opposée, où il apprêta ses troupes pour le combat. Il prit les mêmes dispositions par lesquelles il avoit vaincu, l'année précédente, près de Leipzig, dans les plaines de Breitenfeld. De petits escadrons furent entremêlés d'infanterie; & des mousquetaires placés çà - & - là parmi des cavaliers. L'armée entière fut rangée sur deux lignes, qui avoient le canal de Flossgraben à leur droite & derrière elles. L'infanterie étoit postée au centre, sous les ordres du Comte de Brahé; la cavalerie sur les flancs, & l'artillerie en front. Un héros german, le Duc Bernard de Saxe - Weimar, étoit à la tête de la cavalerie Allemande de l'aile gauche; & le Roi commandoit lui-même les Suédois à l'aile droite, afin d'animer l'ardeur des deux peuples par une généreuse émulation. Le même ordre étoit établi pour la seconde ligne, derrière laquelle se trouvoit un corps - de - réserve, sous les ordres de Henderfon, Écossais.

Les troupes ainsi disposées , on attendit l'aurore de la sanglante journée , pour commencer un combat que l'importance de ses suites & le choix des troupes devoient rendre aussi mémorable que terrible. L'attente de l'Europe , trompée devant Nurenberg , devoit être remplie dans les plaines de Lutzen. Pendant toute cette guerre , deux chefs d'armée , égaux en autorité , en gloire & en talens , n'avoient pas encore éprouvé les leurs dans une bataille. La journée du lendemain devoit faire connoître à l'Europe quel étoit son premier guerrier , & donner un vainqueur à celui qui jamais n'avoit été vaincu. Cette journée alloit manifester , si le génie protecteur de Gustave ou l'incapacité des généraux ennemis avoit fait triompher les armes Suédoises près de Leipzig & sur les bords du Lech ; il falloit que ce jour justifiait le choix de l'Empereur , & les grands sacrifices par lesquels il avoit acheté les services de Wallenstein.

Enfin paroît le matin si long - tems redouté ; mais un brouillard épais , qui couvre le champ - de - bataille , retarde l'attaque jusqu'à midi. Le Roi , agenouillé devant le front de son armée , fait sa prière au ciel ; & l'armée entière , tombée à genoux , entonne un touchant cantique qu'accompagne une musique militaire. Alors le Roi monte à cheval ; & , couvert d'un simple habit de drap & d'un baudrier de cuir (une blessure reçue autrefois ne lui permettoit plus de porter la cuirasse) , il parcourt les rangs pour animer le courage de ses troupes & leur inspirer une confiance que dément son cœur.

agité par de noirs pressentimens. *Dieu avec nous!* tel fut le cri de guerre des Suédois; celui des Impériaux étoit: *Jésus, Marie.* Vers les onze heures, le brouillard commence à se dissiper, & l'on apperçoit l'ennemi. On voit en même tems Lutzen en flammes; le Duc de Fridlande ayant ordonné qu'on y mit le feu, afin qu'il ne pût être tourné de ce côté par les Suédois. Le signal se donne; la cavalerie se porte ventre à terre contre l'ennemi, & l'infanterie Suédoise marche vers la chauffée.

Quoiqu'accueillis par un feu terrible de mousquets ainsi que de l'artillerie braquée derrière la chauffée, les braves bataillons continuent l'attaque avec un courage intrépide; les mousquetaires autrichiens abandonnent leur poste; les fossés sont franchis, la batterie même est emportée & tournée contre l'ennemi. Les Suédois se portent plus avant avec une force irrésistible; la première des cinq brigades du Duc de Fridlande est culbutée; & la seconde l'est bientôt après, & déjà la troisième prend la fuite: mais le Duc de Fridlande la retient. Avec la rapidité de l'éclair, il accourt pour remédier au désordre de ses troupes, & il réussit à les ramener au combat. Appuyées par trois régimens de cavalerie, les brigades déjà battues tiennent de nouveau ferme contre l'ennemi, & pénètrent avec impétuosité dans les ouvertures de ses rangs. Un combat meurtrier s'engage; la proximité de l'ennemi exclut l'usage de l'arme à feu; chacun combat corps-à-corps; & le mousquet devenu inu-

tife fait place à la pique , & l'art à l'acharnement. Accablés par le nombre , les Suédois fatigués lâchent enfin le pied jusqu'au-delà des fossés , & la batterie qu'ils ont prise est perdue par cette retraite : déjà mille cadavres mutilés couvrent le champ-de-bataille ; & , de part ni d'autre , il n'a été gagné ou perdu aucun pouce de terrain.

Cependant l'armée Suédoise, conduite par le Roi en personne, avoit attaqué la gauche de l'ennemi : déjà l'impétuosité des cuirassiers de Fridlande avoit dispersé la cavalerie légère Polonoise & Croate, qui se replia sur cette aile, & dont la fuite répandit la crainte & le désordre parmi le reste de la cavalerie Autrichienne. En ce moment, on apprend au Roi que son infanterie a lâché le pied jusqu'en deça des fossés, & que son aile gauche, fort-maltraitée par l'artillerie ennemie placée sur la hauteur de Lutzen, commençoit également à plier. Le Roi, avec beaucoup de présence d'esprit, charge le général Horn de poursuivre l'aile de l'ennemi qui étoit déjà vaincue ; & lui-même, à la tête du régiment de Steinbock, il accourt pour remédier au désordre de son aile gauche. Son noble courfier le porte comme un trait au-delà des fossés ; mais les escadrons qui le suivent ont plus de peine à les franchir ; & un petit nombre seulement de cavaliers, parmi lesquels on cite le Duc de Lauenbourg, purent demeurer à ses côtés. Le Roi accourt directement au lieu où son infanterie étoit le plus maltraitée ; & tandis qu'il porte ses regards de tout côté, pour

découvrir quelque endroit foible de l'armée ennemie qu'il pût attaquer, la foiblesse de sa vue le fait approcher des Autrichiens. Un sergent Impérial, remarquant que chacun fait place avec respect au cavalier ennemi, ordonne à un fusiller de le coucher en joue. " Tire sur celui-là " lui dit-il ; " il faut que ce soit un officier de distinction. " Le soldat fait feu, & le Roi a le bras gauche fracassé. Dans ce moment, ses escadrons qui le suivoient arrivent ; & des cris confus de : *Le Roi est tout en sang, le Roi est tué*, répandent parmi eux la terreur & la consternation. *Ce n'est rien, suivez moi*, s'écrie le Roi, en rappelant toutes ses forces & tout son courage ; mais surmonté par la douleur, prêt à s'évanouir, il prie le Duc de Laubourg de le retirer sans éclat de la mêlée. Tandis que le Duc lui fait faire un vaste détour vers l'aile droite, pour dérober cet aspect effrayant aux yeux de l'infanterie, le Roi reçoit, dans le dos, un second coup, qui lui ôte ce qui lui restoit de forces. *En voilà assez, mon frere*, dit-il d'une voix mourante ; *cherche seulement à sauver ta vie*. En disant ces mots, il tombe de son cheval ; & , percé de plusieurs autres coups de feu, il rend le dernier soupir sous les mains rapaces des Croates. Le cheval du Roi, fuyant sans son Maître, découvre bientôt à la cavalerie Suédoise la perte qu'elle avoit faite : furieuse elle accourt, pour ravir à l'ennemi cette dépouille sacrée. Autour de son corps s'engage une mêlée sanglante ; & les restes inanimés du Monarque sont ensevelis sous des tas de morts.

Bientôt cette nouvelle effrayante se répand dans toute l'armée Suédoise ; mais au lieu d'anéantir le courage de ces braves cohortes, elle les embrase de fureur & de vengeance. La mort n'a plus rien de terrible pour eux, depuis qu'elle n'a point épargné leur Monarque. Tels que des lions irrités, les régimens d'Uplande, de Smalande, de Finlande, d'Ostgothie & de West-Gothie se jettent une seconde fois sur l'aile gauche des ennemis, qui ne résiste plus que foiblement au général Horn, & qui bientôt est entièrement culbutée. Le Duc Bernard de Saxe-Weimar offre en même tems, dans sa personne, un chef capable à l'armée des Suédois ; & l'esprit de Gustave-Adolphe anime de nouveau ses cohortes victorieuses. L'aile gauche se forme rapidement, & fond avec impétuosité sur la gauche des Impériaux : elle s'empare de l'artillerie placée sur la hauteur de Lutzen, & qui avoit fait un feu si meurtrier sur les Suédois ; ces canons sont maintenant tournés contre l'ennemi. Le centre de l'infanterie Suédoise, sous la conduite du Duc & du général Kniephausen, se porte aussi de nouveau sur les fossés, les franchit heureusement & s'empare une seconde fois de la batterie de sept canons. Alors se renouvelle avec une fureur redoublée, l'attaque sur les bataillons pesamment armés de l'ennemi ; leur résistance foiblit de plus en plus, & le hazard se joint à la bravoure Suédoise pour compléter leur défaite. Le feu prend aux chariots à poudre, & l'on voit les grenades & les bombes entassées sauter avec un fracas épou-

vantable. Les Autrichiens consternés se croient attaqués en dos, tandis qu'ils sont affaillis en front par les brigades Suédoises. Ils perdent courage, en voyant leur gauche défaite, leur droite sur le point de succomber, & leur artillerie entre les mains de l'ennemi. La bataille va être décidée, le sort de la journée approche de son dénouement; il n'est plus suspendu que pour un moment, lorsque Pappenheim accourt sur le champ-de-bataille avec des dragons & des cuirassiers. Tous les avantages que les Suédois ont remportés deviennent inutiles; un nouveau combat s'engage.

L'ordre qui rappelloit Pappenheim à Lutzen, avoit atteint ce général à Halle, au moment où ses troupes étoient encore occupées du pillage de cette ville. Il étoit impossible de rassembler l'infanterie éparée avec la célérité que demandoient les ordres pressans & l'impatience du général. Sans vouloir l'attendre, il fit donc monter à cheval huit régimens de cavalerie; &, s'étant mis à leur tête, il accourut vers Lutzen pour prendre part au combat. Il vint assez à tems, pour être témoin du désastre de l'aile gauche Impériale, que Gustave Horn avoit défaite, & pour se voir d'abord lui-même entraîné dans sa fuite. Mais, avec beaucoup de promptitude & de présence d'esprit, il rassemble ses troupes fugitives & les ramène au combat. Entraîné par son bouillant courage, & brûlant de combattre le Roi, qu'il suppose être à la tête de cette aile, il fond avec impétuosité sur les cohortes Suédoises, qui, épuisées de fatigue, & trop

peu nombreuses pour arrêter ce torrent , succombent après la plus courageuse résistance . La venue inespérée de Pappenheim ranime aussi le courage abattu de l'infanterie Impériale ; & le Duc de Friddle, saisis ce moment favorable pour renouveler le combat . Les bataillons Suédois , étroitement ferrés , sont repoussés , au milieu d'une mêlée sanglante , jusqu'au delà des fossés ; & les canons qu'ils ont pris deux fois leur sont encore enlevés . Le régiment des Jaunes , le plus excellent de tous ceux qui avoient montré leur bravoure dans cette sanglante journée , étoit étendu sur la place , & couvrait le champ de bataille dans le même ordre qu'il l'avoit défendu avec tant de gloire . Le régiment des Bleus eut le même sort , & fut détruit par la cavalerie Impériale du Comte Piccolomini , après le combat le plus acharné . Cet excellent général renouvela sept fois son attaque ; il eut sept chevaux tués sous lui , & six balles le blessèrent grièvement : il ne quitta cependant le champ de bataille , que lorsqu'il s'y vit contraint par la retraite de toute l'armée . On vit le Duc de Friddle, affrontant une grêle de balles ennemies , parcourir de sang-froid ses troupes , faire secourir celles qui commençoient à plier , animer les valeureux combattans & punir les lâches de ses seuls regards : ses soldats tombent à ses côtés , & son manteau est percé de beaucoup de balles ; mais les divinités vengeresses prolongerent sa vie , pour la fin de laquelle déjà s'aiguisoit un autre fer ; & Wallenstein étoit indigne de rendre son ame criminelle ,

sur le même champ-de-bataille où Gustave avoit péri.

Pappenheim, le Télamon de l'armée, & le plus valeureux des soldats de Ferdinand, n'eut pas le même bonheur. Un desir ardent de rencontrer le Roi dans le combat l'avoit entraîné au plus fort de la mêlée, où il espéroit avec d'autant plus de certitude de trouver son digne ennemi. Gustave avoit aussi témoigné le desir de voir en face cet estimable adverfaire ; mais ce souhait ne fut jamais rempli, & la mort seule devoit réunir les deux héros. Deux balles de mousquet, percerent la poitrine de Pappenheim, déjà sillonnée de cicatrices ; & ses soldats furent obligés de le porter malgré lui hors de la mêlée. Comme on alloit le déposer sur les arrières de l'armée, le bruit que celui qu'il avoit cherché étoit mort sur le champ-de-bataille, pénétra jusqu'à ses oreilles. Quand on lui eut confirmé la vérité de cette assertion, son visage devint ferein & les derniers feux étincellerent dans ses regards. " Qu'on rapporte au Duc de Fridlande, " s'écria-t-il, " que je suis blessé sans espoir d'en réchapper ; mais que je meurs avec joie, en apprenant que l'implacable ennemi de ma religion est mort le même jour que moi. "

Avec Pappenheim s'évanouit le bonheur qui accompagnoit les Impériaux sur le champ-de-bataille. La cavalerie déjà battue, & que lui seul avoit ralliée, n'eut pas plutôt perdu son chef victorieux, que, cédant à son désespoir, elle prit lâchement

la

la fuite : une consternation semblable se répandit dans l'aile droite, à l'exception d'un petit nombre de régimens, que la bravoure de leurs colonels, Götz , Terzky , Colloredo & Piccolomini contraignit de tenir ferme. L'infanterie Suédoise, avec une prompte résolution, profite de la consternation de l'ennemi. Pour remplir les ouvertures que la mort avoit faites dans la première ligne, la seconde n'en forme qu'une avec elle, & toute l'armée hazarde la dernière attaque. Les fossés sont franchis, & les canons qui les défendent emportés pour la troisième fois. Le soleil alloit se coucher, lorsque les deux armées se mêlèrent ; le combat s'anime à mesure qu'il approche de sa fin, les dernières forces luttent contre les dernières forces. L'adresse & la fureur réunies n'épargnent aucun effort pour réparer, dans le peu de minutes qui leur restent, les pertes d'une journée encore indécidée. Mais en vain. Le désespoir élève chaque combattant au-dessus de lui-même ; aucun ne fait vainement, aucun ne veut céder, & la tactique n'épuise là ses dernières ressources, que pour produire ailleurs des chefs-d'œuvres de l'art qui n'ont jamais encore été vus. Enfin le brouillard & la nuit mettent une fin au carnage ; & l'attaque cesse, parce qu'on ne voit plus son ennemi. Les deux armées s'éloignent comme de concert ; le son de la trompette les rappelle l'une & l'autre, & chacune se retire du combat en croyant qu'elle n'a pas été vaincue.

L'artillerie des deux armées demeura pendant la nuit sur le champ de bataille, parce que les

chevaux qui la trainoient s'étoient égarés : elle offroit un trophée, gage assuré de la victoire, à celui qui pourroit en demeurer le maître ; mais dans la précipitation avec laquelle le Duc de Fridlande s'éloigna de la Saxe & de Leipzig, il oublia d'emmener la sienne.

Peu après la fin du combat, parut sur le champ-de-bataille l'infanterie de Pappenheim, consistant en six régimens qui n'avoient pu suivre assez promptement leur général. Il étoit trop tard. Il est vraisemblable que, quelques heures plutôt, ce renfort considérable auroit décidé la victoire en faveur des Impériaux, & qu'en occupant le champ-de-bataille, il auroit sauvé l'artillerie du Duc & pris celle des Suédois. Mais cette infanterie n'avoit point d'ordres pour diriger sa conduite ; & elle marcha vers Leipzig, où elle espéroit de trouver la grande armée.

C'est-là en effet que s'étoit retiré le Duc de Fridlande, & qu'il fut suivi, le lendemain, par les restes épars de ses troupes, sans artillerie, sans drapeaux, & presque sans armes. Il paroît que le Duc de Weimar fit reposer l'armée Suédoise, entre Lutzen & Weissenfels, des fatigues de la journée, en demeurant assez près du champ de bataille, pour pouvoir déjouer toutes les tentatives de l'ennemi pour s'en emparer. Les deux armées avoient perdu près de neuf mille hommes ; le nombre des blessés étoit beaucoup plus considérable, sur-tout du côté des Impériaux dont peu revinrent sains & saufs du combat. Toute la plaine de

Lutzen, jusqu'au canal de Flosgraben, étoit jonchée de morts, de blessés & de mourans. Des deux côtés il avoit péri un grand nombre de gentishommes de la première noblesse. Le Prince-Abbé de Fulda, qui avoit assisté à la bataille comme simple spectateur, paya cette curiosité de sa vie. L'histoire ne parle point de prisonniers; ce qui prouve que les armées, dans leur fureur, ne firent & ne voulurent recevoir aucun quartier.

Pappenheim mourut dès le lendemain, à Leipzig, de ses blessures; perte irréparable pour les Impériaux, que cet excellent guerrier avoit conduits si souvent à la victoire. La bataille de Prague, à laquelle il avoit assisté, comme Wallenstein, en qualité de colonel, ouvrit sa carrière héroïque. Quoique blessé dangereusement, il avoit culbuté, par l'impétuosité de son courage, avec peu de troupes, un régiment ennemi; & il s'étoit vu pendant plusieurs heures, confondu parmi les morts & accablé sous le poids de son cheval, jusqu'à ce que les siens, au milieu du pillage, l'eussent découvert. Il avoit vaincu, avec peu de troupes, les rebelles de la Haute - Autriche, qui étoient au nombre de quarante mille hommes; & à la bataille de Leipzig, il avoit long-tems suspendu la défaite de Tilly: c'est lui aussi qui avoit fait vaincre les armes de l'Empereur sur les bords de la Weser & de l'Elbe. La fougue impétueuse de son courage, que le danger le plus imminent ne pouvoit arrêter, & que l'impossibilité seule étoit à peine capable de retenir, le rendoit le bras le plus formidable du gé-

néral, mais incapable de commander en chef. Ce fut cette fougue, qui, si l'on doit en croire Tilly, fit perdre la bataille de Leipzig. Pappenheim souilla aussi ses mains de sang, lors de la destruction de Magdebourg. Une jeuneffe laborieuse & des voyages multipliés avoient orné son esprit des plus précieuses connoissances ; mais son cœur s'étoit endurci dans le métier des armes. On remarquoit sur son front deux traces rougeâtres, en forme d'épées, dont la nature l'avoit marqué dès sa naissance : ces traces devenoient sensibles, toutes les fois qu'une passion mettoit son sang en mouvement ; & la superstition avoit fait croire, que sa vocation, dès sa tendre enfance, avoit été celle des armes. Un tel serviteur avoit les prétentions les mieux fondées à la reconnoissance des deux Branches de la Maison-d'Autriche ; mais il ne vécut pas assez long-tems, pour en recevoir le brillant témoignage. Un courier de Madrid étoit en route, pour lui apporter les marques de l'Ordre de la Toison-d'Or, lorsque la mort mit fin à sa glorieuse carrière.

Quoique l'on eût chanté, dans toutes les provinces Autrichiennes & Espagnoles, le *Te Deum* pour la victoire remportée près de Lutzen, Wallenstein constata sa défaite, par la précipitation avec laquelle il abandonna Leipzig, &, bientôt après, tout l'Electorat de Saxe ; en renonçant ainsi à y prendre ses quartiers d'hyver. Il fit encore, il est vrai, une foible tentative pour escamoter l'honneur de la victoire, en envoyant, le lendemain, ses Croates parcourir les environs du champ-de-ba-

taille ; mais l'aspect seul de l'armée Suédoise épouvanta ces cohortes fugitives. Le Duc de Weimar prit bientôt la possession incontestable de tous les droits du vainqueur, en s'emparant du champ-de-bataille ; & , peu de jours après, de la ville de Leipzig.

Mais, qu'elle étoit chèrement achetée, cette victoire ! Qu'il étoit lamentable, ce triomphe ! Maintenant, que la fureur du combat s'est calmée, le soldat sent toute la grandeur de la perte qu'il a soufferte ; & les cris de victoire se changent en un morne désespoir. Il n'en est pas revenu, celui qui avoit conduit les vainqueurs au combat ; il est couché sur le champ-de-bataille, confondu pêle-mêle avec des milliers de morts. Après de longues recherches inutiles, on découvrit enfin le cadavre royal, non loin d'une grande pierre que, depuis des siècles, on avoit vue entre Lutzen & le canal de Flossgraben, mais qui, depuis ce malheureux événement, a porté le nom de *pierre des Suédois*. Défiguré par son sang & par ses plaies au point d'être presque méconnoissable, foulé aux pieds des chevaux, dépouillé de ses ornemens & de ses habits par des mains avides & sacrilèges, il est retiré de dessous un tas de cadavres, & transporté à Weissenfels, où on le liee aux sanglots de ses troupes & aux derniers embrassemens de la Reine. La vengeance avoit payé le premier tribut à sa mémoire, & versé des flots de sang pour appaiser les manes du Monarque : l'amour reprend ses droits, & des torrens de larmes coulent. Le

malheur général étouffe tout autre sentiment. Encore étourdis du coup qui les a frappés , les chefs consternés environnent son cercueil , & aucun n'ose contempler les plaies qui leur ont enlevé pour jamais leur Roi , leur ami , & le compagnon de leurs travaux.

A l'aspect du fanglant baudrier qu'on avoit enlevé à Gustave , & qui fut envoyé à Vienne , l'Empereur montra une sensibilité digne de lui , & qui vraisemblablement étoit dans son cœur. " C'est de tout mon cœur , " dit - il , " que j'aurois souhaité à ce malheureux Prince une plus longue vie & un heureux retour dans son royaume , si seulement l'Allemagne eût pu avoir la paix. "

On ne pouvoit attendre , que le penchant des hommes pour tout ce qui est extraordinaire , laissât à un événement aussi naturel , la gloire d'avoir terminé la carrière de Gustave - Adolphe. La mort de ce formidable ennemi étoit trop avantageuse à l'Empereur , pour ne pas exciter , dans ses adversaires , la pensée qu'il y eût eu quelque part. Mais l'Empereur , s'il eût été capable de ce crime , avoit besoin d'un bras étranger pour commettre un aussi noir forfait ; & , ce bras , on crut l'avoir trouvé dans la personne de François - Albert , Duc de Saxe-Lauenbourg , à qui son rang permettoit un libre accès auprès du Monarque Suédois , & que sa dignité devoit mettre au - dessus d'un pareil soupçon. Nous nous bornerons à montrer , que ce Duc étoit capable d'une action aussi horrible , & qu'en effet divers motifs pouvoient l'y exciter.

François-Albert, le plus jeune des quatre fils de François II, Duc de Saxe-Lauenbourg, & parent, par sa mere, de la Maison royale de Wafa, avoit déjà trouvé, dans sa jeunesse, un accueil favorable à la Cour de Suede. Une indécence, qu'il se permit à l'égard de Gustave-Adolphe, dans la chambre de la Reine-mere, fut punie, par le jeune Prince, d'un soufflet. Cet outrage, quoique regretté au moment même, & effacé par la satisfaction la plus complete, alluma, dans le cœur du Duc, une haine irréconciliable contre le Roi son parent. François-Albert passa ensuite au service de l'Empereur, où il forma les liaisons les plus étroites avec Wallenstein, & se laissa employer à une négociation secrette, d'une maniere qui lui fit peu d'honneur. Sans en pouvoir donner des raisons satisfaisantes, il abandonne inopinément les drapeaux Autrichiens, & paroît à Nurenberg dans le camp du Roi, pour lui offrir ses services comme volontaire. Par le zele qu'il affecte pour la cause Protestante, & par ses manieres engageantes, il gagne le cœur de Gustave, qui, malgré les avertissemens d'Oxenstierna, prodigue sa faveur & son amitié à ce Prince suspect. Bientôt après se donne la bataille de Lutzen, dans laquelle, tel qu'un génie malfaisant, François-Albert ne cesse de demeurer aux côtés du Monarque, & ne le quitte que lorsqu'il le voit mort. Au milieu d'une grêle de balles, il est le seul qu'elles n'atteignent point, parce qu'il porte une écharpe verte, qui est la couleur des Impériaux. Il est le premier à annoncer la mort

du Roi au Duc de Fridlande. Immédiatement après cette bataille, il quitte le service de Suede pour celui de Saxe ; & , quand Wallenstein eut été assassiné , arrêté comme un des complices de ce général , il n'échappe au glaive du bourreau qu'en abjurant la foi de ses peres. Enfin , il paroît de nouveau en Silésie , à la tête d'une armée Impériale ; & il meurt de ses blessures devant la forteresse de Schveidnitz.

Il faut se faire violence , en effet , pour défendre l'innocence d'un tel homme ; mais si la possibilité physique & morale d'un aussi horrible forfait ne paroît d'abord que trop frappante , on aperçoit aussi qu'on ne peut en conclure que ce forfait ait été commis. Personne n'ignore que Gustave - Adolphe s'exposoit au plus fort des dangers , comme le dernier de ses soldats ; il a pu donc périr là où des milliers de combattans trouverent aussi la mort. Comment il la trouva , c'est ce qui demeurera toujours un secret impénétrable ; mais quoi qu'il en puisse être , c'est ici plus que jamais le cas de regarder comme satisfaisant le cours naturel des choses , pour ne déshonorer la dignité de l'homme par aucune inculpation , quelque fondée qu'elle paroisse.

Mais de quelque main qu'il ait péri , sa mort doit être rangée parmi les plus grands événemens de ce siècle. L'histoire , asservie si souvent à l'ingrate occupation de retracer le jeu uniforme des passions humaines , se voit quelque fois récompensée par des phénomènes qui élèvent l'esprit de

l'homme qui pense. Telle est l'impression que doit faire sur nous la mort de Gustave - Adolphe. Le parti Protestant voit anéantir toutes les espérances qu'il mettoit en ce chef invincible , & il craint que son bonheur ne soit enseveli avec les restes du Monarque. Mais ce n'étoit plus le bienfaiteur de l'Allemagne , celui que la journée de Lutzen avoit vu périr. Gustave - Adolphe avoit terminé la moitié bienfaisante de sa carrière ; & le plus grand service qu'il pouvoit rendre encore à la liberté de l'Empire Germanique , c'étoit de mourir. L'ascendant prépondérant du Monarque dispaçoit avec lui ; au secours d'un protecteur trop puissant succèdent les efforts plus glorieux des Princes Protestans pour repousser & détourner les dangers qui les menacent ; & , d'instrumens de la grandeur d'un Prince étranger , ils deviennent les défenseurs de leurs peuples. Ils n'attendent plus leur salut que de leur courage ; & la Suède , hors d'état de les opprimer , rentre dans les bornes d'un fidelle Allié.

On ne sauroit méconnoître , que l'ambition de Gustave - Adolphe n'ait aspiré à obtenir en Allemagne un pouvoir incompatible avec les libertés des Princes Germaniques , ainsi qu'à s'assurer des possessions considérables dans le centre de l'Empire. Il ambitionnoit la dignité Impériale ; & cette dignité , appuyée par sa puissance , étoit exposée , dans ses mains , à des abus bien plus pernicieux que ceux qu'on pouvoit craindre de la part d'un Empereur Autrichien. Né dans l'étranger , élevé dans les principes d'un pouvoir illimité , & ennemi des Ca-

tholiques - Romains, il n'étoit guere propre à conserver le dépôt sacré de la constitution de l'Empire, ni à respecter les privileges des différens Etats de ce vaste Corps. Le serment de fidélité qu'il exigea de la ville d'Augsbourg & de plusieurs autres villes Impériales, faisoit voir en lui moins un protecteur qu'un conquérant ; & déjà cette ville, plus enorgueillie du titre de ville-royale qu'elle ne l'étoit de ses anciens privileges, se flattoit de devenir le siege d'une nouvelle Monarchie. Les vues trop tôt manifestées de Gustave sur l'Electorat de Mayence, qu'il promit d'abord, à titre de dot pour sa fille Christine, au Prince Electoral de Brandebourg, & ensuite à son chancelier Oxenstierna, prouvent clairement combien peu il respectoit la constitution Germanique. Les Princes Protestans, ses alliés, formoient sur sa reconnoissance des prétentions qu'on ne pouvoit satisfaire qu'aux dépens des autres Princes, & sur-tout des souverainetés ecclésiastiques. Peut-être même le Roi avoit-il déjà formé le plan de répartir les provinces conquises, ainsi que l'avoient fait les hordes barbares qui inonderent l'Empire Romain, entre ses compagnons d'armes Allemands & Suédois. Gustave démentit entièrement, par sa conduite à l'égard du malheureux Frédéric V, la générosité d'un héros & le caractère sacré de protecteur. Le Palatinat étoit déjà entre ses mains ; & tous les devoirs de la justice le sommoient de restituer à son légitime Maître cette province arrachée aux Espagnols. Mais il sut se soustraire à cette obligation par un subter-

fuge indigne d'un grand homme, & qui ternissoit son titre glorieux de défenseur des opprimés. Il confidéroit, disoit-il, le Palatinat comme une conquête, qui, des mains de l'ennemi, étoit tombée dans les siennes; & de-là il prétendoit déduire le droit d'en disposer arbitrairement. Il avoit bien voulu toutefois, mais par grace & non par devoir, céder ce pays à Frédéric V, mais à titre de fief de la Couronne de Suede, & sous des conditions qui en diminueoient de moitié le prix, & réduisoient ce Prince à la condition d'un méprisable vassal de Gustave. Un article par lequel Gustave prescrivait à Frédéric, " de fournir après la paix, à l'exemple des autres Princes, à l'entretien d'une partie des forces militaires de la Suede, " ne laisse aucun doute sur le sort qui attendoit l'Allemagne, si les prospérités de Gustave n'eussent point éprouvé d'interruption. Sa mort prématurée assura les libertés de l'Empire Germanique, &, à ce Prince, la plénitude de sa gloire; peut-être même lui épargna-t-elle la mortification de voir tous ses alliés se déclarer contre lui, & de perdre, par une paix désavantageuse, tous les fruits de ses victoires. Le Danemarck voyoit avec inquiétude & avec jalousie la grandeur de la Suede; la France même, le plus puissant allié de Gustave, alarmée de son aggrandissement & du ton plus haut qu'il avoit pris, cherchoit déjà des alliés pour arrêter la course victorieuse du Prince Goth, & pour rétablir l'équilibre de l'Europe.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE TRENTE ANS.

Livre sixieme.

LES foibles liens de concorde, par lesquels Gustave-Adolphe avoit eu tant de peine à réunir les Princes Protestans de l'Allemagne, furent rompus par sa mort. Les alliés de la Suede rentroient dans leur ancienne liberté, où ils se voyoient contraints de former de nouveaux nœuds. En séparant leurs intérêts, ils perdoient tous les avantages qu'ils avoient obtenus au prix de tant de sang; & ils s'exposoient au danger inévitable de devenir la proie d'un ennemi auquel leur réunion seule les avoit mis à même de résister. Ni la Suede, ni aucun Prince d'Empire ne pouvoient, seuls, hazarder de tenir tête à l'Empereur & à la Ligue Catholique; &, en cherchant à faire la paix dans de pareilles circonstances, il auroit fallu recevoir la loi de l'ennemi. Une union étroite étoit donc également nécessaire, soit pour faire la paix, ou pour continuer la guerre.

Mais une paix cherchée dans de telles circonstances, ne pouvoit être conclue qu'à des conditions

désavantageuses pour les alliés. La mort de Gustave - Adolphe avoit fait concevoir aux ennemis de nouvelles espérances ; & quelque fâcheuse que pût être leur position après la bataille de Lutzen , le trépas du plus dangereux de leurs adversaires étoit un événement trop funeste pour les alliés & trop heureux pour l'Empereur , pour ne pas lui faire concevoir les plus brillantes espérances , & l'inviter à continuer la guerre. Une scission parmi les allies , pour le moment du moins , devoit en être la suite nécessaire ; & combien l'Empereur & la Ligue ne gagnoient-ils pas par cette scission ! La Cour de Vienne ne devoit donc pas sacrifier ses nouvelles espérances par une paix où elle n'auroit pas obtenu les plus grands avantages ; & les alliés ne pouvoient souhaiter une telle fin de la guerre. Ils devoient donc desirer de continuer la guerre ; & pour cet effet , resserrer les liens de leur union , comme le seul moyen de la faire avec avantage.

Mais comment renouveler cette alliance , & où puiser les ressources pour continuer cette guerre ? L'esprit seul de Gustave , & non la puissance du Royaume de Suede , avoit donné à ce Prince une si grande prépondérance en Allemagne , & lui avoit acquis un si grand empire sur les cœurs des Protestans. C'étoit lui qui avoit réussi , après d'infinies difficultés , à réunir par de foibles nœuds des Princes opprimés & divisés d'intérêts. Avec lui s'évanouissoit tout ce qu'il avoit su rendre possible ; & les engagements des alliés avoient cessé , avec l'existence de celui sur lequel ils avoient fondé tout leur

espoir. Déjà plusieurs des Princes alliés secouoient le joug qu'ils n'avoient porté qu'avec impatience; d'autres se hâtoient de s'emparer de la conduite des affaires, qu'ils n'avoient vue qu'avec peine entre les mains du feu Roi, mais qu'ils n'avoient pas osé lui contester de son vivant : d'autres font tentés, par les promesses séduisantes de l'Empereur, d'abandonner l'alliance; d'autres enfin, épuisés par quatorze ans d'une guerre ruineuse, soupirent après la paix, quelque défavantageuse qu'elle puisse être. Les généraux, dont quelques-uns sont des Princes Allemands, ne reconnoissent plus de chef; & aucun ne veut s'abaisser à recevoir des ordres. La concorde dispaeroit du cabinet & des armées; & cet esprit de scission menace la cause commune d'une ruine sans retour.

Gustave n'avoit point laissé de successeur mâle dans son royaume, dont sa fille Christine, âgée de six ans, étoit l'héritière. Les inconvéniens inévitables d'une minorité ne s'accordoient point avec l'énergie & la vigueur que la Suede devoit déployer dans ces circonstances. La supériorité de Gustave avoit élevé ce royaume à une grandeur qui lui étoit entièrement inconnue, & sous le fardeau de laquelle il étoit accablé; & il lui avoit fait prendre, parmi les Puissances de l'Europe, un rang qu'il ne lui étoit point possible de conserver sans le bonheur & sans l'esprit de ce monarque. Mais la Suede cependant ne pouvoit en descendre, sans faire devant toute l'Europe le honteux aveu de sa foiblesse. Si la guerre d'Allemagne se soutenoit principale-

ment avec les forces des Allemands, le peu d'hommes & d'argent, dont la Suede contribuoit, épuisoit les ressources de ce royaume pauvre, & l'habitant des campagnes y succomboit sous le poids des impôts dont on étoit contraint de le charger. Le butin qui se faisoit dans cette guerre enrichissoit seulement quelques gentilshommes & quelques soldats ; & la Suede demeuroit aussi indigente qu'elle l'avoit toujours été. La splendeur du nom Suédois avoit réconcilié pendant quelque tems les sujets avec ces charges ; & ils les confidéroient comme un prêt que le Monarque reconnoissant leur rembourferoit avec usure ; mais cet espoir s'évanouit par la mort du Roi, & le peuple, déçu dans son attente, demandoit des soulagemens à cris effrayans & unanimes.

Mais l'esprit de Gustave - Adolphe reposoit sur les Sages auxquels il avoit confié l'administration de son royaume. Quelque atterrante que fût pour eux la nouvelle de sa mort, elle n'abattit point le courage de cette auguste assemblée. Plus il étoit grand, le prix auquel on avoit acheté tous les précédens avantages, moins l'on pouvoit se résoudre à les laisser échapper : on ne veut pas avoir perdu inutilement un Roi. Le Sénat de Suede, contraint d'opter entre le poids d'une guerre douteuse & une paix utile mais qu'il ne pouvoit faire sans honte, embrasse courageusement le parti du danger & de l'honneur ; & l'on voit avec surprise ces dignes Sénateurs, blanchis dans les affaires, déployer toute l'activité de la jeunesse.

Environnés , au dehors & au dedans , de vigi-
lans ennemis , & menacés sur toutes les frontieres ,
ils s'arment de fermeté contre tous ; & ils travail-
lent à l'aggrandissement du Royaume , tandis qu'à
peine ils peuvent en maintenir l'intégrité.

Le décès du Roi & la minorité de sa fille Chris-
tine avoient renouvelé les prétentions anciennes
du Roi de Pologne au Trône de Suede ; & le Roi
Ladislav , fils de Sigismond , n'oubloit rien pour se
faire un parti dans ce Royaume. Le Conseil de Ré-
gence ne perdit pas un moment à faire proclamer
la jeune Reine. Tous les employés de la Couronne
furent contraints de lui prêter le serment de fidélité ;
toute correspondance avec la Pologne fut interdite ,
& l'on confirma , par un acte solennel , la loi qui
excluoit du Trône la postérité de Sigismond. Afin
de pouvoir mieux en imposer à la Pologne , on
renoua les liaisons de la Suede avec le Czar de
Moscovie.

La mort de Gustave - Adolphe avoit calmé les ja-
lousies du Danemarck , & dissipé les inquiétudes
qu'on avoit eues sur les intentions de cette Puissan-
ce. Les efforts des ennemis , pour armer Chris-
tian IV contre la Suede , étoient devenus inutiles ;
& le desir ardent qu'avoit ce Monarque de faire
épouser la jeune Reine au Prince - Royal son fils ,
se réunissoit avec les maximes d'une sage politi-
que , pour le maintenir dans le parti de la neutra-
lité. L'Angleterre , la Hollande & la France don-
nerent en même tems , au Sénat de Suede , les as-
surances les plus flatteuses de leur amitié , & l'ex-
horterent

horterent comme de concert à continuer une guerre conduite jusqu'alors avec tant de gloire. Autant la Cour de France avoit eu lieu d'être alarmée sur les vues de Gustave - Adolphe, autant après la mort de ce Prince, elle sentit les avantages qu'elle retireroit de la continuation de son alliance avec la Suede. La France ne pouvoit laisser succomber cette Puissance en Allemagne, sans se mettre elle-même dans le plus grand danger. Ou le défaut de forces suffisantes alloit contraindre les Suédois à une paix prompte & défavantageuse avec l'Autriche; & alors elle voyoit devenir inutile tous les efforts précédens pour affoiblir cette dangereuse Puissance: ou le désespoir & la nécessité devoient apprendre aux armées à chercher leur subsistance dans les Etats des Princes d'Empire Catholiques, à l'égard desquels la France, qui les avoit pris sous sa protection, devoit alors infidelle. La mort de Gustave-Adolphe, loin de dissoudre les nœuds formés entre la France & la Suede, les rendit plus nécessaires & plus avantageux pour la France. Il n'étoit plus, celui qui avoit étendu sa puissance sur l'Allemagne entière, & qui avoit assuré les frontieres de l'Empire contre les vues d'aggrandissement de la France; & Louis XIII pouvoit avec d'autant plus de facilité poursuivre ses vues sur l'Alsace, & vendre plus chèrement ses secours aux Princes Protestans.

Renforcés par ces alliances, assurés au dedans & au dehors par de bonnes garnisons & par des flottes formidables, les tuteurs de la jeune Reine ne balancent point à continuer une guerre, dans la-

quelle la Suede avoit peu à perdre, & où, si le bonheur devoit favoriser ses armes, ce Royaume pouvoit obtenir quelques possessions précieuses en Allemagne, à titre de dédommagemens. Assurée sur ses côtes, la Suede ne risquoit guere plus, si même ses armées eussent été chassées de l'Allemagne, que si elle les en eût volontairement retirées : d'ailleurs ce premier parti étoit aussi glorieux, qu'il y auroit eu de honte à embrasser le second. Plus on montrait de courage, plus on inspiroit de confiance aux alliés, plus on se faisoit respecter par l'ennemi, & plus on pouvoit obtenir à la paix des conditions favorables. Si l'on se trouvoit trop foible, pour exécuter les grandes vues de Gustave, on devoit à sa mémoire de faire les plus grands efforts, & de ne céder à d'autre obstacle qu'à la nécessité. On doit toutefois regretter, que les ressorts d'un fardide intérêt aient eu trop de part à cette résolution généreuse, pour qu'on puisse lui payer le tribut d'une admiration pure. Il étoit facile, à ceux qui ne souffroient point personnellement de la guerre, mais qu'au contraire la guerre enrichissoit, d'en desirer la continuation ; puisqu'après tout c'étoit l'Allemagne qui en faisoit principalement les frais, & que les provinces dont on se flattoit d'obtenir la possession, étoient acquises à bien bas prix, au moyen du peu de troupes qu'on entretenoit dans l'Empire, par les généraux qu'on donnoit aux armées composées pour la plupart d'Allemands, & enfin par la direction honorable qu'on se réservoir dans les négociations politiques & dans les opérations militaires.

Mais ce soin de les diriger ne s'accordoît point avec l'éloignement où étoit le Conseil de Régence du théâtre de la guerre , ni avec les lenteurs de toute assemblée. Il étoit nécessaire de confier à un seul homme le pouvoir de ménager en Allemagne les intérêts de la Suede , de diriger les opérations de la guerre , de faire la paix & des alliances , enfin , de disposer des nouvelles acquisitions. Ce magistrat devoit être revêtu d'un pouvoir dictatorial , & de toute l'autorité de la Couronne , pour remplacer ainsi le Monarque auquel il succédoit. Un tel homme se trouva dans la Chancelier Oxenstierna , Premier Ministre , & ami de Gustave , qui , initié dans tous les secrets de son Maître , & au fait des intérêts & des vues politiques de toutes les Puissances de l'Europe , étoit sans contredit l'instrument le plus propre à suivre dans toute leur étendue les plans du feu Roi.

Oxenstierna venoit de se mettre en route pour la Haute - Allemagne , afin de rassembler les députés des quatre Cercles Supérieurs , lorsque la nouvelle effrayante de la mort du Roi le surprit à Hanau. Ce coup atterrant , en perçant le cœur sensible de l'ami , consterna d'abord le grand politique. Tout ce qui l'attachoit à la vie lui étoit ravi. La Suede avoit perdu son Roi , l'Allemagne un défenseur , Oxenstierna l'auteur de sa fortune & son ami intime. Mais plus frappé qu'aucun autre par ce malheur général , il fut aussi le premier à s'élever au - dessus de ce désastre , ainsi qu'il étoit le seul qui fût à même de le réparer. Son œil pénétrant

aperçut tous les obstacles qui s'opposoient à l'exécution de ses projets ; le découragement des Etats, les intrigues des Cours ennemies, l'abandon des alliés, les jalousies des chefs & l'éloignement des Princes de se soumettre à une direction étrangère. Mais cette même sagesse, qui, dans ces tristes circonstances, lui montrait toute la grandeur des maux, lui fit voir aussi les moyens de les réparer. Il s'agissoit de relever le courage abattu des Princes d'Empire plus foibles, de déjouer les intrigues secrètes des ennemis, de ménager les jalousies des alliés les plus puissans, & d'engager les Cours amies, la France sur-tout, à fournir des secours plus actifs. Mais il étoit plus pressant encore de recueillir les débris de l'Union Germanique, & de réunir les forces divisées du parti Protestant par des nœuds étroits & durables. La consternation où la perte de leur chef avoit plongé les Protestans de l'Allemagne, pouvoit aussi les porter à une alliance plus étroite avec la Suede, plutôt qu'à une paix prématurée avec l'Empereur ; & de la conduite qu'on observeroit dépendoit lequel de ces deux effets devoit avoir lieu. Tout étoit perdu, si l'on montrait du découragement : la fermeté que montreroit la Suede pouvoit seule exciter dans les Allemands une généreuse confiance. Toutes les tentatives de la Cour de Vienne, pour les faire renoncer à l'alliance de la Suede, alloient être déjouées aussi-tôt qu'on leur auroit ouvert les yeux sur leurs vrais intérêts, & qu'on pourroit les engager à rompre formellement avec l'Empereur.

Il est vrai, qu'avant qu'on eût pu prendre ces mesures & convenir de tous les points nécessaires entre le gouvernement de Suede & son Ministre, l'armée Suédoise perdit un tems précieux, dont les ennemis furent tirer les plus grands avantages. Il dépendoit alors de l'Empereur de détruire entièrement la puissance des Suédois en Allemagne, s'il eût écouté les sages avis du Duc de Fridlande. Wallenstein lui conseilloit de publier une amnistie illimitée, & d'offrir aux Princes Protéstans les conditions les plus favorables. Dans la premiere contestation que la mort de Gustave-Adolphe avoit répandue parmi leur parti, une pareille déclaration eût entraîné les suites les plus décisives, & ramené les Princes moins puissans aux pieds de l'Empereur. Mais, aveuglé par ce bonheur imprévu, & par les insinuations de l'Espagne, il attendit du sort des armes une issue plus brillante de cette guerre; & au lieu d'écouter aucune offre de médiation, il se hâta d'augmenter ses forces. L'Espagne, enrichie par la dîme des biens ecclésiastiques que le Pape lui avoit accordée, appuya l'Empereur par des avances d'argent considérables; elle négocia pour lui à la Cour de Saxe, & fit lever promptement en Italie des troupes qui devoient être employées en Allemagne. L'Electeur de Baviere renforça de même considérablement ses troupes; & l'esprit inquiet du Duc de Lorraine ne lui permit pas de demeurer oisif en cette circonstance. Mais tandis que les ennemis se montroient si actifs à profiter du mal

heur qui avoit frappé la Suede, Oxenstierna ne négligeoit rien pour en prévenir les effets.

Craignant moins un ennemi déclaré qu'il ne redoutoit la jalousie des Puissances alliées, il quitta la Haute-Allemagne, dont il se croyoit assuré par des alliances & par des conquêtes, & se rendit en personne dans la Basse-Allemagne, pour prévenir que les Souverains de ces provinces ne renonçassent entièrement à l'alliance de la Suede, ou qu'ils ne formassent une ligue particuliere qui n'auroit pas eu des suites moins funestes. Offensé de ce que le Chancelier s'arrogeoit la conduite des affaires, & révolté à la seule idée de recevoir des loix d'un gentilhomme Suédois, l'Electeur de Saxe pensoit de nouveau à séparer ses intérêts de ceux de la Suede; & il délibéroit encore s'il devoit s'accommoder entièrement avec l'Empereur, ou se porter pour chef des Protestans, & former avec eux un troisieme parti dans l'Empire. Le Duc Ulrich de Brunswick étoit animé de pareils sentimens, qu'il fit assez connoître en défendant de lever dans ses Etats des recrues pour la Suede, & en invitant à Lunebourg les Etats du Cercle de Basse-Saxe, afin d'y former une étroite union. L'Electeur de Brandebourg, jaloux de l'influence que la Cour Electorale de Saxe cherchoit à obtenir dans le Bas-Empire, fut le seul qui montra quelque zele pour les intérêts de la Couronne de Suede, qu'il croyoit déjà sur la tête de son fils. Oxenstierna trouva, il est vrai, l'accueil le plus honorable à la Cour de Jean-George; mais malgré l'intervention de la

Cour de Berlin , de vagues assurances de la continuation de son amitié furent tout ce qu'il put obtenir de ce Prince. Il fut plus heureux auprès du Duc de Brunswick , envers lequel il se permit un langage plus ferme. Les Suédois étoient alors maîtres de l'Archevêché de Magdebourg , dont l'Archevêque avoit le droit exclusif de convoquer l'assemblée du Cercle de Basse-Saxe. Le Chancelier se prévalut de ce droit dont la Suede se voyoit en possession ; & par cet acte d'autorité , il prévint la tenue de cette assemblée , dont on auroit eu peut-être tout à craindre. Mais il ne put jamais réussir à former une confédération entre les Souverains Protestans de l'Allemagne , quelques peines qu'il se soit données pour y parvenir ; & il se vit contraint de se contenter de quelques alliances peu assurées dans les Cercles de la Haute & Basse-Saxe , ainsi que des foibles secours que lui donna la Haute-Allemagne.

Comme les Bavaois étoient redoutables dans les environs du Danube , l'assemblée des quatre Cercles supérieurs , qui avoit dû se tenir à Ulm , fut transférée à Heilbronn , où plus de douze Villes-Impériales envoyèrent des députés ; & il y parut un cortège brillant de Jurisconsultes , de Comtes & de Princes. Les Puissances étrangères , telles que la France , l'Angleterre & la Hollande , envoyèrent également des ambassadeurs à cette assemblée , où Oxenstierna parut avec toute la pompe & la majesté de la Couronne qu'il représentoit. Ce fut lui qui y présida & qui proposa toutes les délibé-

rations. Après avoir reçu, de tous les membres de l'assemblée, l'affurance d'une fidélité, d'une persévérance & d'une union inébranlables, il leur demanda de se déclarer formellement ennemis de l'Empereur & de la Ligue. Mais autant il importoit à la Suede d'augmenter par une telle rupture la mauvaise intelligence entre ces Princes & l'Empereur, autant ils se montrèrent peu disposés à se fermer, par cette démarche décisive, toute voie de réconciliation, & à rendre ainsi la Suede entièrement arbitre de leur sort. Il trouverent qu'une formelle déclaration de guerre seroit superflue & inutile; & leur fermeté à cet égard réduisit Oxenstierna au silence. Les débats devinrent plus vifs encore, lorsqu'il s'agit du troisieme & principal objet des délibérations, favoir de subvenir aux moyens de continuer la guerre & de déterminer la quote-part de chaque Etat à cette dépense. La maxime d'Oxenstierna, de charger autant que possible les Etats du fardeau de la guerre, ne s'accordoit pas avec le principe de l'assemblée, de se soustraire autant qu'elle le pourroit à ce fardeau.

Le Chancelier de Suede dut sentir alors, ce qu'avoient, avant lui, éprouvé douloureusement plus de trente Empereurs; favoir que, de toutes les entreprises, la plus difficile & la plus désagréable est de demander de l'or à des Allemands. Au lieu de lui accorder des subsides pour les armées qu'il s'agissoit de lever, on lui exposa avec beaucoup d'éloquence tous les maux qu'on avoit déjà supportés, & l'on demanda à être soulagé, lorsqu'il s'agissoit

de s'imposer de nouvelles charges. La mauvaise humeur, où la demande du Chancelier mit l'assemblée, éclata en mille plaintes & doléances; & les excès des troupes Suédoises, dans leurs marches & dans leurs quartiers, furent dépeints sous des couleurs effrayantes & malheureusement trop vraies.

Oxenstierna avoit eu peu d'occasions, au service de deux Princes absolus, de s'habituer aux formalités & à la marche mesurée des administrations républicaines. Prêt à agir lorsqu'il en apercevoit la nécessité, & inébranlable dans ses résolutions, il ne pouvoit concevoir l'inconséquence qu'ont la plupart des hommes de desirer l'objet & de rejeter les moyens. Naturellement ferme & déterminé, il dut l'être encore d'avantage en cette occasion; car tout dépendoit alors de voiler par un langage altier la foiblesse de la Suede, &, en prenant le ton d'un maître, de le devenir en effet. Il n'est donc pas étonnant, qu'il se soit trouvé déplacé dans une pareille assemblée de Princes, de Seigneurs & de Jurisconsultes animés de tels sentimens. Sans égard pour un usage auquel les plus puissans Empereurs avoient été contraints de se conformer, il ne voulut point souffrir ces délibérations par écrit, qui s'accordent si bien avec la lenteur Germanique: il ne concevoit point comment on pouvoit discuter pendant dix jours un objet qu'il devoit suffire d'exposer. Mais quelque résistance qu'il éprouvât dans l'assemblée, autant il la trouva disposée à lui accorder l'objet de la qua-

trieme proposition, qui le regardoit personnellement. Quand il en vint à la nécessité de donner un chef & un Directeur à la confédération, on adjugea unanimement cet honneur à la Suede, & Oxenstierna fut *humblement supplié* de servir de ses lumieres la cause commune, & de se charger du fardeau de la direction. Pour se garantir néanmoins contre les abus d'une aussi grande autorité, on lui donna, d'après les suggestions de la France, sous le nom d'adjoints, un nombre déterminé de surveillans, chargés de l'administration de la caisse commune, & de concerter avec lui les recrutemens, les marches & les quartiers des armées. Oxenstierna s'opposa long-tems à ces restrictions de son autorité, par lesquelles on l'empêchoit d'exécuter aucune entreprise qui demanderoit de la promptitude ou un profond secret; & il n'obtint qu'avec beaucoup de peine la liberté de ne suivre que ses lumieres, dans tout ce qui regardoit les opérations de la guerre.

Enfin Oxenstierna hazarda de toucher le point le plus délicat, celui des dédommagemens, qu'après la fin de la guerre la Suede pouvoit attendre de la reconnoissance de ses alliés. Il se flattoit qu'on lui promettoit la Poméranie, sur laquelle la Suede avoit des vues, & que les Etats assemblés l'assureroient de leurs bons offices pour l'acquisition de cette province; mais on s'en tint à de vagues assurances, qu'on n'oublieroit point, à la paix, les intérêts de la Suede. Ce n'étoit point le respect de l'assemblée pour la constitution Germanique, qui

lui inspiroit tant de réserve sur ce point : c'est ce que prouve la libéralité dont elle voulut user à l'égard du Chancelier , en violation des loix les plus sacrées de l'Empire. Peu s'en fallut qu'on ne lui offrit, à titre de récompense de ses services , l'Archevêché de Mayence que les Suédois possédoient déjà à titre de conquête ; & ce ne fut qu'avec peine , que l'Ambassadeur de France prévint une démarche aussi impolitique que dèshonorante.

Quelqu'éloigné que fût Oxenstierna d'avoir rempli son attente & ses vues, il avoit cependant réussi dans son principal dessein , celui de procurer à la Suede & à lui-même la direction de cette guerre. Il avoit aussi resserré les nœuds d'alliance entre les quatre Cercles supérieurs , & obtenu , mais avec beaucoup de peine , un subside annuel de deux millions & demi d'écus.

Tant de déférence de la part des Etats méritoit quelque retour. Peu de semaines après la mort de Gustave - Adolphe , le chagrin avoit terminé la malheureuse carrière de l'Electeur Palatin Frédéric V , après que cet infortuné Prince eut grossi pendant huit mois le cortège de son protecteur , & dépensé , à sa suite , les restes de sa fortune. Enfin il se croyoit parvenu au comble de ses vœux , & des jours plus heureux alloient luire sur lui , lorsque la mort enleva Gustave. Ce qu'il regardoit comme le plus grand des malheurs , eut les suites les plus heureuses pour sa postérité. Gustave - Adolphe osoit différer la restitution de ces Etats , & s'arrogeoit de charger ce don de condi-

tion onéreuses. Oxenstierna, qui avoit un plus grand besoin de l'amitié de l'Angleterre, de la Hollande & de l'Electeur de Brandebourg, fut contraint d'écouter la voix de la justice. Il rendit donc, dans cette assemblée d'Heilbronn, aux enfans de Frédéric, toutes les provinces du Palatinat que la Suede avoit conquises ; & il promit de restituer également celles qu'on pourroit conquérir. Il ne se réserva que Manheim, qui devoit demeurer à la Suede jusqu'à ce que cette Couronne eût été suffisamment dédommée.

Le Chancelier ne borna pas cette générosité à la seule Maison Palatine : les autres Princes d'Empire obtinrent, quoiqu'un peu plus tard, des monumens de la reconnoissance de la Suede, qui cependant ne coûtèrent rien à ce royaume. L'impartialité, ce devoir sacré d'un Historien, nous arrache un aveu qui ne fait pas le plus grand honneur aux défenseurs des libertés Germaniques. Quelque étalage que fissent les Princes Protestans de la justice de leur cause & de la pureté de leurs vues, les principaux ressorts qui les guidoient étoient ceux d'un intérêt fordide ; & le desir de ravir les possessions de leurs voisins eut au moins autant de part à leur résolution de faire la guerre, que la crainte de voir leurs propres provinces envahies. Gustave n'avoit pas tardé à s'appercevoir, qu'il pouvoit plus se promettre de ces vues impures, que du patriotisme de ses alliés d'Allemagne ; & il n'avoit pas hésité d'en tirer parti. Chacun des Princes qui faisoient cause commune avec la Suede,

reçut de lui la promesse de quelques possessions déjà conquises ou qu'on devoit enlever à l'ennemi; & la mort seule empêcha ce Monarque de réaliser ses assurances. Ce que la politique avoit conseillé au Roi, la nécessité l'ordonnoit à Oxenstierna; & s'il importoit à ce Ministre de prolonger la guerre, il falloit qu'il en partageât les avantages avec les Princes alliés, & qu'il fondât sur leurs intérêts la durée des troubles qu'il cherchoit à entretenir. C'est ainsi qu'il promit au Landgrave de Hesse-Cassel les Evêchés de Munster & de Paderborn, avec les abbayes de Corbey & de Fulda; au Duc Bernard de Saxe-Weimar, les Evêchés de la Franconie; & au Duc de Wirtemberg, tous les biens ecclésiastiques enclavés dans ses états, avec les possessions de l'Autriche dans la Suabe; le tout à titre de fiefs relevans de la Couronne de Suede. Rien ne surprenoit autant le Chancelier que ce spectacle choquant, si honteux pour la nation Allemande; & à peine pouvoit-il dissimuler les sentimens de mépris dont il étoit animé à son égard. " Qu'on
„ dépose ceci dans nos archives " s'écria-t-il un
jour, " en mémoire éternelle qu'un Prince d'Em-
„ pire Allemand ait pu faire une pareille demande
„ à un gentilhomme Suédois, & que le gentil-
„ homme Suédois ait pu accorder une telle chose
„ à ce Souverain, dans le centre de l'Allemagne. "

Après avoir si bien pris les mesures, on pouvoit reparoître en campagne, & renouveler la guerre avec une vivacité redoublée. Peu après la bataille de Lutzen, les troupes Saxonnnes & de Lunc-

bourg se réunirent avec la principale armée de Suede ; & les Impériaux furent chassés en peu de tems de toute la Saxe. Ces troupes combinées se séparèrent alors. Les Saxons se porterent sur la Lusace & sur la Silésie , pour y agir contre les Autrichiens , de concert avec le Comte de Thurn. Une partie de l'armée Suédoise marcha en Franco-nie, sous les ordres du Duc de Saxe-Weimar ; le reste, commandé par le Duc George de Brunswick, prit la route de Westphalie & de la Basse-Saxe.

Pendant la marche de Gustave-Adolphe en Saxe, les conquêtes de ce Monarque faites vers le Danube & vers le Lech, avoient été défendues contre les Bavaois par le Comte Palatin de Birkenfeld & par le général Suédois Bannier. Mais trop foibles pour arrêter les progrès de Maximilien, dont les troupes étoient soutenues encore par le brave & habile Altringer, général de l'Empereur, ils furent obligés d'appeller à leurs secours le général Horn, qui étoit en Alsace. Ce général expérimenté, ayant fournis à la Suede les villes de Benfeld, Schelée-ſtadt, Colmar & Haguenau, chargea le Rhingrave Othon-Louis de les défendre, & se hâta de passer le Rhin pour renforcer l'armée de Bannier. Mais malgré qu'elle fût alors au nombre de soixante mille hommes, elle ne put empêcher l'ennemi de s'établir sur les frontieres de la Suabe, non plus que de s'emparer de Kempten, & d'attirer à lui sept régimens venus de la Boheme. Pour défendre les rivages importans du Danube & du Lech, il fallut

denuer l'Alsace, où le Rhingrave Othon-Louis, après la retraite de Horn, avoit eu beaucoup de peine à se défendre contre les habitans soulevés des campagnes. Il fut aussi contraint d'aller renforcer avec ses troupes l'armée du Danube; & ce secours n'étant pas suffisant encore, on demanda avec instances au Duc de Saxe-Weimar, de tourner ses armes vers ce même côté.

Bientôt après l'ouverture de la campagne de 1633, ce Prince s'étoit emparé de la ville & de tout l'Evêché de Bamberg, & il destinoit le même fort à celui de Wurzburg. Sur les pressantes invitations de Gustave Horn, il se mit, sans perdre de tems, en marche vers le Danube, battit sur son chemin une armée Bavaroise commandée par Jean de Werth, & se réunit, près de Donawerth, aux forces des Suédois. Cette armée nombreuse, commandée par les plus habiles généraux, menaçoit la Baviere d'une invasion formidable : tout l'Evêché d'Eichstädt étoit inondé, & même un traître promettoit de livrer Ingolstadt aux Suédois. L'activité d'Altringer étoit enchaînée par des ordres précis du Duc de Fridlande : ne recevant point de secours de la Boheme, ce général ne peut s'opposer à la marche des ennemis; les circonstances les plus favorables se réunissent pour rendre les armes de la Suede victorieuses dans cette contrée, lorsque l'activité de l'armée est tout-à-coup arrêtée par la révolte des officiers.

C'étoit au fort des armes, qu'on devoit toutes les acquisitions faites en Allemagne. La grandeur

même de Gustave - Adolphe avoit été l'ouvrage des troupes , le fruit de leur discipline , de leur bravoure & de leur courage intrépide au milieu des plus grands dangers & de fatigues sans fin. Avec quelque art que les plans fussent projetés dans le cabinet, c'étoit à l'armée à les exécuter ; & les vues toujours plus vastes des chefs , ne faisoient qu'augmenter ses travaux. Tous les avantages décisifs dans cette guerre étoient dus en effet à la manière vraiment barbare dont on avoit sacrifié les soldats dans des campagnes d'hiver , dans des marches , dans des assauts & dans des batailles rangées ; & ç'avoit toujours été la maxime de Gustave-Adolphe , de ne jamais désespérer de la victoire , si elle ne devoit lui coûter que des hommes. On ne pouvoit cacher au soldat l'extrême besoin qu'on avoit de lui ; & il exigeoit à juste titre sa part à des avantages achetés au prix de son sang. On se trouvoit néanmoins presque toujours hors d'état de lui payer la solde qui lui étoit due ; & l'avarice des chefs & les besoins de l'Etat absorboient la plus grande partie des sommes extorquées dans les nouvelles acquisitions. Pour toutes les fatigues qu'il avoit à supporter , il ne restoit au soldat que l'espoir douteux du pillage ou de quelque avancement ; & souvent il se voyoit déjoué dans ce double espoir.

Tant que Gustave-Adolphe vécut , la terreur & l'espérance avoient prévenu les éclats du mécontentement ; mais après sa mort , les murmures éclatèrent par un cri général ; & le soldat saisit

le

le moment le plus critique , pour se rappeler à quel point on avoit besoin de lui. Deux officiers , Pfuhl & Mitschefal, déjà connus, du vivant du feu Roi, pour être des esprits remuans, donnent, dans le camp du Danube, un exemple qui est imité par presque tous les officiers de l'armée. On s'engage réciproquement, & l'on se promet sur la main, de n'obéir à aucun ordre, jusqu'à ce que la solde arriérée depuis des années entières ait été complètement acquittée, & qu'on ait accordé en outre, à chaque individu, une récompense en argent ou en fonds de terre proportionnée à ses services. " On extorque chaque jour, " disoient les rebelles, " des sommes énormes par des contribu-
 25 tions, & tous ces argens se perdent dans un petit
 25 nombre de mains. On nous chasse dans la neige
 25 & dans les glaces, & l'on ne nous fait aucun
 25 gré de nos extrêmes fatigues. On crie, à Heil-
 25 bronn, sur les excès des soldats; mais personne
 25 ne considère leurs services. Les Savans ont beau-
 25 coup à écrire sur nos conquêtes & sur nos vic-
 25 toires; & cependant ces mêmes victoires n'ont
 25 été remportées qu'à l'aide de nos bras. " Le nombre des mécontents augmenta chaque jour; & ils cherchèrent, par des lettres qu'on eut le bonheur d'intercepter, à soulever également les armées qui étoient vers le Rhin & dans la Saxe. Ni les représentations du Duc de Saxe - Weimar, ni les reproches de son collègue naturellement plus sévère, ne purent étouffer cette fermentation; au contraire, la fermeté de ce dernier ne fit qu'augmenter l'ata-

rogance des rebelles. Ils insisterent pour qu'on assignât à chaque régiment un certain district où il pût prélever la solde arriérée ; ils accorderent un mois de terme au Chancelier, pour faire droit à ces demandes ; & en cas de refus, ils déclarèrent qu'ils fauroient bien se payer par leurs propres mains, & que jamais ils ne dégaineroient l'épée pour la Suede.

Ces demandes impétueuses, faites en un tems où la caisse militaire étoit vuide & le crédit épuisé, devoient plonger le Chancelier dans les plus vives inquiétudes. Il falloit un prompt remede, avant que le même délire infectât les autres troupes & que l'on se vit abandonné de toutes les armées au milieu des ennemis. De tous les généraux Suédois, il n'y en avoit qu'un seul qui fût assez respecté des troupes pour appaiser ce mécontentement. Le Duc Bernard de Saxe-Weimar étoit le favori de l'armée : sa prudente modération lui avoit acquis l'amour des soldats, & son expérience dans la guerre leur plus haute admiration. Il entreprit d'appaiser les troupes mécontentes ; mais, sentant aussi le besoin qu'on avoit de lui, il saisit cette occasion pour se prévaloir utilement des embarras du Chancelier, & pour extorquer de lui l'accomplissement de ses desirs & de ses vues particulières.

Gustave-Adolphe avoit déjà flatté ce Prince de lui accorder un Duché dans la Franconie, qui seroit composé des Evêchés de Bamberg & de Wurzburg. Le Duc insista alors, pour qu'on effectuât

cette promesse. Il demanda en même tems le commandement en chef des armées, à titre de généralissime des troupes Suédoises. Cet abus que faisoit le Duc du besoin qu'on avoit de lui, indigna Oxenstierna à tel point, qu'il lui annonça, dans les premiers mouvemens de sa colere, que la Suede ne vouloit plus de ses services; mais il ne tarda pas à se raviser; & plutôt que de sacrifier un général aussi utile, il résolut de l'attacher à tout prix aux intérêts de la Suede. Il lui donna donc les Evêchés de Franconie, à titre de fief de cette Couronne, en réservant cependant les deux forteresses de Wurzburg & de Königshofen, qui devoient continuer d'avoir des garnisons Suédoises: il s'engagea en même tems, au nom de sa Cour, à protéger le Duc dans la possession de ces provinces. Le commandement en chef des armées Suédoises, que le Duc avoit recherché, lui fut refusé sous un prétexte honorable. Ce Prince ne tarda cependant pas à se montrer reconnoissant pour un aussi grand sacrifice: il réussit à appaiser la sédition par son autorité & par l'actif emploi qu'il fut en faire. De grandes sommes d'argent furent distribuées aux officiers, & de plus grandes concessions furent faites en fonds de terre pour la valeur de près de cinq millions, & sur lesquels on n'avoit d'autre droit que celui de conquête. Il étoit perdu néanmoins, le moment favorable pour une grande entreprise; & les armées réunies durent se séparer, pour aller en d'autres contrées tenir tête à l'ennemi.

Gustave Horn, après avoir fait une invasion dans le Haut-Palatinat, & pris Neumark, se porta vers les frontières de la Suabe, où cependant les Impériaux s'étoient considérablement renforcés & menaçoient de porter le fer & la flamme dans le duché de Wirtemberg. Effrayés par l'approche de Horn, ils se retirèrent sur le lac de Constance, mais uniquement pour montrer aux Suédois la route de cette contrée dans laquelle il n'avoient jamais encore pénétré. Une possession à l'entrée de la Suisse étoit, pour les Suédois, de la plus grande importance; & la ville de Constance paroïsoit singulièrement propre à leur faciliter des liaisons avec le corps Helvétique. Gustave Horn en entreprit donc le siège; mais, dénué d'artillerie, qu'il lui falloit faire venir de Wirtemberg, il ne put précipiter assez cette entreprise, pour que l'ennemi n'eût pas le tems d'accourir au secours de la ville, dont le lac d'ailleurs facilitoit les approvisionnemens. Il se retira donc de devant cette place & de ses environs, pour aller repousser un danger pressant sur les bords du Danube.

Sur les instances de l'Empereur, le Cardinal-Infant, frere du Roi d'Espagne Philippe, & gouverneur du Milanois, avoit mis sur pied une armée de quatorze mille hommes, indépendante des ordres de Wallenstein, & destinée à agir sur la rive du Rhin, pour défendre l'Alsace. Cette armée partit alors en Baviere, sous les ordres du Duc de Feria, général Espagnol; & afin de pouvoir l'employer aussi-tôt contre les Suédois, Altringer reçut l'or-

dre de la joindre avec ses troupes. Sur la première nouvelle de leur approche, Horn avoit appelé le Comte - Palatin de Birkenfeld, pour qu'il vint au plutôt le renforcer ; & après s'être réuni à lui près de Stockach , il marcha hardiment à l'ennemi , qui étoit fort de trente mille hommes. Celui-ci avoit passé le Danube & dirigé sa marche vers la Suabe , où Horn le joignit de si près , que les deux armées n'étoient qu'à une lieue de distance. Mais au lieu d'accepter le combat qui leur étoit offert , les Impériaux se retirèrent , en passant par les villes - forétieres , vers le Brisgau & l'Alsace , où ils arriverent assez à tems pour délivrer Brisach , & arrêter les progrès victorieux du Rhingrave Othon - Louis. Ce général s'étoit emparé , peu auparavant , des villes forétieres ; & , appuyé par le Comte - Palatin de Birkenfeld , qui venoit de délivrer le Bas - Palatinat & de battre le Duc de Lorraine , il avoit rendu aux armes Suédoises leur prépondérance dans ces contrées. Il se vit maintenant contraint de céder à la supériorité du nombre ; mais bientôt , Horn & le Prince de Birkenfeld étant venus à son secours , les Impériaux , après un court triomphe , se virent de nouveau chassés de l'Alsace. Les froids de l'automne , qui les surprirent dans cette malheureuse retraite , firent périr la plupart des Italiens ; & le Duc de Feria , leur général , mourut lui - même du chagrin que lui causa le mauvais succès de cette entreprise.

Cependant le Duc de Saxe - Weimar s'étoit porté dans les environs du Danube , avec dix - huit ré-

gimens & un nombre considérable de cavalerie, tant afin de couvrir la Franconie, que pour observer les mouvemens de l'armée Impériale Bavaroise près de ce fleuve. A peine Altringer avoit-il dégarni cette frontière, pour joindre les troupes Italiennes du Duc de Feria, que le Duc de Weimar, profitant de son éloignement, passa le Danube, & avec la rapidité de l'éclair, se porta jusques devant Ratisbonne. La possession de cette place étoit décisive pour les entreprises des Suédois sur la Bavière & sur l'Autriche : elle leur procuroit une place forte sur le Danube, & en cas de malheur, un refuge assuré ; enfin elle les mettoit à même de faire dans ces pays des conquêtes permanentes. Aussi Tilly mourant avoit-il conseillé avec instance, à l'Electeur de Bavière, de conserver Ratisbonne ; & Gustave regardoit comme une perte irréparable, de s'être laissé prévenir dans la conquête de cette place. Maximilien fut donc extrêmement effrayé, quand il vit le Duc de Weimar surprendre cette ville, & faire de sérieux préparatifs pour l'assiéger.

Il n'y avoit dans cette place, pour toute garnison, que quinze compagnies, consistant la plupart en hommes de nouvelles levées. Ce nombre néanmoins étoit plus que suffisant pour lasser l'ennemi le plus nombreux, s'il étoit secondé par une bourgeoisie affectonnée & aguerrie. Mais les habitans de Ratisbonne étoient l'ennemi le plus dangereux que la garnison bavaroise eût à combattre. Les bourgeois Protestans, également jaloux des intérêts de leur religion & des privilèges de leur

ville, n'avoient fléchi qu'en murmurant sous le joug Bava-rois ; & ils soupiroient depuis long-tems après l'approche d'un libérateur. L'arrivée du Duc de Weimar les avoit comblés de joie, & la garnison devoit craindre plus que jamais, que les entreprises des assiégés ne fussent secondées par quelque tumulte dans la ville. Dans ces circonstances critiques, l'Electeur de Baviere écrivit les lettres les plus touchantes à l'Empereur & au Duc de Frid-lande, pour obtenir un secours de cinq mille hom-mes seulement. Ferdinand dépêcha consécutiv-ement sept estafettes à Wallenstein, pour lui deman-der d'envoyer ce secours. Wallenstein promit le secours les plus prompts, & fit annoncer à l'Elec-teur de Baviere l'arrivée prochaine de douze mille hommes sous les ordres du général Gallas, à qui cependant il défendit, sous peine de la vie, de se mettre en marche.

Le Commandant Bava-rois de Ratisbonne, dans l'attente d'un prompt secours, avoit néanmoins pris les mesures les plus vigoureuses pour défendre la place : il avoit fait distribuer des armes aux payfans Catholiques des environs, & désarmé les Protestans qu'il surveilloit avec la plus grande exac-titude, afin qu'ils ne pussent rien entreprendre au préjudice de la garnison. Mais ne voyant point approcher de secours, & l'artillerie ennemie bat-tant tous les ouvrages de la place avec une viva-cité soutenue, il chercha à assurer son salut & ce-lui de la garnison par une capitulation honorable, dans laquelle les Employés de l'Electeur de Baviere

& le Clergé Catholique furent cependant abandonnés à la merci du vainqueur.

Maitre de Ratisbonne, le Duc de Saxe-Weimar conçoit des plans plus vastes, & la Baviere même offre un champ trop resserré à son courage. Il prétend pénétrer jusqu'aux frontieres de l'Autriche, armer contre l'Empereur tous les habitans des campagnes, & leur rendre la liberté du culte Protestant. Déjà il s'est emparé de Straubengen, tandis qu'un autre général Suédois soumet les contrées situées sur la gauche du Danube. A la tête de ses Suédois, & affrontant les rigueurs de la saison, il atteint l'embouchure de l'Isar, & passe cette riviere à la vue du général Bavaois de Werth, qui campoit dans ces environs. C'est alors que tremblent les villes de Linz & de Passau. L'Empereur consterné envoie ordre sur ordre & priere sur priere à Wallenstein, pour qu'il accoure au plutôt à son secours. Le Duc de Weimar met néanmoins ici un terme volontaire à ses victoires. Ayant en front la riviere de l'Inn, défendue par un grand nombre de forts, &, en dos, deux armées ennemies dans des contrées dont les habitans étoient mal affectionnés, ainsi que l'Isar, où aucune place tenable ne pouvoit assurer ses arrieres; d'ailleurs le sol ne permettant point d'élever aucun retranchement; menacé par toutes les forces de Wallenstein, qui s'étoit enfin résolu à marcher vers le Danube, il échappe, par une retraite faite à temps, au danger de voir couper sa communication avec Ratisbonne, & d'être enveloppé par l'ennemi. Il se

hâte de repasser l'Isar & le Danube , pour défendre contre Wallenstein les conquêtes faites dans le Haut-Palatinat, résolu même de ne pas se refuser à une bataille contre ce général. Mais Wallenstein, qui n'avoit point pensé sérieusement à faire frapper de grands coups dans les environs du Danube, disparoit soudain, & entre en Bohême avant que les habitans de la Bavière aient eu le tems de se réjouir de sa venue. Ainsi le Duc de Saxe - Weimar put terminer avec gloire cette campagne brillante, & accorder à ses troupes, dans des quartiers d'hyver pris sur le terrain ennemi, le repos qu'elles avoient si bien mérité.

Tandis que Gustave Horn, le Comte - Palatin de Birkenfeld, le général Bodiffin, le Rhingrave Othon - Louis & le Duc de Saxe - Weimar faisoient la guerre avec une si grande supériorité dans la Suabe, dans les Cercles du Rhin & dans les environs du Danube; le Duc de Lunebourg & le Landgrave de Hesse - Cassel soutenoient également la gloire des armées Suédoises. Le Duc George s'empara, après la plus vigoureuse résistance, de la forteresse de Hameln; & une armée combinée de Hessois & de Suédois remporta près d'Oldendorf une victoire signalée sur le général Autrichien de Grossfeld, qui commandoit dans les environs de la Weser. Le Comte de Wasabourg, fils naturel de Gustave - Adolphe, se montra, dans cette bataille, digne de son origine. Seize canons, tous les bagages des Impériaux, & soixante & quatorze drapeaux tombèrent entre les mains des Suédois: trois mille

Autrichiens demeurèrent sur la place , & l'on fit à peu - près un pareil nombre de prisonniers. Le colonel Suédois Kniephausen contraignit la ville d'Osnabruck de se rendre à lui ; & le Landgrave de Hesse - Cassel soumit également Paderborn. On voyoit triompher les armes de la Suede dans toutes les contrées de l'Allemagne ; & l'année qui suivit le trépas de Gustave - Adolphe , ne monroit encore aucune trace de la perte qu'on avoit faite par la mort de ce grand Monarque.

Dans le récit des grands événemens , qui signalèrent la campagne de 1633 , l'inaction d'un homme qui avoit excité la plus grande attente , doit causer la plus juste surprise. De tous les généraux dont nous venons de rapporter les exploits , il n'en étoit aucun qui osât se comparer avec Wallenstein ; pour l'expérience , les talens & la gloire militaire ; & cependant , ce même général dispaçoit pour ainsi dire de nos yeux , depuis la bataille de Lutzen. La mort de son grand rival lui abandonne la carrière de la gloire ; l'attention de l'Europe est exclusivement dirigée sur les exploits qui doivent effacer la honte de sa défaite & montrer à toute l'Europe sa supériorité dans l'art militaire. Néanmoins il demeure tranquille en Bohême , tandis que les pertes de l'Empereur en Bavière , dans la Basse - Saxe & vers le Rhin demandent instamment sa présence ; secret impénétrable pour ses amis & pour les ennemis , la terreur & en même tems le dernier espoir de Ferdinand.

Après la perte de la bataille de Lutzen , Wal-

lestein s'étoit retiré, avec une précipitation inexplicable, dans le royaume de Bohême, où il ordonna les perquisitions les plus rigoureuses sur la conduite de ses officiers dans cette bataille. Ceux que le Conseil de guerre déclara coupables, furent condamnés à mort avec une inflexible sévérité ; & l'on récompensa avec une magnificence royale ceux qui s'étoient bien comportés : on érigea aussi des monumens magnifiques à ceux qui avoient péri. Pendant tout l'hiver, Wallenstein grêva les provinces héréditaires de l'Empereur par des contributions énormes, ainsi que dans les quartiers d'hiver qu'il avoit évité de prendre sur le territoire ennemi, afin d'épuiser entièrement les sujets de son Maître. Au lieu d'être le premier, au retour du printemps, à ouvrir la campagne avec une armée bien pourvue & composée de troupes d'élite, il fut le dernier à se mettre en mouvement ; & encore fut-ce une province héréditaire de l'Autriche, dont il fit le théâtre de la guerre.

De toutes les possessions Autrichiennes, la Silésie étoit celle que menaçoient les plus imminens dangers. Trois armées, une de Suédois, aux ordres du Comte de Thurn ; une de Saxons, sous Arnheim & sous le Duc de Lauenbourg, & une Brandebourgeoise, commandée par le général Bogsdorf, avoient en même tems envahi cette province. Déjà elles s'y étoient emparées des places les plus importantes ; & Breslau même avoit embrassé le parti des ennemis. Mais ce grand nombre de généraux & d'armées différentes fut ce qui sauva ce

pays à l'Empereur ; les jalousies des généraux & la haine réciproque des Suédois & des Saxons ne leur permettant point d'agir de concert. Arnheim & Thurn se disputoient le commandement en chef ; les Brandebourgeois & les Saxons faisoient cause commune contre les Suédois , qu'ils ne regardoient que comme d'onéreux étrangers & auxquels ils s'efforçoient de nuire par-tout où cela leur étoit possible. Les Saxons & les Impériaux se témoignoient cependant beaucoup de confiance ; & souvent on voyoit les officiers de ces deux armées ennemies se visiter & se donner réciproquement des repas. On permettoit aux sujets de l'Empereur de retirer sans obstacle tous leurs effets ; & plusieurs ne se cachotent point d'avoir reçu , de Vienne , des sommes considérables. Le général d'Arnheim fut absent long-tems de l'armée ; & quand il fut de retour , Wallenstein s'approchoit déjà de la Silésie , avec des forces formidables.

Il entra , avec quarante mille hommes , dans cette province , où les ennemis n'en avoient que vingt-quatre mille à lui opposer. Ils voulurent néanmoins hasarder une bataille , & parurent devant Munsterberg , où il avoit pris un camp retranché. Mais Wallenstein les laissa pendant huit jours dans cette position , sans faire le moindre mouvement. Il abandonna enfin ses retranchemens , & passa , avec une orgueilleuse tranquillité , le long de leur camp. Après qu'il se fut mis en marche , & les ennemis , devenus plus hardis encore , demeurant sans cesse à ses côtés , il négligea de profiter

de cette occasion. Le foin avec lequel il évitoit de combattre, fut imputé à la crainte ; mais Wallenstein avoit acquis assez de gloire, pour dédaigner un tel soupçon. La vanité des alliés ne leur permettoit pas de sentir qu'il se jouoit d'eux, & qu'il leur faisoit grace d'une défaite complete, parce qu'il ne desiroit pas alors de vaincre. Afin de leur montrer néanmoins qu'il étoit leur maître, il fit passer par les armes le commandant d'un fort qui étoit tombé entre ses mains, parce qu'il avoit refusé de rendre, à la première sommation, une place hors d'état de faire résistance.

Les armées avoient été neuf jours en présence, à la portée du mousquet, lorsque le Comte de Terzky sortit du camp Impérial, & parut, accompagné d'un trompette, devant le camp ennemi, pour inviter le général d'Arnheim à une conférence. L'objet de celle-ci étoit, que Wallenstein, quoi qu'il fût la partie la plus forte, demandoit une trêve de six semaines. " Il étoit venu, " déclaroit Wallenstein, " pour conclure une paix perpétuelle avec la Suede & les Princes d'Empire ; pour payer les soldats & pour donner satisfaction à tous : tout cela dépendoit de lui seul ; & si l'on faisoit difficulté, à Vienne, de ratifier ses offres, il se réuniroit avec les alliés, & chasseroit l'Empereur au diable. " Dans une seconde entrevue, il s'expliqua plus clairement encore avec le Comte de Thurn ; en l'assurant, " que tous les privilèges de „ la Bohême seroient confirmés de nouveau ; qu'on „ rappelleroit tous les exilés de ce royaume,

» pour les remettre en possession de leurs biens ,
» dont il seroit même le premier à rendre sa part ;
» les Jésuites , auteurs de toutes les oppressions
» qui avoient eu lieu , devoient être chassés ; on
» contenteroit la Couronne de Suede par le paye-
» ment de sommes considérables en divers ter-
» mes , & l'on emploieroit contre les Turcs toutes
» les troupes superflues de part & d'autre. ” Le
dernier point que proposa Wallenstein contenoit
le mot de l'énigme. ” S'il obtenoit la Couronne
» de Boheme , tous les exilés auroient à se louer
» de sa magnanimité ; il régneroit , dans tout le
» royaume , une parfaite liberté de conscience ; la
» maison Palatine rentreroit dans tous ses droits ;
» & , quand à lui-même , le Marquisat de Moravie
» lui serviroit de dédommagement pour le Duché
» de Mecklenbourg. Les armées alliées marche-
» roient enfin , sous sa conduite , à Vienne , pour
» arracher de l'Empereur , à main armée , son con-
» sentement à tous les points du traité. ”

Il étoit levé maintenant , le voile sous lequel
Wallenstein avoit , pendant plusieurs années , mûri
son plan dans un silence mystérieux. Toutes les
circonstances concouroient à lui apprendre , qu'il
n'avoit point de tems à perdre pour l'exécuter.
Une aveugle confiance dans le bonheur & dans la
supériorité du génie militaire de Wallenstein , avoit
seule déterminé Ferdinand à conférer à cet homme
impérieux un pouvoir aussi illimité sur les troupes ,
au dépend de sa propre autorité , & malgré les re-
présentations de l'Espagne & de la Baviere. Mais

ce préjugé que Wallenstein étoit invincible , avoit été depuis sensiblement ébranlé par sa longue inaction ; & , après la perte de la bataille de Lutzen , il s'étoit presqu'entièrement évanoui. Ses ennemis à la Cour de l'Empereur se réveillèrent ; & le mécontentement où étoit Ferdinand de se voir trompé dans ses espérances , ne disposa que trop le cœur de ce Monarque à écouter leurs insinuations. Ils critiquèrent avec aigreur toute la conduite du Duc de Fridlande ; son altière arrogance & sa désobéissance aux ordres de l'Empereur , furent rappelées à ce Prince jaloux de son autorité ; on excita les plaintes des sujets Autrichiens contre ses exactions sans bornes ; sa fidélité fut rendue suspecte , & l'on peignit des couleurs les plus effrayantes les desseins secrets qu'on l'accusoit d'avoir. Ces inculpations , qui n'étoient que trop justifiées par toute la conduite du Duc , poussèrent de profondes racines dans le cœur de Ferdinand ; mais la faute étoit faite ; & ce grand pouvoir , dont on avoit revêtu Wallenstein , ne pouvoit lui être arraché sans le plus grand danger. Il ne restoit à Ferdinand d'autre parti que celui de diminuer insensiblement cette autorité de son général ; & pour pouvoir le faire avec quelque succès , il falloit chercher à la diviser , & sur-tout à se rendre indépendant de ses caprices. Mais l'Empereur s'étoit même dépouillé de ce droit , par le traité fait avec Wallenstein ; & la signature de ce Monarque mettoit le général à l'abri de toute tentative pour lui substituer un autre général , ou pour obtenir quelque influence immédiate sur les troupes.

Dans l'impossibilité d'observer ou d'anéantir ce traité, il falloit que quelque subterfuge aidât la Cour à sortir d'embaras. Wallenstein étoit généralissime de l'Empereur en Allemagne; mais son pouvoir ne s'étendoit pas au-delà, & il ne pouvoit s'arroger aucune autorité sur une armée étrangère. On leva donc, dans le Milanois, une armée Espagnole qu'on fit combattre en Allemagne sous un général Espagnol. Wallenstein ne fut donc plus ce général nécessaire, puisqu'il avoit cessé d'être le seul général de l'Empereur, & qu'au besoin on avoit un appui contre lui-même.

Le Duc de Fridlande apperçut bientôt avec amertume, d'où partoît ce coup, & les suites qu'il lui présageoit. En vain il protesta auprès du Cardinal-Infant contre cette nouveauté contraire à son traité avec la Cour; l'armée Italienne entra en Allemagne; & on le contraignit de lui envoyer des renforts sous la conduite du général Altringer. Wallenstein, il est vrai, fut tellement lié les mains à celui-ci, par des ordres secrets & sévères, que l'armée Italienne cueillit peu de lauriers en Alsace & dans la Suabe. Mais cette démarche de la Cour retira Wallenstein de sa sécurité, & l'avertit du danger qui ne tarderoit pas à le menacer. Pour ne pas perdre une seconde fois le commandement des armées & en même tems le fruit de tous ses travaux, il falloit qu'il précipitât l'exécution de ses desseins. Il croyoit s'être assuré de la fidélité de ses troupes, par l'éloignement des officiers qui lui étoient suspects, & par ses libéralités envers les autres.

autres. Il comptoit sur la reconnoissance de l'armée, au bien de laquelle il avoit sacrifié tous les Ordres de l'état, les devoirs de la justice & ceux de l'humanité. Sur le point de donner un exemple inoui d'ingratitude envers l'auteur de sa fortune & de son élévation, il fonda son salut sur la reconnoissance que les troupes auroient pour sa personne.

Les généraux des armées qui avoient envahi la Silésie, n'étoient pas munis de pleins-pouvoirs assez étendus, pour rien déterminer sur des propositions aussi grandes que celles que faisoit Wallenstein ; & ils n'osèrent même lui accorder que pour quinze jours la trêve qu'il avoit demandée. Avant de faire ses ouvertures aux Suédois & aux Saxons, le Duc de Fridlande avoit cru devoir, dans une entreprise aussi hasardée, s'affurer de la protection de la France. A cet effet, il fut entamé, par le Comte de Kinsky, avec Feuquieres, plénipotentiaire de France près la Cour de Saxe, des négociations qui, quoique conduites avec toutes les précautions que peut suggérer la défiance, eurent un succès entièrement conforme aux vœux de Wallenstein. Feuquieres reçut de sa Cour l'ordre de promettre au Duc de Fridlande tout secours de la part de la France, & de lui offrir même, en cas de besoin, une somme d'argent considérable.

Mais ces extrêmes précautions, qui portèrent Wallenstein à chercher de tout côté des appuis, furent ce qui décida sa perte. Le Ministre de France à Dresde découvrit, à son grand étonnement,

qu'un projet, qui plus que tout autre exigeoit un profond mystere, avoit été communiqué aux Suédois & aux Saxons. Le Ministre de l'Electeur de Saxe étoit, comme personne ne pouvoit l'ignorer, dans les intérêts de l'Empereur; & les conditions offertes aux Suédois étoient trop au - dessous de leur attente, pour que jamais ils pussent s'en contenter. Feuquieres ne pouvoit concevoir, comment le Duc avoit pu sérieusement compter sur l'appui du Ministère Saxon, & sur la discrétion des généraux Suédois. Il découvrit ses doutes & ses craintes au Chancelier de Suede, qui n'avoit guere de confiance dans les vues de Wallenstein, & qui goûtoit moins encore les propositions de ce général. Quoiqu'il n'ignorât point, que le Duc de Fridlande avoit été jadis, pour des objets de même nature, en négociation avec Gustave-Adolphe, il ne concevoit pas comment ce général pourroit entraîner toute l'armée Impériale dans sa révolte, & effectuer ses grandes promesses. Un plan aussi vaste & une conduite si inconsidérée ne paroissent guere s'accorder avec le caractère réservé & méfiant du Duc; & l'on envisagea toutes ses offres comme un tissu de ruses perfides, parce qu'on pouvoit douter de son intégrité plutôt que de sa prudence. Les inquiétudes d'Oxenstierna gagnerent également le général d'Arnheim, qui, plein de confiance dans la sincérité de Wallenstein, s'étoit rendu à Gelnhausen auprès du Chancelier, afin de l'engager à remettre à la disposition du Duc quelques-uns de ses meilleurs régimens. On commença à soupçonner, que

toutes ces propositions n'étoient qu'un piège pour défarmer les alliés, & mettre entre les mains de l'Empereur la plus grande partie de leurs forces. Le caractère connu de Wallenstein ne démentoit par ces soupçons ; & les contradictions dans lesquelles il tomba dans la suite, mirent le comble aux défiances qu'on avoit à son égard.

Tandis qu'il cherchoit à former des liaisons avec les Suédois, & qu'il leur demandoit même leurs meilleures troupes, il témoignoit à Arnheim qu'il falloit commencer par les expulser de l'Allemagne ; & dans le même tems que les officiers Saxons, se reposant sur la foi de la suspension d'armes, se trouvoient en grand nombre auprès de lui, il fit une tentative, qui n'eut aucun succès, pour se saisir de leurs personnes. Il fut le premier à rompre la trêve, qu'il renouvela cependant quelques mois après, mais non sans beaucoup de difficultés. Toute confiance dans sa sincérité s'évanouit ; & l'on crut enfin n'apercevoir dans toute sa conduite qu'un tissu de fourberies, pour affoiblir les alliés & augmenter en même tems ses forces. C'est en effet en quoi il réussit, chaque jour grossissant ses troupes, & les alliés ayant perdu la moitié des leurs, tant par la défection que par la mauvaise nourriture. Mais Wallenstein ne fit pas, de la supériorité de ses forces, l'emploi qu'on en attendoit à Vienne. Il renouoit subitement les négociations, toutes les fois que l'on s'attendoit à quelque action décisive ; & quand une suspension d'armes avoit rassuré les ennemis, il se mettoit tout-à-coup en mouvement pour recom-

mencer les hostilités. Toutes ces contradictions avoient vraisemblablement leur source dans le projet de causer en même tems la ruine de l'Empereur & des Suédois, & de faire une paix particuliere avec la Saxe.

Impatienté du mauvais succès de ses négociations, Wallenstein résolut enfin de déployer ses forces ; d'autant plus que les pressans dangers de l'Empire & le mécontentement extrême de la Cour Impériale ne souffroient pas de plus longs délais. Déjà avant la dernière suspension d'armes, le général Holk étoit entré de la Bohême en Misnie ; il avoit dévasté avec le fer & le feu tout le pays où ses troupes avoient pu pénétrer, repoussé l'Electeur de Saxe dans ses forteresses, & emporté même la ville de Leipzig. Mais la trêve conclue en Silésie arrêta ses conquêtes, & les suites de ses débauches mirent le général, à Adorf, dans le cercueil.

Après avoir rompu la trêve, Wallenstein fit un nouveau mouvement, comme s'il eût voulu pénétrer en Saxe par la Lusace. Il fit répandre le bruit que le général Piccolomini étoit déjà en marche pour s'y rendre. Arnheim quitte aussi-tôt son camp en Silésie, pour suivre Piccolomini & accourir au secours de l'Electeur. Ce mouvement exposoit les Suédois, qui étoient campés en très-petit nombre près de Steinau sur l'Oder, sous les ordres du Comte de Thurn. C'étoit précisément ce qu'avoit voulu Wallenstein. Après avoir laissé le général Saxon faire seize lieues dans la Misnie, il rétro-

grada tout - à - coup vers l'Oder , où il surprit l'armée Suédoise dans la plus profonde fécurité. La cavalerie de celle-ci fut défaite par le général de Schafgotsch , qui précédoit Wallenstein ; & l'infanterie Suédoise fut entièrement enveloppée , près de Steinau , par le reste de l'armée Impériale. Wallenstein ne donna qu'une demi-heure au Comte de Thurn , pour se déterminer s'il se défendrait avec deux mille cinq cens hommes , contre plus de vingt-cinq mille , ou s'il se rendrait à discrétion. Il ne pouvoit y avoir de choix , dans de telles circonstances. Toute l'armée Suédoise se rendit prisonnière de guerre , & une victoire parfaite fut ainsi remportée sans coup - férir : bagages , drapeaux & artillerie , tout tombe entre les mains du vainqueur ; les officiers demeurent prisonniers de guerre , & les soldats sont incorporés dans les régimens Impériaux.

Après un exil de quatorze ans , l'auteur de la révolte en Bohême & de toute cette guerre ruineuse , le fameux Comte de Thurn , se trouve maintenant au pouvoir de l'ennemi. On attend avec impatience , à Vienne , l'arrivée de ce grand criminel , pour lui faire subir le châtimeut dû à tous les rebelles. Mais Wallenstein mit le Comte de Thurn en liberté. Ce chef de révoltés étoit initié dans les secrets du Duc de Fridlande , dont les ennemis étoient aussi les siens. On auroit pu pardonner une défaite au Duc ; mais on ne lui pardonna pas cette démarche. " Qu'aurois - je dû faire de ce furieux ? " écrivoit-il ironiquement aux Ministres de l'Empereur.

reur, qui lui avoient fait des reproches sur cette dangereuse magnanimité ; ” Plût à Dieu que les ennemis n’eussent que de pareils généraux : il nous servira bien mieux à la tête des armées Suédoises, qu’il ne le feroit en prison ou sur l’échafaut. ”

La victoire de Steinau fut bientôt suivie de la prise de Lignitz, de celle de Glogau, & même de Francfort sur l’Oder. Schafgotsch, qui étoit demeuré en Silésie pour achever de soumettre cette province, bloqua Brieg, & menaça inutilement Breslau, parce que cette ville, jalouse de ses privilèges, demeurait fidelle aux Suédois. Wallenstein détacha les colonels Illo & Götz vers la Warta, pour pénétrer dans la Poméranie jusqu’aux bords de la mer Baltique ; & en effet, ils s’emparèrent de Landsberg, qui étoit la clef de cette province. Tandis que l’Electeur de Brandebourg & le Duc de Poméranie trembloient pour leurs Etats, Wallenstein se porta dans la Lusace avec le reste de ses troupes, prit Görlitz d’assaut, & contraignit Bauzen de se rendre. Mais son unique dessein étoit d’effrayer l’Electeur de Saxe, & non de poursuivre ses avantages. Il continua, les armes à la main, d’offrir la paix à ce Prince ainsi qu’à l’Electeur de Brandebourg ; mais il n’eut pas plus de succès, les contrariétés de sa conduite précédente ayant fait évanouir toute confiance en sa bonne - foi.

Il auroit cependant porté toutes ses forces contre la malheureuse Saxe, & seroit venu à bout de la contraindre à faire la paix, si l’Empire des cir-

confiances ne l'eût mis dans la nécessité d'abandonner ces contrées. Les victoires du Duc Bernard de Saxe - Weimar vers le Danube, qui menaçoient l'Autriche des dangers prochains, l'appelloient en Bohême; & l'expulsion des Saxons & des Suédois hors de la Silésie lui ôtoit tout prétexte de défobéir plus long - tems aux ordres de l'Empereur, en laissant l'Electeur de Bavière sans secours. Il se porta donc, avec ses principales forces, vers le Haut - Palatinat; & sa retraite délivra pour toujours la Haute - Saxe de cet ennemi formidable.

Wallenstein avoit différé, autant qu'il lui avoit été possible, de secourir la Bavière; & il avoit coloré son mépris pour les ordres de l'Empereur, par les faux - fuyans les plus recherchés. Sur les instances réitérées qui lui furent faites, il avoit envoyé, de la Bohême, quelques régimens au secours du général Altringer, qui cherchoit à défendre les bords du Lech & du Danube contre Horn & le Duc de Saxe - Weimar; mais il avoit ordonné expressément à ce général de n'agir que défensivement. Toutes les fois que l'Empereur & l'Electeur de Bavière lui demandoient instamment du secours, Wallenstein les renvoyoit à Altringer, qui, assuroit-il, avoit des pleins - pouvoirs illimités pour agir: ce général avoit cependant les mains liées par les instructions les plus sévères, qui le menaçoient même de la mort, s'il outre - passoit ses ordres.

Le Duc de Saxe - Weimar ayant investi Ratisbonne, & l'Empereur & Maximilien ayant renouvelé leurs instances & leurs sollicitations, Wallen-

stein avoit feint de vouloir envoyer le général Gal-
las vers le Danube, avec des forces considérables ;
mais cette promesse n'ayant pas été exécutée, les
Suédois s'emparèrent de Ratisbonne, de Straubing-
en & de Cham. Ne pouvant plus enfin éviter d'o-
béir aux ordres de la Cour, il marcha, aussi len-
tement qu'il lui fut possible, vers les frontieres de
la Baviere, où il investit Cham, qui venoit de tom-
ber au pouvoir de l'ennemi ; mais à peine lui eut-
on dit, que les Suédois méditoient de faire une di-
version du côté de la Saxe, qu'il prétexta ce sim-
ple bruit pour rentrer en Boheme sans avoir fait
quoi que ce soit. " Toute autre considération, "
disoit-il, " doit céder à celle de la défense des
Etats héréditaires de l'Empereur. " Il continua
donc de demeurer en Boheme, comme si ses trou-
pes y eussent été enchainées ; & de garder ce
royaume comme s'il en eût été le Souverain. L'Em-
pereur eut beau lui ordonner, d'un ton plus
pressant, de se rapprocher du Danube afin de pré-
venir le dangereux établissement de l'ennemi dans
la proximité des frontieres de l'Autriche ; Wallen-
stein termina la campagne, & mit de nouveau ses
troupes en quartiers d'hyver dans la Boheme épuisée.

Une arrogance aussi soutenue, tant de mépris
pour les ordres de l'Empereur, une indifférence si
marquée pour le bien public, & une conduite aussi
équivoque ne pouvoient que disposer l'Empereur à
ajouter foi aux bruits alarmans dont retentissoit
toute l'Allemagne. Wallenstein avoit long-tems
su masquer des dehors de la justice ses criminelles

négociations avec l'ennemi , & persuader à ce Monarque, toujours prévenu en faveur de son général, que le but de ses entrevues secrettes ne tendoit qu'à donner la paix à l'Allemagne. Mais quelque impénétrable que se crût Wallenstein, l'ensemble de sa conduite justifioit les inculpations que ses adversaires ne cessoient de faire retentir aux oreilles de l'Empereur.

Afin de s'assurer du plus ou moins de fondement que ces bruits pouvoient avoir, Ferdinand avoit envoyé, à plusieurs reprises, des espions dans le camp du Duc de Fridlande; mais ce général ne se hasardant jamais à rien écrire de ses projets, ils n'avoient pu rapporter que des conjectures. Lorsqu'enfin ceux des Ministres de l'Empereur, qui jusqu'ici avoient été les partisans les plus zélés de Wallenstein, voyant leurs terres grévées indistinctement des mêmes fardeaux que celles des autres sujets, se furent joints au parti de ses autres ennemis; quand l'Electeur de Baviere eut menacé de s'accommoder avec les Suédois, si l'on conservoit plus long-tems ce général; & l'Ambassadeur d'Espagne insistant également sur son renvoi, au défaut duquel la Cour de Madrid retiendrait tous les subsides qu'elle fournissoit à l'Autriche, l'Empereur se vit pour la seconde fois dans la nécessité de déposer Wallenstein.

Des ordres immédiats que l'Empereur donna relativement aux armées, apprirent bientôt au Duc de Fridlande que son traité avec la Cour étoit envisagé comme non venu, & que sa démission de-

venoit inévitable. Un des généraux en Autriche, qui lui étoit subordonné, & à qui Wallenstein avoit défendu, sous peine de la hache, de déférer aux ordres de la Cour, reçut de l'Empereur l'ordre immédiat de joindre l'Electeur de Baviere; & Wallenstein eut lui-même celui d'envoyer au Cardinal-Infant, qui étoit en marche d'Italie pour se rendre en Allemagne, un renfort de quelques régimens. Toutes ces circonstances ne lui prouvoient que trop, que l'on avoit formé le dessein de le défarmer insensiblement, & de le perdre lorsqu'il se trouveroit foible & sans défense.

Son propre salut exigeoit maintenant qu'il se hâtât d'exécuter un dessein, que d'abord il n'avoit conçu que pour son aggrandissement. Il en avoit différé l'exécution plus que la prudence ne pouvoit le permettre, parce que les constellations n'étoient pas favorables, ou, comme il disoit à ses amis impatiens, parce que ce n'étoit pas encore le moment. Il n'étoit pas encore venu, ce moment; mais le danger pressant ne permettoit plus d'attendre l'heureuse influence des astres.

Il s'agissoit d'abord de s'affurer des sentimens des principaux chefs, & d'éprouver ensuite la fidélité de l'armée à laquelle Wallenstein avoit prodigué tant de soins. Trois de ces chefs, les colonels Kinsky, Terzky & Illo, avoient été depuis longtems initiés dans son secret; les deux premiers de ces officiers étoient d'ailleurs liés avec lui par les nœuds du sang. Une égale ambition, une haine égale contre le gouvernement, jointe à l'espoir des

plus riches récompenses , les lioient étroitement avec Wallenstein , qui n'avoit pas dédaigné de recourir aux moyens les plus bas , pour augmenter le nombre de ses partisans. Il avoit un jour persuadé au colonel Illo , d'aller solliciter à Vienne la dignité de Comte , lui promettant à cet effet de l'appuyer de tout son pouvoir. Wallenstein conseilla néanmoins secrettement au Ministère , de refuser cette demande au colonel , parce que , disoit - il , si on la lui accordoit , d'autres officiers , qui n'avoient pas moins bien servi , prétendroient à la même récompense. Illo étant de retour à l'armée , Wallenstein s'empressa de s'informer de l'effet qu'avoient eu ses sollicitations : instruit de leur mauvais succès , il se mit à proférer les plus ameres plaintes contre la Cour. " Voila donc , " s'écria - t - il , " le gré » qu'on nous fait de nos fidelles services : on fait » peu de cas de mes recommandations , & l'on vous » refuse une aussi foible récompense. Qui voudroit , » après cela , servir encore un Maître aussi ingrat ? » Non. Quant à moi , je suis l'ennemi juré de la » Maison d'Autriche. " Illo tint les mêmes discours ; & ils se lierent l'un à l'autre par les nœuds les plus étroits.

Mais ce que savoient ces trois confidens du Duc de Fridlande , étoit pour tout le reste des hommes un secret impénétrable ; & la confiance avec laquelle Wallenstein parloit du dévouement de ses officiers , n'étoit fondée que sur les bienfaits dont il les avoit comblés , ainsi que sur leur mécontentement à l'égard de la Cour. Il falloit néanmoins

que cette espérance douteuse se changeât en certitude, pour qu'il pût lever le masque & se permettre ouvertement quelque démarche contre l'Empereur. Le Comte Piccolomini, le même qui s'étoit distingué à la bataille de Lutzen par un courage sans exemple, fut le premier dont il tenta la fidélité. Il avoit cherché à s'attacher ce général par les plus magnifiques présens ; & il le distinguoit de tous les autres, parce que Piccolomini étoit né sous la même constellation que lui. Wallenstein lui déclara, que l'ingratitude de l'Empereur & les dangers imminens qui le menaçoient, l'avoient contraint de prendre la résolution inébranlable d'abandonner le parti de l'Autriche, de passer à l'ennemi avec la plus grande partie de l'armée, & d'attaquer la Maison d'Autriche dans toute l'étendue de sa domination, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement détruite ; que, pour cette entreprise, il comptoit principalement sur Piccolomini, & qu'il lui avoit déjà destiné les plus brillantes récompenses. Celui-ci, pour cacher la surprise que lui causoit une proposition aussi inattendue, lui ayant objecté les dangers & les obstacles où des desseins aussi périlleux alloient l'entraîner, Wallenstein ne fit que rire de ses craintes.

” Dans de telles entreprises, ” s'écria-t-il, ” il n'y a que les commenoemens qui soient difficiles : les constellations me sont favorables, l'occasion est telle que je puis la désirer ; & l'on doit aussi donner quelque chose au hasard. ” Il ajouta que sa résolution étoit prise, & que, s'il

n'en pouvoit venir à bout autrement, il cherchoit son salut à la tête de mille hommes de cavalerie. Piccolomini, craignant d'exciter, par de nouvelles contradictions, la défiance du Duc, feignit de se rendre au poids de ses raisons. L'aveuglement du Duc de Fridlande fut tel, que, malgré tous les avertissemens du Comte de Terzky, il ne lui vint pas dans l'esprit de douter de la sincérité de Piccolomini, qui ne perdit pas un moment pour annoncer à Vienne la découverte alarmante qu'il venoit de faire.

Enfin, pour en venir à une démarche décisive, Wallenstein convoqua, en Janvier 1634, une assemblée de tous les commandans de l'armée, qui devoit se tenir à Pilsen où il s'étoit rendu immédiatement après sa retraite de Baviere. La demande que venoit de lui faire l'Empereur, d'épargner des quartiers d'hiver à ses états héréditaires, & de diminuer l'armée de six mille hommes de cavalerie qu'il devoit envoyer pour renforcer le Cardinal-Infant, étoit assez importante pour être pesée devant tout le Conseil de guerre; & ce prétexte apparent servit à cacher aux curieux la fin réelle de cette convocation. La Suede & la Saxe furent aussi invitées à y envoyer des députés, pour traiter de la paix avec le Duc de Fridlande. Quant aux commandans des armées éloignées, on devoit correspondre avec eux. Vingt des commandans convoqués se rendirent à l'assemblée; mais les principaux, Gallas, Collorédo & Altringer n'y parurent point. Le Duc les fit inviter de nouveau avec beaucoup d'instances;

& en attendant leur arrivée, il crut devoir en venir au fait.

C'étoit une entreprise bien délicate, celle qu'il étoit sur le point d'exécuter. Il alloit déclarer capable de la plus honteuse infidélité, une noblesse fiere, brave & remplie d'honneur; il alloit paroître tout-à-coup comme un lâche, un séducteur, un rebelle, aux yeux des officiers qui jusqu'alors n'avoient vu en lui que le reflet de la Majesté Souveraine, le juge de leurs exploits militaires & le dépositaire des loix. Il alloit ébranler jusques dans ses fondemens une autorité légitime, affermie par une longue suite de siècles, consacrée par les loix & par la religion, & soutenue par les prestiges de l'imagination & par ces sentimens du respect & du devoir qui sont les plus foibles appuis des Trônes, & qui parlent si hautement dans le cœur du sujet pour le Souverain légitime.

Mais ébloui par l'éclat d'une Couronne, Wallenstein n'aperçut point l'abysme qui s'ouvroit à ses pieds; &, dans la pleine confiance où il étoit en ses forces, écueil ordinaire des ames courageuses, il dédaigna d'envisager assez les obstacles. Wallenstein ne considéroit qu'une armée indifférente pour la Cour, ou aigrie contre elle; des troupes habituées à lui rendre une obéissance aveugle, & à exécuter ses ordres comme s'ils eussent été ceux du destin. Il crut démêler les vrais sentimens des soldats, dans les flatteries outrées par lesquelles on rendoit hommage à sa toute-puissance, ainsi que dans les insolentes injures qu'une soldatesque effré-

née se permettoit de proférer contre la Cour, & qu'excufoit la licence des camps; il regarda la hardieffe avec laquelle on oſoit blâmer les actions même de l'Empereur, comme un garant de la diſpoſition où étoient les troupes à ſecouer le joug de toute obéiſſance à un Souverain chaque jour injurié.

Mais ce que Wallenſtein avoit cru ſi facile, devint pour lui l'obſtacle le plus formidable; & toutes ſes eſpérances échouèrent devant le ſentiment du devoir & de la fidélité qui animoit les troupes de l'Empereur. Ivre de l'autorité qu'il conſervoit ſur des cohortes accoutumées à tant de licence, il l'attribuoit à ſa grandeur perſonnelle, ſans conſidérer combien il en étoit redevable à la dignité dont une autorité ſupérieure l'avoit revêtu. Tout trembloit devant lui, parce qu'il exerçoit un pouvoir légitime; parce que lui obéir étoit un devoir, & que ſon autorité étoit appuyée de la Majeſté du Trône. La grandeur par elle-même peut bien exciter l'admiration & la terreur; mais une autorité légale peut ſeule porter à la ſoumiſſion: Wallenſtein ſe dépouilla de cet avantage, au moment où il ſe démaſqua comme traître. Ils devoient néceſſairement ſe rompre, tous les nœuds entre lui & les troupes, auſſi-tôt qu'il rompoit les liens ſacrés qui l'attachoient au Trône.

Le Feld - Maréchal d'Illſe ſe chargea de ſonder les ſentimens des divers commandans de l'armée, & de les préparer à la démarche qu'on attendoit d'eux. Il commença par leur communiquer les derniers ordres de l'Empereur au généraliſſime; & par

la tournure odieuse qu'il fut leur donner, il ne lui fut pas difficile d'exciter la colere de toute l'assemblée. Après ce début adroit, il fit un long étalage des grands services du général & des troupes, & de l'ingratitude de l'Empereur. " C'est l'influence de l'Espagne, " disoit-il, " qui dirige toutes les démarches de la Cour: le Ministère est à la solde de l'Espagne. Le Duc de Fridlande seul à résisté à cette tyrannie, & s'est attiré une haine mortelle de la part des Espagnols. Depuis long-tems l'objet de leurs efforts est de l'éloigner du commandement, ou même de le faire périr; & jusqu'à ce qu'on ait réussi dans l'un ou l'autre de ces desseins, on cherche à miner son pouvoir sur les armées. Ce n'est que par ce motif, que l'on cherche à donner le commandement en chef au Roi de Hongrie, uniquement afin de promener dans les armées ce Prince, organe volontaire de l'influence des Espagnols, & de pouvoir plus facilement affermir la puissance de l'Espagne dans l'Empire. Ce n'est que pour affoiblir l'armée, qu'on lui demande six mille hommes pour renforcer le Cardinal-Infant. Ce n'est que pour achever de la détruire par une campagne d'hyver, qu'on insiste sur la reprise de Ratisbonne dans cette saison rigoureuse. On diminue à l'armée tous les moyens de subsistance, tandis que les Jésuites & les Ministres s'enrichissent des sueurs des provinces, & prodiguent les sommes destinées pour les troupes. Le général avoue l'impossibilité où il est de remplir les promesses qu'il a faites à l'armée, parce que la Cour l'abandonne. Pour tous les services qu'il

qu'il a rendus à la Maison d'Autriche pendant vingt-deux ans, pour toutes les fatigues qu'il a supportées, pour toutes les sommes qu'il a dépensées pour le bien du service, il ne s'attend plus qu'à se voir renvoyé honteusement une seconde fois. Mais il déclare, qu'il n'attendra pas ce moment. Il renonce de plein gré au commandement, avant qu'on le lui arrache avec violence. Qu'un chacun maintenant se demande à soi-même, s'il convient de perdre un tel général. Que chacun de vous voie qui lui remboursera les sommes qu'il a dépensées au service de l'Empereur, & où il recueillera la récompense de ses services, quand il sera perdu, celui sous les yeux duquel il a montré sa bravoure. ”

Un cri universel, qu'il ne falloit pas laisser partir le général en chef, interrompit l'orateur. On députa à Wallenstein quatre des principaux officiers, pour lui présenter ce vœu de l'assemblée, & le supplier de ne pas abandonner les troupes. Le Duc de Fridlande feignit de s'y refuser, & ne se rendit à ces prières, qu'après qu'on lui eut envoyé une seconde députation. Cette déférence de sa part méritoit quelque retour. Comme il s'engageoit à ne jamais abandonner le service à l'insu & sans le consentement des commandans, il exigea d'eux la promesse par écrit, de lui demeurer fidelles & invariablement attachés; de ne jamais se séparer ou souffrir qu'on les séparât de lui; & enfin, de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang: celui qui enfreindroit cet accord devoit passer pour un traître, ennemi de toute foi & de tout honneur,

& être traité par les autres comme un ennemi déclaré. La clause qui y étoit ajoutée : *tant que le Duc de Fridlande fera agir l'armée pour le service de l'Empereur*, éloignoit toute fausse explication ; & aucun de ces officiers ne fit difficulté d'adhérer en plein à une demande aussi équitable & aussi innocente.

La lecture de cet acte précéda immédiatement un grand repas , que le Feld-Maréchal d'Illo avoit ordonné à ce dessein : la signature devoit se faire quand on se seroit levé de table. Illo fit son possible pour étourdir par des boiffons la raison des convives ; & il ne présenta cet écrit à leur signature, que lorsqu'il les vit chanceler par l'effet des fumées du vin. La plupart signèrent inconsidérément , sans savoir ce qu'ils signoient ; un petit nombre seulement , plus défiants ou plus curieux , lurent l'acte une seconde fois , & apperçurent avec surprise, qu'on y avoit omis la clause : *Tant que le Duc de Fridlande fera agir l'armée pour le service de l'Empereur*. En effet , Illo avoit soustrait adroitement le premier acte , pour lui en substituer une copie où cette clause avoit été omise. La fraude fut découverte , & plusieurs refuserent alors de signer. Piccolomini , qui apperçut à quoi tendoient les vues du Duc , & qui n'avoit pris part à cette scène qu'afin d'en instruire la Cour , s'oublia dans l'ivresse , jusqu'à porter la santé de l'Empereur. Le Comte de Terzky , se levant alors , déclara parjure quiconque oseroit se rétracter : ses menaces , & la présence du danger inévitable attaché à de plus

longs refus , l'exemple du plus grand nombre & l'éloquence d'Illo surmonterent enfin tous les scrupules , & l'écrit fut signé de tous , sans exception.

Wallenstein avoit atteint son but ; mais cette opposition inattendue des commandans le retira tout - à - coup des illusions agréables dont il avoit aimé à se repaître : d'ailleurs , la plupart des signatures étoient si mal écrites , qu'il ne pouvoit qu'en mal augurer. Cependant , au lieu de se rendre à cet avertissement du sort , il fit éclater son mécontentement en d'indignes plaintes & invectives. Ayant convoqué , le lendemain , tous les commandans chez lui , il leur réitéra en personne toutes les propositions qu'Illo leur avoit faites. Après s'être répandu en injures & en reproches contre la Cour , il rappella à ces officiers leur opposition de la veille , & leur déclara que cette découverte l'avoit engagé à révoquer ses promesses. Les officiers se retirent en silence ; mais après une courte délibération , ils paroissent de nouveau dans l'antichambre du généralissime , pour excuser ce qui s'étoit passé la veille & offrir une nouvelle signature.

Il ne manquoit plus maintenant , que de recevoir les mêmes assurances des généraux qui n'avoient point paru à l'assemblée , ou , en cas de refus , de se rendre maître de leurs personnes. Wallenstein leur réitéra ses invitations , en les pressant de hâter leur venue. Mais avant qu'ils arrivassent , le bruit public les avoit instruits de tout ce qui s'étoit passé à Pilsen , & arrêté tout - à coup leur empressement. Altringer , sous prétexte d'une maladie , demeura

dans la forteresse de Frauenberg. Gallas se rendit à Pilsen, mais uniquement dans l'intention de pouvoir d'autant mieux, comme témoin oculaire, avertir l'Empereur du danger qui le menaçait. Les éclaircissements qu'il donna, & ceux de Piccolomini, changerent tout-à-coup les craintes de la Cour en une effroyable certitude. De semblables nouvelles qu'on apprit en même tems de plusieurs endroits, ne permirent plus aucun doute; & le changement subit qu'avoit fait Wallenstein de tous les commandans en Silésie & dans l'Autriche, paroissoit annoncer une entreprise des plus dangereuses. Le péri étoit imminent, & exigeoit les plus prompts remèdes.

On ne voulut pas, néanmoins, commencer par un acte arbitraire; mais on résolut de procéder selon les loix & les regles de la justice. On renvoya donc, aux principaux commandans de la fidélité desquels on étoit assuré, des ordres secrets pour qu'ils arrêtaient le Duc de Fridlande avec ses deux adhérens Illo & Terzky, afin que ceux-ci pussent être entendus & se justifier; mais au cas où ils feroient de la résistance, le danger pressant exigeoit qu'on les livrât morts ou vifs. Le général Gallas reçut aussi des lettres-patentes de l'Empereur, dans lesquelles cet ordre suprême étoit annoncé à tous les colonels & officiers de l'armée, en dégageant les troupes de toute obéissance & devoir envers les traitres, & leur enjoignant de n'obéir qu'au lieutenant-général de Gallas, jusqu'à ce que l'Empereur eût nommé un autre général en chef. Pour

faciliter & à ceux qui s'étoient laiffé féduire , le retour à leur devoir , & ne pas jeter les coupables dans le défefpoir , on accorda une amnistie pour tout ce qui s'étoit passé à Pilsen contre la Majesté Souveraine.

Le général de Gallas , malgré l'honneur dont le combloit la Cour de Vienne , étoit en proie aux plus vives inquiétudes. Il se trouvoit , à Pilsen , sous les yeux de celui qu'il devoit faire arrêter comme un criminel , & qui avoit cent argus pour le surveiller ou pour découvrir la commission secrète dont Gallas étoit chargé. Si Wallenstein , au pouvoir duquel il se trouvoit , venoit à avoir connoissance de ces ordres , rien ne pouvoit garantir Gallas des effets de la vengeance & du défefpoir du général en chef. S'il étoit dangereux déjà de cacher une commission de cette nature , il l'étoit bien davantage d'entreprendre de l'exécuter. Les sentimens des officiers rassemblés à Pilsen étoient incertains ; & l'on pouvoit douter au moins , qu'après leurs démarches à l'égard de Wallenstein , ils voulussent se fier aux assurances de l'Empereur , & renoncer tout -à - coup aux brillantes espérances qu'ils fondoient sur leur chef. D'ailleurs , quel danger n'y avoit - il pas de porter la main sur la personne d'un général qui jusqu'ici avoit été regardée comme sacrée ; d'un chef qu'un long exercice du pouvoir suprême & l'habitude d'une obéissance aveugle avoient rendu l'objet du respect le plus profond ; qui étoit armé de tout ce que peuvent prêter la grandeur & la majesté ; dont l'aspect seul inspiroit

une crainte servile ; & qui , d'un regard , décidoit de la vie ou de la mort ! Saïfir un tel homme comme un criminel ordinaire , au milieu de ses gardes & dans une ville qui lui étoit dévouée ; & changer l'objet de la vénération générale en un objet de pitié ou de mépris universel , c'étoit une commission qui devoit faire trembler l'homme le plus courageux. La crainte & le respect avoient jetté de si profondes racines dans les soldats de Wallenstein , que l'énorme crime de haute trahison n'avoit pu encore détruire ces sentimens.

Gallas comprit bien l'impossibilité de s'acquitter de sa commission sous les yeux du Duc ; & il desiroit ardemment , avant d'entreprendre aucune démarche pour l'exécuter , de se concerter préalablement avec Altringer. La longue absence de ce dernier commençant à exciter les soupçons du Duc de Fridlande , Gallas offrit de se rendre en personne à Frauenberg , pour engager Altringer , son parent , à se rendre à Pilsen. Wallenstein fut si charmé de cette marque apparente de zèle , qu'il donna à Gallas ses propres carosses pour faire cette route. Fort-satisfait d'avoir réussi dans cette ruse , Gallas se hâta de quitter Pilsen , après avoir chargé le Comte Piccolomini de surveiller toutes les démarches du Duc de Fridlande. Quant à lui , il ne tarda point de faire connoître , par-tout où il passa , les lettres-patentes de l'Empereur ; & la déclaration des troupes fut plus favorable que l'on n'avoit osé s'y attendre. Au lieu de ramener son parent à Pilsen , il l'envoya à Vienne pour protéger l'Empereur

contre une attaque dont ce Monarque étoit menacé ; & il se rendit lui-même dans la Haute-Autriche, où l'on redoutoit les plus grands dangers de la part du Duc Bernard de Saxe-Weimar. On mit de nouveau une garnison Impériale dans les villes de Budweis & de Tabor en Bohême ; & toutes les mesures furent prises pour déconcerter rapidement & avec énergie les entreprises du traître.

Gallas ne paroissant point songer à revenir, Piccolomini hazarda de mettre la crédulité du Duc à une nouvelle épreuve. Il lui demanda la permission de ramener Gallas ; & Wallenstein se laissa tromper encore. Cet aveuglement inconcevable ne peut s'expliquer, que par l'orgueil du Duc de Fridlande, qui ne revenoit jamais du jugement qu'il avoit porté sur une personne, & qui ne pouvoit s'avouer à lui-même qu'il avoit pu se tromper. Il fit conduire le Comte Piccolomini, dans un de ses propres carrosses, à Lintz, où celui-ci, en suivant l'exemple de Gallas, alla plus loin encore. Il avoit promis à Wallenstein de revenir ; il revint en effet, mais à la tête d'une armée, & dans le dessein de surprendre le Duc à Pilsen. Une autre armée marcha en hâte sur Prague, pour assurer cette capitale à l'Empereur & la défendre contre une attaque de la part des rebelles. Gallas annonce en même tems, à tous les corps-d'armées de l'Autriche, qu'il est maintenant le seul chef de qui ils aient désormais à recevoir des ordres. On répand dans tous les camps des manifestes, qui met-

tent à prix les têtes de Wallenstein & de quatre de ses complices, & délient les troupes de tout devoir & soumission envers les traitres. L'exemple donné à Lintz est par-tout imité ; le nom du traître est en exécration ; toutes les armées l'abandonnent.

Enfin, voyant que Piccolomini lui-même ne revient pas, Wallenstein fut retiré de son ivresse ; mais il ne cessa point de croire à la véracité des autres & à la fidélité des troupes. Immédiatement après l'abandon de Piccolomini, il fait publier la défense d'obéir désormais à aucun ordre qui n'émaneroit pas immédiatement de lui, de Terzky ou d'Illo. Il se prépare en toute hâte à marcher sur Prague, où il a résolu de lever enfin le masque & de se déclarer ouvertement contre l'Empereur. Toutes les troupes devoient se rassembler près de cette ville, & de-là fondre sur l'Autriche avec la rapidité de l'éclair. Le Duc de Saxe-Weimar, qui étoit dans le secret de la conjuration, devoit appuyer de ses troupes les opérations du Duc de Friland, & faire une diversion du côté du Danube. Déjà Terzky marchoit sur Prague, & le manque de chevaux empêcha seul Wallenstein de le suivre avec le reste des régimens qui lui étoient demeurés fidèles. Mais tandis qu'il attend avec perplexité des nouvelles de Prague, il apprend la perte de cette ville, l'abandon de ses généraux, la défection de ses troupes, la découverte de tout le complot, & la marche précipitée de Piccolomini, qui a juré sa perte. Un moment effroyable voit écrouler tous

ses plans & détruire toutes ses espérances : Wallenstein se trouve seul , abandonné de ceux qu'il a comblés de bienfaits , & trahi des amis en qui il avoit mis sa confiance. Ce sont de pareilles crises , qui font connoître les grands caracteres. Deçu dans toutes ses attentes , il ne renonce à aucun de ses desseins , & il croit n'avoir rien perdu , parce qu'il se reste à lui-même. Il étoit venu , le tems où il avoit besoin des secours demandés si souvent à la Suede & aux Saxons , & où tous les doutes sur sa sincérité devoient disparoître ; & maintenant , qu'Oxenstierna & Arnheim furent convaincus de la sincérité de ses résolutions , ainsi que de ses dangers pressans , ils n'hésiterent point à embrasser l'occasion favorable & à lui promettre leur protection. Le Duc François - Albert de Saxe - Lauenbourg devoit lui amener quatre mille Saxons , & le Prince de Birkenfeld , six mille hommes des meilleures troupes de la Suede. Wallenstein quitta Pilsen avec le régiment de Terzky & le peu de troupes Impériales qui lui étoient encore attachées , ou qui du moins faisoient semblant de l'être. Il se hâta de marcher sur Egra , afin d'être plus rapproché du Haut-Palatinat & de faciliter sa jonction avec le Duc de Saxe-Weimar. Il ignoroit encore la sentence qui le déclaroit traître & ennemi public ; & ce nouveau coup de foudre ne devoit l'atteindre qu'à Egra. Il comptoit encore sur une armée que le général Schafgotsch tenoit prête pour lui en Silésie ; & il se flattoit de l'espérer qu'un grand nombre de ceux qui l'avoient abandonné reviendroient à lui à la pre-

miere lueur d'un retour de fortune. L'expérience & ses revers avoient si peu rabattu de sa témérité, que même dans sa fuite à Egra, il s'occupoit encore du monstrueux projet de détrôner l'Empereur.

Ce fut dans ces circonstances, qu'un homme de sa fuite lui demanda la permission de lui donner un conseil. " L'Empereur, " lui dit-il, " vous
33 regarde encore comme un grand Seigneur pour
33 qui il a la plus grande estime ; quant à l'ennemi,
33 vous n'êtes auprès de lui qu'un roi incertain :
33 mais ce n'est pas agir sagement que de quitter
33 l'incertain pour le certain ? L'ennemi profitera
33 de l'occasion favorable que vous lui offrez ; mais
33 votre personne lui sera toujours suspecte , parce
33 qu'il craindra que tôt ou tard vous ne lui jouiez
33 le même tour que vous jouez aujourd'hui à l'Em-
33 pereur. Ainsi, rebrouffez tandis qu'il en est tems
33 encore. " — " Et que faire ensuite ? " reprit
Wallenstein. — " Vous avez dans vos coffres, "
répliqua l'autre, " quarante mille hommes armés, "
(des ducats dont l'empreinte représente un homme
armé) ; " prenez les en mains, & rendez - vous
33 avec eux directement à la Cour. Là, vous dé-
33 clarerez , que tout ce que vous avez fait n'a été
33 que pour éprouver la fidélité des officiers de l'Em-
33 pereur , afin de distinguer les honnêtes gens des
33 traîtres ; & qu'un grand nombre s'étant montrés
33 enclins à la trahison, vous êtes venu avertir
33 l'Empereur de se garder de ces hommes dange-
33 reux. C'est ainsi que vous ferez déclarer trai-
33 tres, tous ceux qui veulent aujourd'hui vous faire

„ passer pour un tel. Avec vos quarante mille
„ hommes armés, vous ne pouvez manquer d'être
„ bien venu à la Cour Impériale; & vous ferez,
„ comme auparavant, le grand Duc de Fridlan-
de. ” — ” Le conseil est bon, ” répliqua le Duc,
„ mais que le diable s'y fie ! ”

Tandis que Wallenstein poursuivoit, à Egra, avec beaucoup d'activité, les négociations avec l'ennemi; qu'il consultoit les astres & s'abandonnoit à de nouvelles espérances, le fer qui devoit mettre fin à sa vie s'aiguisoit presque sous ses yeux. Le manifeste Impérial, qui mettoit sa tête à prix, n'avoit pas manqué son effet; & les divinités vengeresses voulurent que l'ingrat succombât sous les coups de l'ingratitude. Parmi ses officiers, Wallenstein avoit honoré d'une faveur particulière un Irlandois, nommé Leslie, dont il avoit fait toute la fortune. Ce fut cet homme, qui, soit par devoir ou par des sentimens bas, se crut appelé à exécuter la sentence de mort sur son bienfaiteur, & à mériter le prix de son sang.

A peine Leslie, qui étoit à la suite du Duc de Fridlande, fut-il arrivé à Egra, qu'il découvrit au colonel Buttler, commandant de la place, & au lieutenant-colonel Gordon, deux officiers Ecoffois, tous les mauvais desseins du Duc qui les lui avoit imprudemment confiés sur la route. Leslie trouva en eux des hommes déterminés. Il falloit choisir entre le devoir & la trahison, entre le légitime Souverain & un sujet rebelle, fugitif & déjà généralement abandonné. Quoique celui-ci fût leur bien-

fauteur commun, ce choix ne pouvoit se balancer un instant. Ils s'engagerent solennellement à demeurer fidèles à l'Empereur ; & cette fidélité exigeoit les plus promptes mesures contre l'ennemi public. L'occasion étoit favorable, & son mauvais génie l'avoit livré lui-même entre les mains de la vengeance. Afin cependant de ne pas dérober la victime à la justice publique, on convint de la lui livrer vivante, & l'on se sépara après avoir pris la résolution périlleuse d'arrêter le général. Un profond secret voile ce ténébreux complot ; & Wallenstein, loin de pressentir le péril qui le menace de si près, se flatte de trouver dans la garnison d'Egra, les plus braves & les plus fidèles de ses défenseurs.

Ce fut dans ce même tems, qu'on lui apporta le manifeste de l'Empereur, qui prononçoit sa sentence, & qui étoit déjà publié contre lui dans tous les camps de l'armée. Alors il reconnoit toute la grandeur du danger qui l'assiège de toutes parts, l'impossibilité absolue de revenir sur ses pas, la situation terrible, & la nécessité de se livrer à la discrétion de l'ennemi. Il épanche dans le sein de Leslie le chagrin dont il est accablé ; & l'excès de sa douleur lui arrache encore le dernier secret qui lui reste. Il découvre à cet officier sa résolution de livrer au Prince de Birkenfeld les places d'Egra & d'Elnbogen, comme étant les clefs de la Bohême ; & il l'instruit en même tems de la prochaine arrivée du Duc de Saxe - Weimar à Egra, dont il avoit été instruit cette nuit même par une estafette.

Cette découverte , dont Leslie fit part aussi-tôt aux conjurés , changea leur première résolution : l'imminence du danger ne permettoit plus aucun ménagement ; Egra pouvoit à tout moment tomber au pouvoir de l'ennemi , & un changement subit mettre leur prisonnier en liberté. Pour prévenir ce danger , ils se déterminent à l'assassiner la nuit suivante , avec ses principaux confidens.

Afin que ce projet pût être exécuté avec moins de bruit , ce meurtre devoit se commettre au milieu d'un repas que le colonel Buttler ordonna dans le château d'Egra. Les autres conviés parurent : Wallenstein seul , qui étoit trop inquiet pour pouvoir participer à aucun divertissement , se fit excuser. Il fallut donc changer le plan à son égard ; quant aux autres , il fut résolu d'agir ainsi qu'on en étoit convenu. On voit arriver , dans la plus profonde sécurité , les colonels Illo , Terzky & Guillaume Kinsky , accompagné du capitaine de cavalerie Neumann , officier plein de capacité que Terzky avoit coutume d'employer dans toute affaire dangereuse ou difficile qui demandoit de la tête. Avant leur arrivée , on avoit fait entrer dans le château les soldats les plus braves & les plus fidèles de la garnison , qui étoient initiés dans le complot : toutes les issues étoient gardées , & l'on avoit fait cacher , dans une chambre à côté de la salle , six dragons de Buttler ; qui , à un signal convenu , devoient entrer dans la salle & fondre sur les traitres.

Sans aucun pressentiment de la mort qui alloit les frapper , ils s'abandonnerent aux plaisirs de la

table; & l'on but à pleines coupes la santé de Wallenstein, qu'ils qualifierent de *Prince Souverain*, & non du titre de *Général de l'Empereur*. Les fumées du vin ayant épanoui leurs cœurs, Illo annonça avec beaucoup de jactance, que, sous peu de jours, on verroit paroître une armée telle que Wallenstein n'en avoit jamais commandé de pareilles. *Oui*, ajouta Neumann, *Et j'espere alors de laver mes mains dans le sang des Autrichiens*. Ce fut sous de pareils discours qu'on apporta le dessert. Enfin Leslie donne le signal convenu de hauffer le pont-levis, & il prend lui-même toutes les clefs des portes du château. Tout-à-coup la salle se remplit de gens armés, qui, au cri de *Vive Ferdinand!* vont se placer derriere les quatre victimes désignées. Celles-ci, effrayées & connoissant bien qu'on en vouloit à leurs jours, se levent de table en un même moment. Kinsky & Terzky sont poignardés les premiers, avant qu'ils aient pu se mettre en défense. Neumann, au milieu de la confusion & du désordre, trouve le moyen de s'enfuir dans la cour, mais il y est reconnu & massacré aussi-tôt par les gardes. Illo seul eut assez de présence d'esprit pour se défendre. S'étant retiré au coin d'une fenêtre, il fit à Gordon les plus amers reproches sur sa trahison, & le somma de se battre contre lui en honnête homme & en brave chevalier. Ce ne fut qu'après avoir fait la plus vigoureuse défense, & tué deux des assaillans, que, succombant sous le nombre & percé de dix coups, il fut renversé, & rendit l'ame aussi-tôt.

Ces meurtres commis , Leslie court à la ville pour y prévenir un tumulte populaire. Les sentinelles , placées à la porte du château , le voyant courir à perte d'haleine , firent feu sur lui dans l'idée que c'étoit un des rebelles ; mais il ne fut pas atteint. Le bruit de ces coups mit en mouvement toutes les troupes qui étoient dans la ville ; & il fallut toute la présence d'esprit & la promptitude de Leslie , pour les tranquilliser. Il leur découvrit alors toutes les trames perfides du Duc de Fridlande , le plan de sa conspiration , les mesures qu'il avoit prises pour en prévenir les effets , le sort des quatre rebelles & celui qui attendoit le chef de la rébellion. Les trouvant tous disposés à entrer dans ses vues , il leur fit prêter de nouveau le serment d'être fidelles à l'Empereur , & de vivre & mourir pour la bonne cause.

Leslie fit ensuite entrer , du fort dans la ville , cent hommes des dragons de Buttler , avec l'ordre de parcourir toutes les rues , pour contenir les partisans du traître & prévenir tout attroupement séditieux. On plaça aussi des troupes affidées à toutes les portes de la ville , ainsi qu'aux avenues qui conduisoient à l'hôtel qu'habitoit le Duc de Fridlande , afin de prévenir qu'il pût s'échapper ou recevoir du secours.

Avant de procéder à l'exécution du meurtre , les conjurés délibérèrent assez long-tems , incertains s'ils assassinoient le Duc , ou si l'on se contenteroit seulement de l'arrêter. Arrochés de sang , & sur les cadavres de ses complices , ces cœurs féroces



frémissoient à l'idée de trancher une vie aussi grande & aussi remarquable. Ils voyoient encore en lui ce Chef qui les conduisoit aux combats , entouré d'une armée victorieuse & dans tout l'éclat de sa grandeur ; & la crainte qu'ils étoient habitués à avoir de lui , les faisoit encore. L'imminence du péril étouffa bientôt ces mouvemens passagers : on se rappella les menaces que Neumann & Illo avoient proférées dans le repas ; on voyoit les Suédois & les Saxons , avec des forces formidables , déjà dans le voisinage d'Egra , & il ne restoit de salut que dans la prompte mort du traître. On s'en tint donc à la première résolution ; & celui qu'on avoit chargé du meurtre , le capitaine Deveroux , Irlandois , reçut l'ordre de l'exécuter.

Tandis que l'on décidoit ainsi de son sort , Wallenstein , dans une conversation avec son Astrologue Seni , cherchoit à découvrir ce que lui annonçoient les astres. " Le danger n'est point encore passé , „ lui dit l'astrologue dans un esprit prophétique. " Il „ l'est , „ reprit le Duc , qui prétendoit que le Ciel même se pliait à ses volontés ; „ mais toi , tu seras „ incessamment jeté dans un cachot. Voilà , ami „ Seni , ce qui est écrit dans les astres. „ L'astrologue s'étant retiré , Wallenstein s'étoit mis au lit , quand le capitaine Deveroux parut devant son hôtel accompagné de six halbardiers : la garde , qui le voyoit fréquemment venir chez le général à des heures inaccoutumées , le laisse entrer sans difficulté. Un page , qui le rencontre sur l'escalier , & qui veut faire du bruit , est percé d'un coup de pique.

que. Les assassins trouvent , dans l'antichambre , un valet-de-chambre qui fortoit du cabinet de son maître & qui venoit d'en retirer la clef. Ce domestique effrayé , mettant la main sur la bouche , leur fait signe de ne point faire de bruit , parce que le Duc venoit de s'endormir au moment même. " Ami ! „ lui crie Deveroux , " c'est à présent le tems „ d'en faire. „ En prononçant ces mots , il court à la porte fermée en dedans au verrouil , & l'enfonce d'un seul coup de pied.

Wallenstein venoit d'être réveillé de son premier sommeil , par un coup de fusil parti inopinément ; & il avoit sauté à la fenêtre , afin d'appeler la garde. Il entendit , dans ce moment , les cris & les gémissemens douloureux des Comtesses Terzky & Kinsky , qui venoient d'apprendre le funeste trépas de leurs époux. Avant qu'il ait eu le tems de réfléchir sur cet événement épouvantable , Deveroux se montre dans son appartement suivi de ses compagnons. Le Duc étoit nud en chemise , tel qu'il étoit sorti de son lit , & s'appuyoit sur une table à côté de la fenêtre. " Es-tu ce scélérat , „ lui crie Deveroux , " qui veut conduire à l'ennemi les trou- „ pes de l'Empereur , & lui ôter la couronne ? Il „ faut en ce moment que tu meures. „ Il s'arrête quelques instans , comme s'il attendoit une réponse ; mais la surprise & l'orgueil ferment la bouche à Wallenstein. En écartant les bras , il reçoit dans la poitrine le coup mortel , & tombe noyé dans son sang , sans proférer une seule parole.

Le lendemain , il arriva un exprès du Duc de

Saxe-Lauenbourg, pour annoncer à Wallenstein la prochaine arrivée de ce Prince. On s'assura de sa personne; & l'on envoya un autre laquais portant la livrée du général, pour attirer le Duc à Egra. Cette ruse réussit, & François-Albert se livra lui-même entre les mains de l'ennemi. Peu s'en fallut que le Duc de Saxe-Weimar, qui étoit en route pour Egra, n'éprouvât le même sort. Il apprit heureusement le malheur de Wallenstein, assez à tems pour qu'une prompte retraite pût le soustraire au danger. Ferdinand donna quelques larmes au sort de son général, & fit dire, à Vienne, trois mille messes pour le repos de son ame : cela néanmoins n'empêcha pas ce Monarque de récompenser les meurtriers avec des chaînes d'or, des clefs de chambellan, des dignités & des terres.

C'est ainsi que Wallenstein, à l'âge de cinquante ans, termina une vie aussi active qu'extraordinaire. Elevé par son ambition, & perdu par elle, il fut au milieu de ses vices toujours grand, toujours digne d'admiration; & s'il eût su se renfermer dans de justes bornes, il auroit été impossible de le surpasser. Les grandes qualités du guerrier & du Prince, la prudence, la justice, la fermeté & le courage, brilloient en lui du plus grand éclat; mais ces vertus plus douces, qui ornent le héros & qui font aimer les Souverains, lui manquoient entièrement. La crainte étoit le principal ressort qu'il faisoit agir. Punissant & récompensant à l'excès, il savoit perpétuer le zèle & la vigilance de tous ceux qui lui étoient subordonnés; & aucun général n'a pu se van-

ter d'être aussi bien obéi que lui. La soumission à ses ordres pouvoit plus sur lui que la bravoure. Il exerçoit l'obéissance de ses troupes par des ordres singuliers & capricieux ; & il récompensoit avec prodigalité celle qu'on lui rendoit dans des circonstances minucieuses, parce qu'il prisoit l'obéissance plus que ce qui en étoit l'objet. Il fit un jour ordonner, sous peine de mort, de ne porter que des écharpes rouges. Un capitaine de cavalerie eut à peine appris cet ordre, qu'il foula à ses pieds son écharpe brodée en or ; & Wallenstein, qui en fut instruit, le fit sur-le-champ colonel. Son attention & ses regards perçans se portoient sans cesse sur l'ensemble ; & au milieu de ses caprices apparens, jamais il ne perdoit de vue l'objet qu'il s'étoit proposé. Les excès des soldats en pays ami avoient occasionné des ordres sévères contre les maraudeurs, & la corde menaçoit celui qui seroit surpris en commettant le moindre vol. Il arriva que Wallenstein, ayant rencontré un soldat en pleine campagne, le fit saisir, sans examen, comme ayant violé cette loi, & le condamna à mort par ces mots : *Faites pendre ce coquin-là !* paroles qu'il prononçoit toujours en de telles circonstances, & qui ne trouvoient jamais d'opposition. Le soldat protesta de son innocence, & en donne des preuves ; mais la sentence irrévocable est portée. *Qu'on te pend donc innocent*, reprit Wallenstein ; *& les coupables en trembleront davantage.* Déjà l'on s'appête à exécuter cet ordre, quand le soldat, qui se voit perdu, prend la résolution de ne pas mourir sans

vengeance. Il se jette en fureur sur son général ; mais avant qu'il puisse effectuer son dessein , il est désarmé par la foule qui se jette sur ce malheureux. *Qu'on le laisse maintenant*, dit alors Wallenstein : *ceci fera assez d'impression*. Ses libéralités étoient nourries par des revenus immenses , qu'on évaluoit à trois millions par an , outre les sommes énormes qu'il favoit extorquer à titre de contributions. Son esprit éclairé le mettoit au-dessus des préjugés fanatiques de son siècle ; & les Jésuites ne lui pardonnerent jamais d'avoir pénétré leur système , & de ne voir qu'un Evêque de Rome dans la personne du Souverain Pontife.

Mais comme , dans tous les tems , les ennemis des prêtres finirent presque toujours malheureusement leur carrière , Wallenstein grossit le nombre des victimes d'un faux zele religieux. Ce furent des intrigues de moines , qui lui firent perdre , à Ratisbonne , le commandement des troupes , & qui , à Egra , lui ravirent la vie. Des intrigues monacales lui ravirent ce dont peut-être il étoit plus jaloux encore , son honneur & l'estime de la postérité. Il faut avouer , pour rendre hommage à la Justice , que ce ne sont pas des plumes bien fidèles , qui nous ont transmis l'histoire de cet homme extraordinaire ; & que la prétendue trahison du Duc de Fridlande & les vues qu'on lui attribue sur la couronne de Boheme , ne sont fondées sur aucune preuve , mais uniquement sur des conjectures vraisemblables. On n'a point encore trouvé des documens qui puissent nous révéler avec certitude les

motifs secrets de sa conduite ; & de toutes ses actions publiques, il n'en est aucune qui n'ait pu dériver d'une source innocente. Plusieurs des démarches qu'on a le plus blâmées en lui, ne prouvent que son amour extrême pour la paix ; la plupart des autres expliquent & excusent sa juste défiance envers l'Empereur, & ses efforts pardonnables pour se rendre toujours nécessaire à ce Prince. Sa conduite à l'égard de l'Electeur de Baviere prouve un caractère vindicatif & implacable ; mais aucune de ses actions ne nous autorise à le regarder comme convaincu de trahison. Si ses dangers pressans & le désespoir le portèrent enfin à mériter le sort auquel il avoit été condamné innocent, Wallenstein périt tragiquement, non pour avoir été rebelle ; mais il devint rebelle parce qu'il alloit périr.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE TRENTE ANS.

Livre septieme.

La mort de Wallenstein rendoit un nouveau généralissime nécessaire, & l'Empereur, cédant aux instances des Espagnols, éleva à cette dignité son fils Ferdinand, Roi de Hongrie. Sous lui commandoit le comte de Gallas, qui exerçoit tous les devoirs du général, tandis que ce Prince n'étoit destiné qu'à illustrer ce poste par l'éclat de son nom & de ses dignités. Il se rassembla bientôt, sous les drapeaux du jeune Roi, des forces considérables : le Duc de Lorraine lui amena en personne un renfort de troupes auxiliaires ; & le Cardinal - Infant revint d'Italie, pour joindre l'armée autrichienne avec dix mille hommes.

Afin de chasser l'ennemi des environs du Danube, le nouveau général entreprit d'abord ce qu'on n'avoit jamais pu obtenir de son prédécesseur, savoir le siege de Ratisbonne. En vain le Duc de Saxe - Weimar pénétra jusques dans le cœur de la Baviere, pour engager les ennemis à s'éloigner de devant cette ville ; Ferdinand poursuivit ce siege

avec une vive ardeur, & cette ville Impériale lut ouvrir enfin ses portes, après avoir fait la plus vive résistance. Donawerth éprouva bientôt le même sort, ensuite de quoi l'armée Autrichienne vint assiéger Nördlingue dans la Suabe. La perte de tant de Villes Impériales devoit être d'autant plus sensible au parti Suédois, que l'amitié de ces villes avoit procuré à ses armes des avantages décisifs, & que l'abandon dans lequel on les avoit laissées pouvoit d'autant moins se justifier. C'eût été une tache ineffaçable pour les armes de la Suede, que d'abandonner ses alliés dans le besoin, & les exposer à la vengeance d'un vainqueur implacable. Ces considérations déterminèrent les généraux Horn & le Duc de Saxe-Weimar à se porter vers Nördlingue avec toutes leurs forces, afin de délivrer cette ville, dût-il en coûter une bataille.

Rien n'étoit plus difficile que d'effectuer une telle entreprise. Les forces de l'ennemi étoient de beaucoup supérieures à celles des Suédois : & la prudence paroissoit plutôt exiger de ne pas livrer bataille en de telles circonstances ; d'autant plus que l'armée Autrichienne devoit se diviser sous peu de tems, & que la destination des troupes venues d'Italie les appelloit dans les Pays-Bas. On pouvoit prendre, dans l'intervalle, une position de laquelle on auroit été à même de couvrir Nördlingue & d'intercepter à l'ennemi tous ses approvisionnementens. Gustave Horn fit valoir toutes ces considérations dans le conseil de guerre qui se tint au camp des Suédois ; mais ses remontrances ne

firent aucune impression sur l'esprit des autres généraux, qui, enivrés de leurs précédens succès, crurent n'entendre dans ses sages conseils que la voix de la crainte & de la timidité. Cédant à l'autorité du Duc de Saxe-Weimar, Gustave Horn fut contraint de se résoudre malgré lui à une bataille, dont de noirs pressentimens lui annonçoient déjà l'issue funeste.

Le sort du combat paroïssoit dépendre de la possession d'une éminence qui dominoit tout le camp des Impériaux. Une première tentative, pour s'en emparer encore dans la nuit, étoit demeurée sans succès, parce que la difficulté du transport de l'artillerie dans des défilés & dans des bois, avoit retardé la marche des troupes. Quand elles furent arrivées au pied de la hauteur, elles la trouverent déjà garnie de troupes par l'ennemi, & défendue par de fortes redoutes. On attendit donc le point du jour, pour l'emporter d'affaut. La valeur impétueuse des Suédois leur fraie une route à travers tous les obstacles; les redoutes en forme de croissant sont heureusement emportées par les brigades commandées pour les attaquer; mais les troupes des deux armées pénétrant en même tems dans les retranchemens; elles se mêlent, & le désordre se répand parmi elles. Le hazard veut qu'en ce moment un baril de poudre saute en l'air & répande la plus grande confusion dans les bataillons Suédois. La cavalerie Impériale pénètre dans leurs rangs rompus; & la fuite devient générale. Ni les exhortations, ni les or

dres du général ne peuvent engager les fuyards à renouveler l'attaque.

Celui-ci se détermine donc, pour s'emparer de ce poste important, à le faire attaquer par des troupes fraîches : mais quelques régimens Espagnols s'y sont logés, & toute tentative pour l'emporter est déjouée par la valeur héroïque de ces braves Castillans. Un régiment envoyé par le Duc de Saxe-Weimar revient sept fois à la charge, & chaque fois il est repoussé. On éprouve bientôt les suites funestes du malheur qu'on avoit eu de ne pas se rendre maître de ce poste. Le feu de l'artillerie ennemie, placée sur la hauteur, porte un si terrible carnage dans l'aile gauche des Suédois, que Horn, qui la commande, est contraint de se résoudre à la retraite.

Loin de pouvoir protéger cette retraite de son collègue, & arrêter l'ennemi qui poursuit Horn, le Duc de Weimar est repoussé lui-même dans la plaine, par les forces supérieures des vainqueurs : sa cavalerie fugitive répand le désordre dans les troupes de Horn, & rendent la déroute & la fuite générales. Presque toute l'infanterie est prise ou taillée en pièces : plus de douze mille hommes demeurent étendus sur le champ-de-bataille. Quatre-vingts pièces de canons, près de quatre mille charriots avec trois cens drapeaux ou étendarts, tombent au pouvoir des troupes Impériales. Gustave Horn & trois autres généraux Suédois sont faits prisonniers. Le Duc de Saxe-Weimar ne peut sauver qu'avec peine quelques foibles débris

des troupes vaincues, qui ne se rassemblent sous ses drapeaux que dans les environs de Francfort.

Telle fut l'issue de la célèbre bataille de Nördlingue, dans laquelle les Impériaux, les Bavaois, les Espagnols & les Lorrains, qui composoient l'armée du jeune Ferdinand, formoient un total de trente trois mille hommes : l'armée Suédoise n'en comptoit que vingt - cinq mille. Ce fut toutefois moins la supériorité du nombre, que la faute du Duc de Saxe - Weimar, dont l'impétueuse opiniâtreté avoit fait ordonner la bataille, qui procura la victoire aux troupes de l'Empereur. La valeur de celles - ci étoit d'ailleurs animée par la présence du jeune Roi de Hongrie & par l'exemple des plus grands généraux. Le Cardinal - Infant, le Duc de Lorraine; Jean de Werth, général des Bavaois; Gallas, Piccolomini, Serbelloni & quantité d'autres Chefs Espagnols, se signalerent à l'envi dans cette journée; jaloux de leur gloire personnelle & de celle de leurs propres troupes.

Kratz fut un des généraux Suédois qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Il n'avoit pas tiré un seul coup de pistolet pendant le combat, & il se rendit à un Croate. Il avoit quitté autrefois le service de l'Electeur de Baviere, pour prendre parti parmi les Suédois. Ayant été repris, les Impériaux lui firent trancher la tête. Horn avoit combattu avec une bravoure infatigable, & s'étoit conduit dans les momens les plus critiques, avec autant de sagesse que de sang-froid & de valeur. Voyant que tout étoit perdu, il avoit voulu mourir; mais la

mort respecta une aussi grande victime. Ce ne fut qu'après avoir épuisé toutes ses munitions , qu'il se rendit à Jean de Werth. Il ne fut point frustré de sa récompense. La plus éclatante victoire n'aurait pas fait plus d'honneur à Horn , que ne lui en fit cette défaite ; & les ennemis le comblèrent de marques d'estime.

Don Ferdinand , Infant d'Espagne , fils du feu Roi Philippe III , Cardinal de l'Eglise Romaine & Archevêque de Tolède , étoit élevé , par ses sentimens & par ses lumières , au-dessus des préjugés de sa nation & de sa naissance. Après la victoire , il céda au brave Horn le château qu'il habitoit , afin que ce général pût y être pansé commodément de ses blessures ; & ce Prince fut se loger dans une chétive chaumière. La beauté de l'ame & celle du corps gagnoient tous les cœurs au Cardinal - Infant , qui avoit le secret de conserver sur eux un empire durable. Il voulut voir & consoler le brave Horn , & se rendit auprès de lui. Horn , aussi modeste que valeureux , voulut baiser la main de son vainqueur ; mais l'Infant la retira pour embrasser le guerrier , qu'il combla de distinctions & de bontés. " La
» Fortune , " lui dit ce Prince , " nous a rendus
» cette fois victorieux d'un grand héros. Que j'ap-
» prene de vous , pendant qu'elle me favorise ,
» à devenir , dans le malheur aussi grand que je
» vous vois. "

La défaite de Nördlingue priva , pour la seconde fois en Allemagne , le Chancelier de Suede , du sommeil profond que les soins du gouvernement ne

pouvoient ôter à ce courageux Ministre. On pouvoit prévoir quelle fuite de revers entraineroit la perte de cette bataille. Les Suédois venoient de perdre, en un jour, leur supériorité dans les campagnes & leur ascendant sur l'ennemi. Ils perdoient en même tems la confiance de tous leurs alliés, de la fidélité desquels ils n'étoient d'ailleurs redevables qu'aux succès brillans qui avoient toujours accompagné les armes de la Suede. Une scission dangereuse menaçoit d'une perte inévitable tous les alliés de cette Couronne en Allemagne. L'épouvante & la terreur avoient saisi tout le parti Protestant, tandis que celui des Catholiques se relevoit de sa profonde décadence avec une arrogante présomption. La Suabe & les Cercles les plus voisins éprouverent les premiers effets de la défaite de Nördlingue ; & le Duché de Wirtemberg fut surtout inondé par les troupes victorieuses. Tout trembloit devant les vengeances de l'Empereur : quiconque pouvoit fuir se réfugioit à Strasbourg ; & les villes impériales, abandonnées & sans secours, attendoient quel seroit leur sort dans les plus grandes angoisses. Un peu plus de modération à l'égard des vaincus , auroit ramené à l'Empereur tous les Etats foibles ; mais les duretés qu'on exerça sur ceux qui se soumettoient volontairement, réduisirent les autres au désespoir , & les exciterent à faire la plus vigoureuse résistance.

Dans cette crise funeste, chacun recouroit à Oxenstierna , pour lui demander des conseils & des secours. Oxenstierna en demandoit aux Princes

Allemands , alliés de la Suede. On manquoit de troupes , on manquoit d'argent pour en lever , & même pour payer , à celles qu'on avoit encore , les arrérages qui leur étoient dus. Oxenstierna a recours à l'Electeur de Saxe , qui l'abandonne honteusement , pour traiter , à Pirna , de la paix avec l'Empereur. Le Chancelier demande des secours aux Princes de la Basse - Saxe : ceux - ci , fatigués déjà des demandes & des prétentions de la Suede , ne songent qu'à leurs propres intérêts ; & le Duc George de Lunebourg , au lieu d'accourir au secours de la Haute - Allemagne , assiege Minden , dans le dessein de garder cette ville pour lui. Abandonné de ses alliés en Allemagne , Oxenstierna a recours aux Puissances étrangères : il demande de l'argent & des troupes à l'Angleterre , à la Hollande & à Venise ; enfin , réduit à la dernière nécessité , il se résout à une démarche qu'il avoit toujours évitée , celle de se jeter entre les bras de la France.

Il étoit enfin venu , ce moment que le Cardinal de Richelieu avoit attendu avec la plus grande impatience. La seule impossibilité de se sauver par un autre moyen , auroit pu engager les Princes Protestans de l'Allemagne à appuyer les prétentions de la France sur l'Alsace. Cette urgente nécessité existoit : on ne pouvoit plus se passer de la France , qui se fit payer à bien haut prix la part qu'elle voulut bien prendre à la guerre qui déchiroit l'Empire. Elle parut maintenant avec éclat sur la scene. Déjà Oxenstierna , à qui il en coûtoit peu de disposer des droits & des possessions de l'Allemagne , avoit remis

À Louis XIII la forteresse de Philisbourg avec les autres places que Richelieu lui avoit demandées , lorsque les Protestans de la Haute - Allemagne envoyèrent aussi , en leur nom , une ambassade solemnelle , pour mettre sous la protection de la France l'Alsace , la forteresse de Brisach , (qui étoit au pouvoir de l'Autriche) & toutes les places du Haut-Rhin , qui toujours avoient été les boulevards de l'Allemagne contre la France. On pouvoit connoître ce qu'il en étoit de la protection françoise , par le sort des Evéchés de Metz , de Toul & Verdun , que la France protégeoit depuis près d'un siecle contre leurs légitimes possesseurs. L'Electorat de Trèves se trouvoit déjà rempli de garnisons françoises ; & la Lorraine étoit autant que conquise , puisqu'à tout moment elle pouvoit être inondée par les armées de la France , & qu'elle se voyoit hors d'état de résister par ses seules forces à ce formidable voisin. La France put alors concevoir l'espoir le plus assuré , d'ajouter l'Alsace à ses vastes possessions ; & , lorsque bientôt après elle se fut partagée avec la Hollande les Pays - Bas Espagnols , d'étendre jusqu'au Rhin ses frontieres du côté de l'Allemagne. C'est ainsi que des Princes Germains vendirent honteusement les droits de leur patrie à cette Puissance ambitieuse , qui , sous le masque d'une amitié désintéressée , ne cherchoit que son aggrandissement , & qui , en acceptant sans rougir le titre honorable de protectrice , songeoit uniquement à profiter pour elle - même du désordre général.

En retour de ces cessions importantes , la France

s'engageoit à faire une diversion favorable à la Suede, en déclarant la guerre à l'Espagne: elle promit aussi, en cas de rupture avec l'Empereur, d'entretenir sur les bords du Rhin une armée de douze mille hommes, qui agiroit de concert avec les troupes de la Suede & des Princes Protestans.

Les Espagnols fournirent bientôt le prétexte désiré pour cette guerre. Ils surprirent, avec des troupes venues des Pays-Bas, la ville de Trèves, en passerent la garnison au fil de l'épée, & se firent, contre tout droit des gens, de la personne de l'Electeur qui s'étoit mis sous la protection de la France, & qu'ils conduisirent prisonnier en Flandre. Le Cardinal-Infant, Gouverneur-Général des Pays-Bas, ayant refusé au Roi de France la satisfaction qui lui avoit été demandée, ainsi que de mettre en liberté le Prince captif, Richelieu lui déclara formellement, selon l'ancien usage, la guerre par un héraut-d'armes, & attaqua l'Espagne avec trois armées dans le Milanois, dans la Valteline & du côté des Pays-Bas. Le Premier Ministre de France parut peu disposé à faire à l'Empereur une guerre vigoureuse, qui offroit moins d'avantages & plus de difficultés. Cependant, une quatrième armée, sous les ordres du Cardinal de la Valette, fut envoyée au-delà du Rhin: après avoir passé ce fleuve, elle se réunit avec le Duc de Saxe-Weimar, & agit offensivement contre l'Empereur, sans qu'il eût été fait préalablement aucune déclaration de guerre.

Un coup bien plus sensible pour les Suédois,

que ne l'avoit été leur défaite de Nördlingue , fut la paix que l'Electeur de Saxe conclut avec l'Empereur. Après plusieurs tentatives de part & d'autre pour la prévenir ou pour l'accélérer , elle fut enfin convenue à Pyrna , & confirmée solennellement dans le mois de Mai de l'année suivante , par un traité de paix solennel signé à Prague. En tout tems l'Electeur de Saxe n'avoit pu voir qu'avec une amere douleur la conduite arbitraire des Suédois dans l'Empire ; son aversion pour cette Puissance étrangere , qui prétendoit donner la loi à toute l'Allemagne , avoit augmenté à chaque nouvelle demande qu'Oxenstierna faisoit aux Princes d'Empire. Ces mauvaises dispositions à l'égard de la Suede appuyoient puissamment les efforts de l'Espagne , pour effectuer une paix entre la Cour de Dresde & l'Empereur. Las d'une guerre aussi longue & aussi ruineuse , dont l'Electorat de Saxe étoit principalement le triste théâtre ; touché des maux affreux que les ennemis & les alliés amonceloient indifferemment sur ses sujets , l'Electeur Jean - George abandonna enfin la cause commune ; & , moins occupé du salut de l'Allemagne ou du sort des autres Princes d'Empire & des libertés Germaniques , il ne songea qu'à ses propres avantages , dût-il les obtenir même aux dépens de ses alliés.

En effet , la désolation dans toute l'Allemogne étoit parvenue à un tel point , qu'il n'y avoit qu'un seul cri pour demander la paix , & que la paix la plus défavantageuse auroit été envisagée comme le plus grand bienfait du Ciel. On ne voyoit que des

des déserts ; dans les mêmes lieux qui naguère fourmilloient d'habitans industrieux & aisés, dans des provinces où la nature verfoit à pleines mains ses plus riches trésors, & où avoient régné le bonheur & l'abondance : les campagnes abandonnées du laborieux agriculteur, étoient incultes ou en friche ; & quand il s'en trouvoit qui offrirent l'espoir de quelque moisson, une seule marche suffisoit pour détruire les travaux d'une année entière, le fruit des sueurs & la subsistance d'un peuple affamé. Des châteaux incendiés, des campagnes désertes, des villages en cendres offroient de toutes parts un aspect effroyable, tandis que leurs habitans alloient grossir les armées incendiaires, & venger cruellement leurs maux sur ceux de leurs concitoyens qui avoient été épargnés. Il n'étoit d'autre moyen d'échapper à l'oppression, que celui de se joindre aux oppresseurs. Les villes gémissaient sous le fléau de garnisons effrénées & rapaces, qui engloutissoient les propriétés du bourgeois, & exerçoient avec la plus affreuse brutalité tous les droits que donnent en tems de guerre la nécessité & la licence du soldat. Quand la marche rapide d'une armée changeoit en déserts des districts entiers ; quand d'autres cantons s'appauvrissent par les quartiers d'hiver qu'y prenoient les troupes, ou qu'ils étoient épuisés par des contributions ; ces provinces ne souffroient que des maux passagers, & l'industrie d'une année pouvoit faire oublier les maux de quelques mois. Mais aucun relâche n'étoit accordé à ceux qui avoient une gar-

nison dans leurs murs ou dans le voisinage ; & l'inconstance de la Fortune ne pouvoit améliorer leur malheureux sort , puisqu' le vainqueur succédoit au vaincu , & ménageoit aussi peu les alliés que les ennemis. L'abandon des campagnes , la destruction des moissons , & la multiplication des armées qui couvroient les provinces épuisées , furent suivis nécessairement de la famine ; & , dans les dernières années , de mauvaises récoltes avoient encore augmenté la misere universelle. En 1634 , lorsqu'on entama les négociations à Pyrna , les vivres y étoient à si haut prix , qu'un œuf s'y vendoit six kreutzer , (le kreutzer fait environ trois liards de France) ; la livre de viande de dix jusqu'à vingt kreutzers ; un boisseau d'avoine , seize écus d'Empire ; un boisseau de froment , trente écus ; une poule , soixante kreutzers ; un sceau de vin , vingt écus ; & néanmoins , dans ce tems , le numéraire avoit une valeur beaucoup plus considérable que celle qu'il a eue depuis en Allemagne.

Le rassemblement d'un si grand nombre d'hommes dans les camps ou dans les quartiers , la disette dans diverses provinces , ailleurs l'ivrognerie & tous les genres de débauche occasionnerent des maladies pestilentiellees plus meurtrieres que les armes. Tous les liens du bon ordre se relâcherent pendant cette longue confusion ; le respect pour l'humanité , l'obeissance aux loix , la pureté des mœurs disparurent , & la bonne foi s'évanouit en ces tems où la force seule régnoit avec un sceptre de fer. Tous les vices leverent la tête , à l'abri

de l'anarchie & de l'impunité ; & les hommes devenoient sauvages à mesure que leur patrie se changeoit en désert. Ni rang ni caractère n'étoient respectés , & aucune propriété n'étoit sacrée. Enfin, pour exprimer en un mot la misère de ces tems, c'étoit le regne du soldat & le despotisme de la soldatesque, le plus tyrannique de tous comme l'est celui du peuple, faisoit souvent éprouver à ses Chefs sa brutalité. Le commandant d'un corps d'armée se voyoit, dans le pays où il paroïssoit à la tête de ses troupes, un personnage plus important que le Souverain même, qui souvent étoit réduit à se cacher. L'Allemagne entière fourmilloit de ces petits tyrans ; & toutes ses provinces souffroient également des ennemis & de leurs propres défenseurs. Toutes ces plaies devenoient encore plus douloureuses, quand l'on réfléchissoit que c'étoient des Puissances étrangères qui immoloient l'Allemagne à leur ambition, & qui prolongeoient à dessein les maux de la guerre, pour effectuer leurs vues intéressées.

Mais ce n'étoient pas uniquement des voix intéressées qui se déclaroient contre la paix ; & si des vues impures portoient la Suede, la France & quelques Princes Protestans à desirer la continuation de la guerre, une sage politique parloit aussi en leur faveur. Pouvoit-on, après la bataille de Nördlingue, attendre de l'Empereur une paix équitable ? Et, si on ne le pouvoit pas, falloit-il avoir supporté pendant dix-sept années tous les fardeaux de la guerre, & fait les plus grands es-

forts , pour finir par n'avoir rien gagné ou même par perdre ? Pourquoi avoir versé tant de sang , si tout devoit rentrer dans son premier état, si l'on n'obtenoit aucune satisfaction à des prétentions justes , & s'il falloit sacrifier au bien de la paix tous les avantages obtenus avec tant de peines. N'étoit-il pas préférable, de soutenir encore quelques années les fardeaux d'une guerre qu'on avoit faite si long-tems, afin d'obtenir des dédommagemens pour vingt années de souffrances. On ne pouvoit douter, d'ailleurs, qu'on n'obtint une paix avantageuse, si la Suede & les Protestans de l'Allemagne demeuroient étroitement unis. Leur scission seule, en rendant l'ennemi puissant, éloignoit l'espoir d'une paix heureuse & durable. Mais ce plus grand de tous les maux, l'Electeur de Saxe le porta à la cause Protestante, en se réconciliant avec l'Autriche & concluant avec elle une paix particulière.

Déjà avant la journée de Nördlingue, il avoit ouvert des négociations avec l'Empereur; & la malheureuse issue de cette bataille accéléra la conclusion du traité. La confiance dans les secours de la Suede étoit évanouie; l'on doutoit qu'elle pût jamais se relever du coup terrant qui venoit de la frapper. La désunion parmi les généraux, le peu de subordination des troupes & l'affoiblissement du Royaume de Suede ne laissoient plus attendre de grands exploits de la part des Suédois. La Cour de Saxe crut devoir accepter avec d'autant plus d'empressement les offres séduisantes de l'Empereur,

qu'il n'en rabattit rien, même après la bataille de Nördlingue. Oxenstierna, qui avoit rassemblé les Princes à Francfort, faisoit des demandes; l'Empereur faisoit des offres avantageuses. Il ne falloit donc pas beaucoup de réflexions, pour se déterminer lequel des deux partis il convenoit d'écouter.

La Cour de Saxe voulut cependant éviter l'apparence d'abandonner la cause commune pour ne songer qu'à ses propres intérêts. Tous les Souverains de l'Allemagne, & même les Suédois, avoient été invités à accéder à cette paix; quoique l'Empereur & Jean-George fussent les seules Puissances qui la désirassent pour se rendre les arbitres de l'Allemagne. Il étoit fait mention, dans le traité, de tous les griefs des Princes Protestans; on y décidoit arbitrairement de leurs droits & de leurs prétentions; ainsi que du sort des différentes Religions qui divisoient l'Empire, sans consulter les autres Princes qui y avoient un aussi grand intérêt. On convint que la paix générale deviendroit une loi de l'Empire, & qu'après avoir été publiée elle seroit mise en exécution par une armée Impériale, comme auroit pu l'être un décret de la Diète. Quiconque s'opposeroit à elle, seroit déclaré ennemi de l'Empire. La paix de Prague étoit donc, dans son essence, l'ouvrage d'un pouvoir usurpé & arbitraire; & elle ne l'étoit pas moins par sa teneur.

C'étoit principalement l'édit de restitution, qui avoit occasionné la rupture entre la Cour de Vienne & celle de Saxe: il convenoit donc d'y avoir

égard en se réconciliant. Sans révoquer formellement cet édit, il fut convenu que tous les Bénéfices immédiats ecclésiastiques, & tous les Bénéfices médiats qui avoient été sécularisés & possédés par des Protestans depuis le traité de Passau, demeureroient encore quarante ans, mais sans voix à la Diète de l'Empire, dans l'état où ils se trouveroient lorsque l'édit de restitution avoit été donné & publié : des Commissaires Protestans, & un nombre égal de Catholiques, devoient convenir à l'amiable de tous les différens qui subsistoient au sujet de ces Bénéfices, avant le terme & l'écoulement de ces quarantes années; s'il arrivoit qu'ils ne pussent convenir de rien, chaque partie devoit rentrer dans les droits dont elle jouissoit avant l'édit de restitution. Ainsi cette stipulation, loin d'anéantir les sources de désunion & de discorde, ne faisoit qu'en suspendre les funestes effets, & le germe d'une nouvelle guerre étoit renfermé dans cet article du traité de Prague.

Il étoit convenu en outre, que l'archevêché de Magdebourg demeureroit au Prince Auguste de Saxe, & celui d'Halberstadt à l'Archiduc Léopold-Guillaume : on démembroit, du territoire de Magdebourg, quatre bailliages pour les incorporer à la Saxe; & l'on devoit s'entendre pour les dédommemens dus à l'Administrateur Christian-Guillaume. Un autre article de ce traité rétablissoit les Ducs de Mecklenbourg dans leurs états, que depuis long-tems ils avoient recouvrés par les armes de Gustave-Adolphe. On rendoit aussi, à la ville de Dohna-

werth, son ancienne liberté. Il n'étoit fait aucune mention des prétentions de la Maison Electorale Palatine, quelqu'important qu'il fût, pour le parti Protestant en Allemagne, de ne pas perdre cette voix dans le College Electoral: mais l'attachement de l'Electeur de Saxe pour la doctrine de Luther, & son aversion pour celle de Calvin, l'empêchèrent de s'intéresser en faveur de Princes Calvinistes. Au reste, on restituoit, de part & d'autre, toutes les conquêtes des Princes Protestans, de la Ligue & de l'Empereur; & l'on ôtoit aux Suédois toutes celles qu'ils avoient faites pendant cette guerre. On s'engageoit à réunir en une seule armée les troupes des Puissances contractantes, qui, entretenues & soldées par l'Empire, devoient, à main armée, rendre cette paix générale.

Le traité de Prague devant avoir force de loi dans toute l'Allemagne, tous les points, qui ne touchoient pas directement l'Empire, furent réglés par un traité particulier. L'Empereur y cédoit à Jean-George la Lusace, à titre de fief relevant de la Couronne de Bohême: on y convenoit aussi de plusieurs objets relatifs à la liberté du culte, tant dans la Lusace que dans la Silésie.

Tous les Princes d'Empire Protestans, sans exception, étoient invités à accéder à cette paix; &, à cette condition, ils pouvoient participer à l'amnistie: mais on excluoit de celle-ci le Duc de Wirtemberg & les Princes de Bade, dont les états se trouvoient au pouvoir de l'Empereur qui n'étoit point disposé à les restituer sans conditions. On ne

comprit point, non plus, dans cette amnistie, les sujets de l'Autriche, qui avoient porté les armes contre leur Souverain. On en exclut de même les Etats d'Empire, qui, sous la direction d'Oxenstier-na, formoient le Conseil des quatre Cercles de la Haute-Allemagne. On se proposoit toutefois, moins de continuer à leur faire la guerre, que de leur vendre plus chèrement une paix qui leur étoit devenue nécessaire; & l'on vouloit garder leurs états en dépôt, jusqu'à ce que toutes les restitutions stipulées par le traité de Prague eussent été effectuées de part & d'autre, & que tout fût rentré dans son premier état.

Une égale justice envers tous les Princes Protestans auroit peut-être rétabli une confiance réciproque entre le Chef & les Membres de l'Empire, entre les Réformés, les Luthériens & les Catholiques: abandonnés de tous leurs alliés, les Suédois se seroient vraisemblablement vus contraints de se retirer honteusement de l'Allemagne. Mais la partialité dans les traitemens qu'on faisoit éprouver aux Princes Protestans, confirma ceux qu'on traitoit avec plus de dureté dans leurs défiances & dans leur animosité contre l'Autriche, & donna beaucoup de facilités aux Suédois, pour nourrir le feu de la guerre & pour conserver un parti puissant en Allemagne.

Ainsi qu'on devoit s'y attendre, la paix de Prague reçut, dans l'Empire Germanique, un accueil fort-varié. En s'efforçant de réunir les partis opposés, les Puissances contractantes s'attirèrent des re-

proches de l'un & de l'autre. Les Protestans se plainquirent des entraves auxquelles cette paix alloit les assujettir ; & les Catholiques-Romains trouverent que les hérétiques y étoient traités beaucoup trop favorablement, aux dépens de la vraie Eglise. Selon eux, on avoit dépouillé l'Eglise de ses droits inaliénables, en accordant pendant quarante années, aux Protestans, la jouissance des biens ecclésiastiques. Les Protestans trouvoient aussi qu'on avoit trahi les intérêts de leur Communion, parce qu'on n'avoit pas stipulé, dans le traité, la liberté du culte en faveur de leurs freres sujets de la Cour de Vienne. Ils se déchaînerent sur-tout contre l'Electeur de Saxe, qu'ils appelloient un transfugé perfide, traître à sa religion & aux libertés de l'Allemagne ; & ils le dépeignirent dans tous leurs écrits comme entièrement dévoué à l'Empereur.

Ce fut cependant, pour Jean - George, un triomphe bien capable de le consoler de ces grossieres injures, que de voir une grande partie des Princes Protestans agréer le traité de Prague. L'Electeur de Brandebourg, le Duc Guillaume de Weimar, les Princes d'Anhalt, les Ducs de Mecklenbourg, les Ducs de Brunswick-Lunebourg, les villes Anféatiques & plupart des villes Impériales y accéderent. Le Landgrave Guillaume de Hesse-Cassel parut d'abord quelque tems incertain, ou plutôt il feignit de l'être, pour gagner du tems & pour combiner ses mesures d'après les circonstances. Il avoit conquis par les armes de belles contrées, dans la Westphalie, où il puisoit ses principales ressour-

ces pour continuer la guerre, & que, selon la teneur du traité, il devoit restituer. Le Duc Bernard de Saxe - Weimar, dont les Etats, depuis la bataille de Nördlingue, n'existoient plus que sur le papier, entroit en considération moins comme Puissance belligérante, mais bien plus comme chef d'armée; &, à ces deux égards, il ne pouvoit que rejeter avec indignation le traité de Prague. Toutes ses richesses étoient dans sa bravoure, & tous ses états dans son épée. La guerre seule pouvoit l'aggrandir & le faire respecter; la guerre seule pouvoit donc porter à leur maturité les vues de son ambition.

Mais de tous ceux qui éleverent leur voix contre le traité de Prague, les Suédois furent ceux qui le rejetterent avec le plus d'indignation: en effet, ils en avoient sujet plus que tout autre Prince. Appelés en Allemagne par les Allemands mêmes, libérateurs de l'Eglise Protestante qu'ils avoient préservée d'une ruine certaine au prix de tant de sang & de la vie de leur Roi, ils se voyoient tout-à-coup honteusement abandonnés, déçus dans toutes leurs espérances, & relégués sans dédommagemens, sans aucun témoignage de reconnaissance, hors du territoire de l'Empire pour lequel ils avoient versé leur sang, & livrés aux mépris de l'ennemi, par ces mêmes Princes qui leur devoient tout. Il n'étoit fait aucune mention quelconque, dans le traité, ni d'une satisfaction pour la Couronne de Suede, ni de dédommagemens pour ses dépenses, ni enfin d'aucun équivalent

pour les conquêtes qu'elle devoit abandonner. Les Suédois devoient être congédiés plus dénués qu'ils n'étoient venus, &, au cas qu'ils s'y refusassent, chassés hors de l'Allemagne par ces mêmes Souverains qui les y avoient appellés. L'Electeur de Saxe voulut bien toutefois parler d'une satisfaction pécuniaire en leur faveur, & qui devoit se monter à la modique somme de deux millions & demi de florins, environ cinq millions de livres de France. Mais les dépenses de la Suede avoient été infiniment plus considérables, & un arrangement aussi honteux ne pouvoit que révolter son orgueil & mortifier son avarice. " Les Electeurs de Baviere & de Saxe, " répondit Oxenstierna, " se firent payer par des provinces considérables les secours qu'ils avoient fournis à l'Empereur, quoiqu'ils les lui dussent en qualité de vassaux; & nous, qui avons sacrifié notre Roi pour l'Allemagne, on veut nous congédier avec la chétive somme de deux millions & demi de florins. " Il étoit d'autant plus douloureux pour les Suédois de voir leurs espérances déçues, qu'ils avoient compté de se dédommager de tous leurs sacrifices par la possession de la Poméranie, dont le Duc se trouvoit avancé en âge & d'ailleurs sans héritiers. Mais l'expectative de ce Duché étoit assurée, par le traité de Prague, à l'Electeur de Brandebourg; & toutes les Puissances voisines s'opposoient à l'établissement des Suédois dans cette contrée.

Jamais, pendant toute cette guerre, les Suédois ne s'étoient vus dans une aussi grande crise que

celle qu'ils éprouverent en 1635, immédiatement après que la paix de Prague eut été publiée.

Plusieurs de leurs alliés, & principalement les villes Impériales, les abandonnerent afin de participer aux avantages de cette paix; d'autres y furent contraintes par les armes victorieuses de l'Empereur. Augsbourg, réduite par la famine, se soumit à de dures conditions: Wurzburg & Cobourg tombèrent au pouvoir des Autrichiens; & la Confédération de Heilbronn fut formellement dissoute. Presque toute la Haute-Allemagne, principal siège des forces de la Suede, reconnut l'autorité de l'Empereur. L'Electeur de Saxe, en vertu du traité de Prague, exigeoit l'évacuation de la Thuringe, de Magdebourg & d'Halberstadt: les Autrichiens avoient surpris Philipsbourg, place d'armes des François, avec toutes les munitions de guerre & de bouche qui y avoient été rassemblées; & cette immense perte avoit beaucoup affoibli l'activité de la France: il falloit enfin, pour mettre le comble aux désastres de la Suede, que la trêve avec la Pologne fût sur le point d'expirer. Une guerre contre l'Allemagne & la Pologne surpassoit de beaucoup les forces du royaume de Suede, auquel il ne restoit que le choix duquel de ces deux ennemis il devoit se délivrer. L'orgueil & l'ambition conseilloyent la continuation de la guerre en Allemagne, quelque sacrifice qu'il pût en coûter à l'égard de la Pologne. Une armée étoit cependant indispensable pour se faire respecter des Polonois, & pour ne pas recevoir tout-à-fait la loi dans

les négociations à entamer pour une paix ou pour une prolongation de la trêve.

Ostenstierna, aussi ferme qu'inépuisable en ressources, tint tête à l'orage qui fondoit de toutes parts sur sa patrie; & son esprit pénétrant fut tourner à son avantage les malheurs même qu'elle venoit d'éprouver. Si l'abandon de tant d'États privoit la Suede d'un grand nombre de ses alliés, il l'affranchissoit aussi de tout ménagement à leur égard; & plus les ennemis de la Suede devenoient nombreux, plus ses armées pouvoient envahir de provinces, & plus de ressources elles y trouvoient pour leur subsistance. La criante ingratitude des Allemands, & la hauteur insultante de l'Empereur, qui ne daignoit pas traiter de la paix immédiatement avec le Chancelier, enflammerent ce grand homme du courage du désespoir, & lui inspirèrent la généreuse résolution d'en venir aux dernières extrémités. La guerre la plus malheureuse ne pouvoit rendre la situation de la Suede plus mauvaise qu'elle ne l'étoit; & s'il falloit enfin évacuer toute l'Allemagne, il étoit du moins plus glorieux pour elle de le faire les armes à la main, & de succomber non à la crainte, mais uniquement sous les efforts d'ennemis ingrats & perfides.

Dans les grandes extrémités où la Suede se voyoit réduite par l'abandon de ses alliés, elle porta d'abord ses regards sur la France, qui la prévint par les propositions les plus encourageantes. Les intérêts de ces deux Couronnes se trouvoient alors étroitement unis; & la France auroit agi contre elle.

même, si elle eût laissé entièrement succomber les Suédois en Allemagne. Déjà, depuis le traité d'alliance conclu à Beerwalde, la France avoit attaqué l'Empereur par les armes de Gustave-Adolphe, sans toutefois en venir à une rupture ouverte, mais uniquement par les subsides qu'elle fournissoit aux ennemis de l'Autriche, & par son activité à en augmenter le nombre. Alarmée depuis par les succès aussi rapides que surprénans des armes Suédoises, elle avoit paru quelque tems perdre de vue ses premiers desseins, afin de rétablir l'équilibre de puissance qui avoit souffert par la supériorité des Suédois. Elle avoit cherché à protéger, par des traités de neutralité, les Princes Catholiques contre Gustave-Adolphe; &, ses efforts pour y parvenir ne lui ayant pas réussi, elle avoit été sur le point de s'armer contre ce Monarque. Mais à peine la mort de ce Prince & la foiblesse des Suédois eurent elles fait évanouir ces alarmes, que le Ministère de France en revint à ses premiers desseins, & accorda à la Suede malheureuse ce qu'il lui avoit refusé dans le cours de ses prospérités. Délivré de la résistance que l'ambition & la vigilance de Gustave-Adolphe oppoient à ses vues d'aggrandissement, il faisoit l'occasion favorable que lui offroit la bataille de Nördlingue, pour s'approprier la principale influence dans cette guerre, & pour faire la loi à ceux qui avoient besoin de sa puissante protection. Les circonstances favorisoient ses vues les plus hardies; & ce qui naguere n'étoit qu'un projet chimérique, étoit devenu un plan réfléchi & justifié par les circonstan-

ces. La France donna donc toute son attention à la guerre d'Allemagne ; & aussi-tôt qu'elle eût assuré ses intérêts & ses vues particulières , par un traité avec les Princes Protestans ennemis de l'Empereur , elle parut sur la scène , comme Puissance prépondérante. Tandis que les Puissances belligérantes s'épuisoient par une longue lutte , elle avoit puisé des forces & fait pendant dix ans la guerre uniquement avec son argent. Maintenant que les circonstances l'appellent à prendre hautement part à la querelle ; elle prend les armes , & fait des efforts qui surprennent toute l'Europe. Elle fait croiser deux flottes en même tems , & met en campagne six armées différentes , tandis qu'elle assiste de ses trésors une Couronne & plusieurs , Princes Allemands. Encouragés par cette protection puissante , les Suédois & les Allemands se relevent de leur abatement profond , & esperent obtenir , l'épée à la main , une paix plus glorieuse que celle de Prague.

Abandonné de plusieurs Princes leurs compatriotes , les Princes Protestans se lient d'autant plus étroitement à la France , qui , à mesure que le péril augmente , redouble ses secours , & prend à la guerre une part toujours plus grande quoique toujours cachée , jusqu'à ce qu'enfin , jettant entièrement le masque , elle déclare formellement la guerre à la Cour Impériale.

Afin de mettre la Suede à même d'employer toutes ses forces contre l'Empereur , la France commença par la délivrer de la guerre contre la

Pologne. Par les soins de son Ambassadeur, le Comte d'Avaux, elle engagea les deux Puissances à prolonger pour vingt - six ans la trêve dont le terme alloit expirer. Ce traité fut conclu à Stammersdorf dans la Prusse. La Suede y fit néanmoins des sacrifices considérables, puisqu'elle perdit d'un trait de plume presque toute la Prusse - Polonoise, conquête que Gustave - Adolphe n'avoit achetée qu'au prix de flots de sang. Le traité de Beerwalde fut renouvelé pour quelques années, quoiqu'avec des changemens que les circonstances rendoient nécessaires, d'abord à Compiègne, puis à Wismar, & enfin à Hambourg. La France avoit déjà rompu avec l'Espagne dès 1635; & en attaquant vivement cette Puissance, elle avoit privé l'Empereur des secours importans qu'il recevoit des Pays - Bas. Maintenant, en accordant tout secours au Landgrave Guillaume de Hesse - Cassel & au Duc Bernard de Saxe - Weimar, elle procura plus de liberté aux armes Suédoises dans les environs de l'Elbe & du Danube; & elle contraignit l'Empereur, par une puissante diversion du côté du Rhin, à diviser & à affoiblir considérablement ses forces.

La guerre s'alluma plus vivement que jamais; & si l'Empereur, par le traité de Prague, avoit réussi à diminuer le nombre de ses ennemis en Allemagne, il avoit aussi, en même tems, augmenté l'ardeur & l'activité des autres Puissances ennemies de l'Autriche. Il avoit su obtenir, sur l'Allemagne, une influence illimitée; &, à l'exception d'un petit nombre d'Etats, il s'étoit rendu maître de

toutes

toutes les forces de l'Empire ; de sorte qu'il se voyoit à même d'agir de nouveau comme Empereur & comme Roi. Un des premiers effets de cette politique fut l'élection de son fils Ferdinand III à la dignité de Roi des Romains , élection qui eut lieu à la pluralité des voix , malgré l'opposition de l'Electeur de Trèves & de celle des héritiers de Frédéric V. Mais l'Empereur avoit aussi excité la Suede à une défense désespérée , & armé contre lui toutes les forces de la France , qui se mêla dès - lors dans toutes les affaires intestines de l'Empire. Ces deux Couronnes , avec les alliés qu'elles avoient en Allemagne , formerent un parti étroitement uni , qui combattit à outrance l'Empereur & les Princes d'Empire attachés à la Cour de Vienne. Les Suédois ne garderent plus de ménagemens , parce qu'ils ne combattoient plus pour l'Allemagne , mais pour leur propre existence. Ils agirent donc avec plus de célérité , avec plus de résolution & plus de hardiesse , parce qu'ils n'étoient plus dans nécessité de concerter leurs opérations avec les Princes de leur parti , ni de leur en rendre compte. Les batailles devinrent plus opiniâtres & plus sanglantes , mais moins décisives. On verra désormais de plus grands exploits de bravoure , & des chefs - d'œuvres de l'art de la guerre ; mais ce seront des actions isolées , qui , ne dérivant d'aucun plan concerté , auront des suites peu importantes pour les intérêts du parti , & n'entraîneront que de foibles changemens dans la situation respective des Puissances belligérantes.

La Saxe s'étoit engagée, par le traité de Prague, à chasser les Suédois hors de l'Allemagne. Dès ce moment, on vit les étendarts Saxons se réunir à ceux de l'Empereur, & deux alliés devenir des ennemis irréconciliables. L'Archevêché de Magdebourg, que le traité de Prague affuroit au fils puiné de l'Electeur de Saxe, se trouvoit encore au pouvoir des Suédois; & toutes les instances pour les engager à s'en retirer étoient demeurées sans effet. En conséquence, les hostilités éclatèrent; & l'Electeur de Saxe les commença en rappelant tous ceux de ses sujets qui servoient dans l'armée Suédoise, laquelle sous les ordres de Bannier, campoit sur les bords de l'Elbe. Les officiers, déjà mécontents de ce que leur solde étoit arriérée, obéirent à ces sommations, & se retirèrent successivement de plusieurs quartiers. Les Saxons ayant fait en même tems un mouvement vers le Mecklenbourg, pour s'emparer de Dömitz & intercepter à l'ennemi toute communication avec la Poméranie & la Baltique, Bannier les y suivit en hâte, délivra Dömitz, & avec sept mille hommes, défit complètement Baudissin, général de l'Electeur, à qui il tua près de mille hommes & fit un pareil nombre de prisonniers.

Renforcé par les troupes & par l'artillerie qui avoient été jusqu'alors dans la Prusse - Polonoise, & que le traité de Stummsdorf avoit obligé la Suede de retirer de cette province, ce brave & impétueux guerrier entra, l'année suivante 1636, dans l'Electorat de Saxe, où il sacrifia un grand

nombre de victimes à son ancienne animosité contre les Saxons. Irrité au dernier point des injures multipliées qu'il avoit dû éprouver de l'orgueil des Saxons pendant plusieurs campagnes successives qu'il avoit faites avec eux , & maintenant extrêmement indigné de l'abandon de l'Electeur , Bannier exerça sa vengeance sur les malheureux sujets de ce Prince. Le soldat Suédois avoit combattu principalement par devoir , contre les Bavaois & contre les Autrichiens ; mais il combattit les Saxons avec l'acharnement de la haine la plus enracinée , parce qu'il les abhorroit comme des amis infidèles , & que les haines entre des amis devenus ennemis sont ordinairement les plus vives & les plus implacables. La diversion efficace , que le Duc de Weimar & le Landgrave de Hesse-Cassel firent cependant dans la Westphalie , aux armes de l'Empereur , l'empêcherent de donner aux Saxons des secours suffisans ; & tout l'Electorat éprouva , de la part des hordes que commandoit Bannier , des traitemens épouvantables. Enfin l'Electeur , après avoir été joint par le général de l'Empereur Comte de Hatzfeld , s'avança sur Magdebourg , que Bannier , qui étoit accouru , s'efforça inutilement de secourir. L'armée réunie des Impériaux & des Saxons s'étendit alors dans l'Electorat de Brandebourg , où elle enleva plusieurs villes aux Suédois. Déjà elle étoit sur le point de les chasser jusques sur les bords de la Baltique ; mais , contre toute attente , Bannier , qu'on regardoit déjà comme perdu , attaqua l'ennemi , le

24 Septembre 1636, près de Wittstock, où se donna une grande bataille. L'attaque fut terrible ; & toute la force des Impériaux & des Saxons tomba sur l'aile droite des Suédois, que Bannier commandoit en personne. Le combat se soutint long-tems, avec une égale opiniâtreté & un égal acharnement de part & d'autre ; &, dans l'armée Suédoise, il n'y eut pas un seul escadron qui n'eût attaqué dix fois & qui dix fois n'eût été repoussé. Bannier étant enfin obligé de céder à la supériorité de l'ennemi, son aile gauche soutint le combat jusqu'à l'approche de la nuit ; & le corps - de - réserve Suédois, qui n'avoit pas encore combattu, étoit prêt, le lendemain, à renouveler le combat. Mais l'Electeur de Saxe ne voulut point attendre cette seconde attaque ; son armée ayant beaucoup souffert par le combat de la veille, & les gouvats s'étant enfuis avec tous les chevaux, de sorte qu'on ne pouvoit faire usage de l'artillerie. Ce Prince, de concert avec le Comte de Hatzfeld, prit donc la fuite dans la même nuit, abandonnant le champ - de - bataille aux Suédois. Les alliés perdirent, dans le combat, près de cinq mille hommes tués sur la place, non compris ceux que les Suédois massacrèrent dans la poursuite, ou qui tomberent entre les mains des payfans irrités. Plus de cent cinquante étendarts & drapeaux, vingt-trois piéces de canon, tous les bagages & même l'argenterie de l'Electeur, avec plus de deux mille prisonniers, tomberent au pouvoir du vainqueur. Cette victoire brillante, remportée sur un ennemi

de beaucoup supérieur en nombre & avantageusement posté , rendit tout-à-coup aux armes des Suédois leur précédent éclat ; leurs ennemis tremblèrent , & leurs alliés reprirent courage. Bannier , tirant parti de la Fortune qui s'étoit déclarée d'une manière si décisive en sa faveur , se porta rapidement au-delà de l'Elbe , & chassa les Impériaux , à travers la Thuringe & la Hesse , jusques dans la Westphalie. Il revint ensuite sur ses pas , prendre ses quartiers d'hiver sur le territoire de Saxe.

Mais Bannier auroit eu bien de la peine à remporter ces victoires éclatantes , sans la diversion que l'activité du Duc Bernard de Saxe - Weimar & celle des François firent en sa faveur du côté du Rhin. Après la bataille de Nördlingue , le Duc de Saxe - Weimar avoit rassemblé , dans la Wetté-
ravia , les débris de l'armée Suédoise : mais abandonné par la confédération de Heilbronn , que la paix de Prague ne tarda pas de dissoudre entièrement , & trop peu soutenu par le reste des troupes Suédoises , il s'étoit vu hors d'état d'entretenir son armée & de faire , à sa tête , de grands exploits.

La bataille de Nördlingue avoit fait évanouir son Duché en Franconie , & la foiblesse de la Suede lui ôtoit tout espoir de fortune en demeurant plus long-tems au service de cette Couronne. Las de la contrainte que lui imposoit la conduite impérieuse du Chancelier de Suede , il porta ses vues sur la France , qui pouvoit lui fournir de l'argent , le seul secours dont il eût besoin , & qui en effet

s'y montra disposée. Richelieu ne desiroit rien autant, que de diminuer l'influence des Suédois en Allemagne, & de se rendre maître, sous le masque d'un nom étranger, de la conduite de cette guerre. Pour effectuer ce dessein, il ne pouvoit choisir de moyen plus propre que celui de priver les Suédois du plus brave de leurs généraux, & d'attacher celui-ci aux intérêts de la France, en s'assurant de son bras pour l'exécution des vastes vues du Ministère François. La France n'avoit rien à craindre d'un Prince tel que Bernard, qui ne pouvoit se soutenir sans le secours d'une Puissance étrangère, & que les plus heureux succès n'étoient pas capables de soustraire à sa dépendance. Le Duc de Saxe-Weimar vint-lui-même en France; & il conclut en Octobre 1635, à St. Germain-en-Laye, non en qualité de général au service de Suede, mais en son propre nom, un traité avec Louis XIII, qui s'engageoit à lui payer annuellement, pour sa personne, une pension de quinze cens mille livres, & quatre millions pour l'entretien d'une armée qu'il devoit commander sous les ordres du Roi. Afin d'exciter plus vivement son zele, & d'accélérer par lui la conquête de l'Alsace, on n'hésita pas d'offrir au Duc de Weimar, par un article secret du traité, à titre de récompense, la possession de cette province; magnanimité dont on étoit bien éloigné, & que le Duc fut apprécier à sa valeur réelle. Mais Bernard, se confiant dans sa bravoure & dans sa fortune, opposa la dissimulation à la dissimulation;

ne doutant point que, s'il étoit jamais à même d'arracher cette province à l'Autriche, il seroit assez fort pour se maintenir malgré la France dans cette riche possession. Avec l'argent que lui fournît cette Puissance, il eut bientôt une armée qu'il commanda sous l'autorité de la Cour de France, mais avec un pouvoir illimité, sans cependant rompre entièrement ses liaisons avec la Suede. Il ouvrit donc la campagne vers le Rhin, où une autre armée Françoisse, aux ordres du Cardinal de la Valette, avoit déjà commencé, en 1635, les hostilités contre l'Empereur.

C'étoit contre cette armée, qu'après avoir soumis la Suabe & la Franconie, l'armée Autrichienne, aux ordres du général Gallas, la même qui avoit remporté la grande victoire de Nördlingue, avoit tourné toutes ses forces: elle avoit heureusement repoussé les François jusques sous Metz, dégagé le Rhin d'ennemis, & repris sur les Suédois les villes de Frankenthal & de Mayence. Mais la vigoureuse résistance des François fit échouer le dessein qu'avoit Gallas de prendre ses quartiers d'hiver en France; & il fut contraint de ramener ses troupes hiverner dans la Suabe & dans l'Alsace, provinces déjà presqu'entièrement épuisées. L'année suivante, dès l'ouverture de la campagne, après avoir passé le Rhin près de Brisach, Gallas se prépara à porter dans le cœur de la France le théâtre de la guerre. Il envahit en effet la Bourgogne, tandis que les Espagnols des Pays - Bas faisoient d'heureux progrès dans la Piccardie, & que

Jean de Werth , l'un des généraux les plus redoutés de la Ligue Catholique , à la tête d'un corps de cavalerie légère , pouffoit ses incursions dans le cœur de la Champagne & répandoit l'alarme & l'épouvante jusques dans Paris. Mais toute la valeur des troupes Impériales échoua devant une petite forteresse de la Franche-Comté ; & Gallas se vit une seconde fois , déçu de ses espérances.

L'activité du Duc Bernard de Saxe-Weimar avoit été jusqu'alors enchainée par la dépendance où le retenoit un général François , le Cardinal de la Vallette , qui faisoit plus d'honneur au sacerdoce qu'il n'en obtenoit à la tête des armées. Quoique Bernard , réuni à ce Cardinal , se fût emparé de la forteresse d'Elfsals-Zabern , il lui avoit été impossible , dans les années 1636 & 1637 , de se maintenir vers le Rhin. Les mauvais succès des armes françoises dans les Pays-Bas avoient enchainé l'activité des opérations en Alsace & dans le Brisgau ; mais , en 1638 , la guerre se fit avec d'autant plus de succès dans ces contrées. Dégagé des entraves qui jusqu'alors l'avoient arrêté , le Duc de Weimar quitta , dès le commencement de Février , les quartiers d'hiver qu'il avoit pris dans l'évêché de Basle ; & , contre toute attente , il parut sur les bords du Rhin , où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à une attaque dans cette saison rigoureuse. Il s'empara , par surprise , des villes-forétieres de Laufenbourg , Waldshout & Seckingue ; & il mit le siege devant celle de Rhinfelden. Le Duc de Savelli , qui commandoit dans ces environs les troupes Impériales , accourt à

marches rapides au secours de cette place importante, en fait lever le siège, & repousse le Duc non sans lui causer de grandes pertes. Mais contre toute attente, dès le troisième jour qui suivit ce revers (le 21 Février 1638), Weimar parut de nouveau à la vue de l'armée Impériale, qui, dans une profonde sécurité, se reposoit de ses fatigues dans les environs de Rhinfelden. Il attaque l'ennemi, & dans une grande bataille qu'il lui livre, il fait prisonniers de guerre les quatre généraux de l'Empereur, Savelli, Jean de Werth, Enkeford & Spereuter, outre deux mille autres prisonniers. Pour flatter la vanité du peuple françois par l'aspect de captifs aussi célèbres, Richelieu fit conduire en France Jean de Werth & Enkeford. Les drapeaux & étendarts enlevés à l'ennemi furent aussi transportés à Paris, & placés solennellement dans l'église de Notre Dame.

La prise de Rhinfelde, celles de Röteln & de Fribourg furent les premières suites de la victoire du Duc Bernard. Son armée prit des accroissemens considérables; & il étendit ses propres vues, à mesure que le succès favorisoit ses entreprises. La forteresse de Brisach étoit regardée comme la clef de l'Alsace & comme la maîtresse du Rhin. Aucune place n'étoit plus importante pour l'Empereur; & il n'y en avoit aucune que la Cour de Vienne eût munie avec tant de soins. C'étoit à la défense de Brisach, que l'armée Italienne aux ordres du Duc de Feria avoit été principalement destinée: la force de ses ouvrages & l'avantage de sa situation bra-

voient les plus vives attaques ; & les généraux de l'Empereur, qui commandoient dans ces environs, avoient l'ordre de tout hasarder pour la conservation de cette place. Mais Bernard, plein de confiance en sa fortune, résolut de l'attaquer. Inexpugnable par la force, elle ne pouvoit être réduite que par famine ; & l'imprudence du Commandant, qui, ne redoutant aucune attaque, avoit fait argent de ses magazins, favorisa cette entreprise. Brisach, dans ces circonstances, ne pouvant soutenir un long siege, il falloit se hâter de la secourir ou de l'approvisionner. Le général Autrichien de Götz s'en approcha donc en hâte, à la tête de douze mille hommes, suivis de trois mille charriots de munitions qu'il se proposoit de jeter dans la place. Mais, attaqué, près de Witteweyer, par le Duc de Saxe-Weimar, il perdit toutes ses troupes à l'exception de trois mille hommes, & tout le convoi qu'il conduisoit avec lui. Le Duc de Lorraine, qui amenoit un secours de cinq à six mille hommes à la place assiégée, éprouva bientôt après un fort pareil, dans la plaine de d'Ochsenfeld non loin de Thann. Une troisième tentative, entreprise par Götz pour sauver Brisach, ayant échoué, cette place, qui éprouvoit toutes les horreurs de la famine, se rendit le 7 Décembre 1638, après un siege de quatre mois, à un vainqueur aussi humain que redoutable par sa bravoure & par sa persévérance.

Nous devons à la mémoire de ce grand homme, de donner à nos lecteurs quelques détails ulté-

rieurs sur ces événemens. Les années de 1634 à 1637 avoient paru destinées pour éprouver par une longue suite d'adversités l'héroïsme du Duc de Saxe - Weimar. Après la bataille de Nördlingue, navré du regret d'avoir fait le malheur des Suédois & celui de l'Allemagne Protestante, il se voyoit en même tems privé de l'espoir de jamais réparer ce désastre. Ce fut dans cette situation d'esprit, que sans amis, sans soldats & sans argent, il arriva à Heilbronn. Il rassembla, il est vrai, à Francfort-sur-le-Mein, quelques débris de ses troupes; mais que pouvoit-il faire avec cette poignée de soldats découragés, qui, sans discipline, n'avoient subsisté, depuis leur défaite, que du pillage, & que l'on ne pouvoit regagner qu'avec un argent qui lui manquoit & qu'Oxenstierna ne pouvoit lui fournir. La misère & la famine régnoient dans les environs où il s'étoit réfugié; & néanmoins il ne pouvoit se résoudre à quitter l'Allemagne. Ses soldats le contraignent malgré lui de passer le Rhin. La France, qui ne pouvoit permettre que l'Empereur acquit trop de prépondérance en Allemagne, entretenoit une armée sur la frontière & faisoit mine de soutenir les Suédois. Bernard se prévaut habilement de cette circonstance; &, en 1635, il repasse le Rhin avec quelques troupes Françaises; mais la famine, la dysenterie & le manque de secours suffisans, ces trois formidables ennemis, le forcerent de revenir sur ses pas. Dans cette extrémité, il se rend, en 1636, à Paris, où il conclut avec Louis XIII

un traité, par lequel ce Monarque lui promet de grandes sommes d'argent pour la levée de dix-huit mille hommes, une pension considérable, &, après la paix, le Landgraviat d'Alsace & le bailliage de Haguenau. Aucune de ces promesses ne fut fidèlement tenue. Les subsides furent à peine payés pendant quinze jours. Quelle mortification pour un héros ! Loin de pouvoir agir & s'illustrer par de nouveaux exploits, il dut voir ses troupes abandonner leurs drapeaux faute de paie, & l'accabler de reproches. Il fut ensuite réduit à l'humiliation d'obéir aux ordres des généraux François. Rien ne le navroit autant que cette dépendance. " Je veux „ une armée à moi, " écrivoit-il au Ministère de Louis XIII, " sans quoi je saurai bien me dégager „ de vous. " Dans un second voyage qu'il fit à Paris, il obtint des pleins-pouvoirs pour faire la guerre comme il le jugeroit à propos ; il revint avec de l'argent & des présens fort-riches, & l'on assigna à ses troupes des quartiers, dans lesquels elles pouvoient promptement se rétablir. Toutes ces campagnes de Bernard n'avoient cependant abouti qu'à des tentatives pour exercer ses troupes & pour les tenir en activité. Maintenant que Bannier occupoit l'ennemi dans une autre contrée, il se vit à même de former de plus grandes entreprises. Il voulut saisir cette occasion favorable ; mais la France le retint. Celle-ci vouloit bien empêcher que l'Empereur ne devint trop puissant ; mais elle étoit bien éloignée de soutenir efficacement le Duc de Weimar. Les calomnies de ses ennemis avoient

inspiré à la Cour des défiances contre ce Prince; tantôt on l'accusoit d'être l'ami secret de l'Empereur, tantôt celui des Huguenots, tantôt aussi l'on craignoit que le parti des Protestans en Allemagne n'obtint trop de prépondérance. Après tant d'épreuves, la mesure des contre-tems & chagrins fut à son comble. Le Duc, qu'on empêchoit d'entrer en Allemagne, envahit, au commencement de l'année, la riche province de Franche-Comté, appartenante alors aux Espagnols. En peu de jours, il s'empara de dix-huit villes & de quantité de châteaux; & il trouva assez d'argent, de vivres & de munitions, pour pouvoir former de plus grandes entreprises. Rien alors n'est capable de le retenir, & il passe le Rhin avec quelques troupes. Ses premiers desseins étoient dirigés contre la Bavière. Pour pouvoir les exécuter plus sûrement, il demande de nouveaux secours à la France. Mais le Pere Joseph, secrétaire du Cardinal de Richelieu, ambitionnoit d'échanger son habit de moine contre la pourpre Romaine: en conséquence, afin de plaire au Pape, qui étoit dans les intérêts de la Bavière, il fit si bien que le Ministère de Louis XIII abandonna Weimar dans son entreprise. Ce Prince fut donc obligé de regagner l'Alsace, après avoir laissé des garnisons Françaises dans les places sur le Rhin, dont il s'étoit emparé. Jean de Werth, général de Bavière, n'eut qu'à se montrer pour faire abandonner lâchement ces mêmes places aux François effrayés. Au commencement de 1638, l'hiver inspira plus de frayeur encore

aux troupes Françoises : la rigueur du froid fit fuir les soldats dans leurs foyers. " Qu'ils fuient, " dit le Duc en lui-même ; " le tems est venu, où je puis agir & combattre fans eux. " La Cour de France pénètre cette résolution ; & maintenant que Weimar dédaigne les secours de Louis XIII & les intrigues des moines, elle cherche à réparer ses torts, & offre au Duc, de faire, au printems, tout ce qu'il désirera. Sans attendre l'effet de ces promesses, & avant que la France s'en doute, le Duc, au plus fort de l'hyver de 1638, marche vers le Rhin. Cette marche n'est qu'une suite de victoires ; &, dans le courant de cette année, chaque mois, presque chaque jour, le Duc cueille de nouveaux lauriers. Il s'empare des défilés près du Rhin ; &, afin de les assurer, assiege Rhinfelden : les troupes Impériales & Bavaroisés accourent au secours de cette importante place. Repoussé d'abord, le Duc gagne, trois jours après, une victoire complete : les troupes Impériales & de Bavière, sans généraux & presque sans officiers, sans drapeaux & sans discipline, sont entièrement dispersées. Le Duc, marchant de victoire en victoire, entre dans Fribourg. Son grand dessein étoit la conquête de Brisach. Hugo Grotius, Ambassadeur de Suede en France, représente la grandeur de cette entreprise, dans laquelle il prie le Ministère François de secourir le Duc. Il obtint à peine trois mille hommes. Le siege de Brisach devoit rendre le Duc de Saxe-Weimar immortel ; Il lui fallut acheter cette conquête par des victoires

innombrables & par une persévérance à toute épreuve. Deux fois il dut combattre le général de Götz, qui avoit eu l'ordre de délivrer la place, quand même toute son armée devoit périr dans cette entreprise. Les Impériaux combattirent comme des lions ; quand leurs munitions étoient épuisées, on les voyoit renverser leurs fusils & combattre de la crosse. Il fallut repousser également le Duc de Lorraine. Enfin le général Lamboi arrive des Pays-Bas avec des troupes Impériales, & Götz vient se joindre à lui. Ils pénétrèrent en effet dans la place ; mais il étoit trop tard ; la famine y faisoit trop de ravages ; ne pouvant s'y soutenir, ils renoncèrent à tout espoir de la sauver. Jamais Commandant ne soutint un siège avec plus d'opiniâtreté que Reinacher en mit à défendre Brisach. C'est à quoi le Duc de Weimar s'étoit attendu ; aussi ne le fit-il sommer que quand la garnison fut réduite aux dernières extrémités. Les magasins de vivres, ramassés à la hâte, avoient été incendiés : quinze cens personnes avoient dû être chassées de la ville, parce qu'elles n'avoient plus de subsistances ; & le reste des habitans, faute de nourriture, pouvoient à peine se soutenir sur leurs jambes. Les soldats de Reinacher se nourrissoient de pain fait d'écorces de chêne ; quant aux prisonniers faits par la garnison, on les laissoit mourir de faim. Trois fois Bernard le fit sommer de se rendre ; mais c'étoient moins des sommations, que des prières pour qu'il épargnât tant de malheureuses victimes, d'autant plus que tout espoir de secours étoit évanoui. Rei-

nacher refusa néanmoins de rendre la place. Irrités de ces refus, les assiégeans demandent qu'on les mene à l'assaut; mais Weimar, à qui l'adversité n'avoit fait qu'inspirer des sentimens généreux, refusa d'y consentir afin qu'aucun massacre ou pillage ne souillât sa victoire. Reinacher se rendit enfin le 3 Décembre; & Bernard lui accorda la plus honorable capitulation. La reddition de Brisach offrit un spectacle qu'une ame sensible ne peut retracer sans émotion. Bernard, non moins humain que vaillant, avoit fait préparer du pain & des alimens chauds pour restaurer les soldats ennemis & les habitans de la ville. Les portes s'ouvrent. Reinacher & le Chancelier Volmar paroissent en tremblant, se rappelant l'un ses torts envers les prisonniers de guerre, & l'autre les railleries & les injures grossieres qu'il s'est permis de proférer à l'égard du vainqueur. Reinacher remet les clefs au Duc, dont Volmar embrassé les genoux. Le Duc se contente de leur faire une legere réprimande, & pardonne à tous deux. Ils sont suivis des soldats de la garnison & des habitans de la ville, qui, pâles & défaits, ressemblent moins à des hommes qu'à des fantômes. Touchés de l'exemple de leur chef, les soldats Suédois oublient leur ressentiment; ils accourent à ces malheureux, appuient ceux qui n'ont pas la force de se soutenir, & présentent à tous de la nourriture. Weimar appelle ces malheureux ses enfans; ils lui donnent le nom de pere, & ils s'assemblent familièrement autour de lui. On vit un soldat Autrichien s'asseoir en face du Prince,

Prince , & refufer de prendre aucun aliment , *juſqu'à ce qu'il eût* , diſoit - il , *raſſaſié ſes regards par la vue d'un Héros auſſi pieux.*

La priſe de Briſach ouvrit un champ fans bornes à l'ambition du Duc de Saxe - Weimar ; & ce fut alors ſeulement que le roman de ſes eſpérances commença de ſe réalifer. Loin de céder le prix de ſes victoires à la France , il forma le deſſein de garder Briſach , & annonça cette réſolution en ſe faiſant prêter par les habitans le ſerment de fidélité. Fier de ſes ſuccès & ſe livrant aux plus hautes eſpérances , il ſe crut dès lors en état de ſe ſuffire à lui - même , & de conſerver ſes conquêtes malgré la France. En un tems où des armées & d'habiles généraux étoient priſés plus que des provinces entières , une telle confiance étoit permife à un Prince tel que Bernard ; & il pouvoit tout entreprendre à la tête d'une armée auſſi aguerrie , qui , ſous lui , ſe croyoit invincible. Pour ſ'affermir cependant contre tant d'ennemis qu'il alloit braver , il jeta les yeux ſur la Landgrave Amélie , Princeſſe auſſi courageuſe qu'éclairée. Elle étoit veuve , depuis peu , du Landgrave Guillaume de Hefſe - Caſſel , & elle pouvoit ; avec ſa main , diſpoſer d'une valeureuſe armée & d'une ſouveraineté accrue par d'importantes conquêtes. La réunion des conquêtes de la Hefſe avec celles du Duc de Weimar , & la jonction de leurs armées victorieuſes , pouvoient former une puiffance conſidérable dans l'Empire Germanique , & peut-être même y faire naître un troiſième parti , aſſez puis-

fant pour décider de l'issue de la guerre. Mais la mort ne tarda pas à déjouer ce vaste plan.

Courage, Pere Joseph ; Brisach est à nous ! dit le Cardinal de Richelieu à ce moine expirant ; tant cette nouvelle avoit comblé ce Ministre de joie. Déjà il voyoit la France en possession de l'Alsace, du Brisgau & de toute l'Autriche antérieure, sans se rappeler aucunement les promesses qu'il avoit faites au Duc Bernard. La ferme résolution que prit ce Prince de garder Brisach, dessein qu'il fit connoître d'une manière non équivoque, plongea le Cardinal dans une grande perplexité ; & tout fut tenté pour maintenir le Duc dans les intérêts de la France. On l'invita de venir à la Cour, pour y recevoir les honneurs dus à ses victoires ; mais Bernard reconnut ce piège, & il fut l'éviter. On lui offrit pour épouse une niece du Cardinal ; mais l'altier Prince la refusa pour ne pas déshonorer le sang de Saxe par une mésalliance. Dès lors on commença à le regarder comme un ennemi dangereux, & à le traiter comme tel. On lui retint les subsides promis ; & l'on gagna les principaux de ses officiers, afin de se mettre, par leur moyen, au moins après la mort du Duc, en possession de ses conquêtes. Ces intrigues ne furent point un secret pour le Duc ; & les mesures qu'il prit pour la défense de ses places prouvent à quel point il se défioit de la France. Toutefois ces démêlés avec la France porterent le plus grand préjudice à l'exécution des entreprises que méditoit Weimar. Les mesures qu'il dut prendre pour mettre ses conquêtes à l'a-

bri de toute attaque de la part des François, le contraignirent de diviser ses forces ; & le défaut de subsides retarda son apparition en campagne. Il s'étoit proposé de passer le Rhin, pour faire une diversion en faveur des Suédois, & afin d'agir, sur les bords du Danube, contre l'Empereur & l'Electeur de Baviere. Déjà il avoit découvert son plan d'opérations à Bannier, qui étoit sur le point de porter la guerre dans les Etats héréditaires de l'Empereur. Le Duc de Weimar lui avoit promis le plus puissant secours, lorsque la mort le surprit à Neubourg sur le Rhin (en Juillet 1639), dans la trente-fixieme année de son âge & au milieu de sa glorieuse carrière.

Il mourut d'une maladie pestilentielle, qui, en deux jours, avoit enlevé près de quatre cens hommes de son armée. Les taches livides qui se montrerent sur son corps, quelques propos du Prince mourant, & les avantages que la France devoit recueillir de son trépas précoce, firent répandre le bruit que le poison avoit terminé ses jours : mais la nature de la maladie qui le mit au tombeau suffit pour réfuter un soupçon aussi odieux. Les alliés perdirent en lui le plus grand général qu'ils eussent possédé depuis la mort de Gustave - Adolphe ; la France un rival formidable pour la possession de l'Alsace, & l'Empereur le plus dangereux de ses ennemis. Formé, sous Gustave - Adolphe, à l'école d'un héros & d'un général, il imita constamment ce sublime modele ; & il ne lui manqua qu'une plus longue vie, pour égaler, ou plutôt pour

surpasser son Maître. Avec la bravoure du soldat, il réunissoit le sang - froid & la présence d'esprit du général, la patience du vieillard avec la promptitude de la jeunesse, l'impétuosité du guerrier & la majesté d'un Prince, la modération du sage & la délicatesse de l'homme d'honneur. Toujours au-dessus de l'adversité, après le coup le plus atterrant, il se relevoit plus redoutable que jamais ; aucun obstacle ne pouvoit enchaîner sa hardiesse, aucun revers n'abattit son courage. Ses desseins tendoient à un but sublime, que peut-être il étoit impossible d'atteindre ; mais des hommes de son rang sont soumis à d'autres loix de prudence que celles d'après lesquelles nous jugeons ordinairement de simples particuliers. Capable d'exécuter plus que d'autres, il pouvoit aussi projeter des plans plus hardis.

Quelque odieux qu'aient été les soupçons que son trépas inattendu a fait naître, un concours de circonstances se réunit pour les rendre vraisemblables aux yeux du vulgaire. Ce Prince avoit fait réparer & augmenter les fortifications de Brisach ; il avoit fait frapper des monnoies à son coing. Il donna ainsi à connoître qu'il regardoit Brisach & l'Alsace, dont la France lui avoit promis la possession, comme étant sa propriété. Mais la Cour de France n'avoit jamais eu le dessein d'effectuer cette promesse ; & elle employa tous les ressorts de la politique, pour déjouer les vues de Bernard. Ce Prince est invité à venir assister aux fêtes qu'on donne à Paris pour célébrer ses victoires ; le vain Richelieu ose

lui offrir en mariage sa niece, depuis Duchesse d'Aiguillon, & il est refusé avec dédain. Weimar ne songeoit qu'à fondre sur la Baviere; mais la France & le Pape ne vouloient pas qu'il envahit ce pays, ni qu'il gardât Brisach. On lui demande de joindre des troupes Françoises à la garnison Allemande qu'il a dans cette ville : il s'y refuse obstinément. La France alors cherche à gagner quelques-uns de ses officiers. Le 4 Juin, Bernard veut passer le Rhin; mais il tombe malade. Il ne tarde pas à recouvrer ses forces & en même tems toutes ses espérances. Rempli de joie & de courage à la nouvelle d'une victoire que Bannier venoit de remporter, il alloit marcher en Baviere, lorsqu'il fut de rechef attaqué d'une maladie dont les progrès fuernt aussi rapides que violens. Il vit d'abord qu'il n'étoit pas loin de sa dernière heure. Des taches noires & livides se répandirent sur son corps. Il arriva des lettres dans lesquelles on s'informoit si le Duc de Weimar étoit mort, dans le tems où l'on ne pouvoit encore savoir, dans le voisinage, si ce Prince étoit malade. Le chirurgien, qui fit l'ouverture de son corps, s'étant blessé légèrement de son scapel, sa main enfla, & il mourut peu de jours après.

Se voyant sur le point d'expirer, le 3 Juillet 1639, le Duc de Weimar demanda son secretaire, son aumônier, & le général Rosen, son ami intime. Il dicta d'abord son testament, par lequel, en témoignage de son amour & de sa reconnoissance pour ses soldats, il leur faisoit à chacun

un petit legs. Il fit ensuite ses dévotions. Quand il eut achevé sa prière, prenant la main de Rosen, " reçois, " lui dit-il, " toi qui fut le compagnon de mes malheurs & de mes dangers; reçois mon dernier soupir. Ton bras m'availlamment secouru contre l'ennemi dans les combats; mets-le sous ma tête afin qu'il me soutienne pour la dernière fois. " Il ne cesse de fixer Rosen avec l'expression de l'amitié la plus tendre, jusqu'à ce que ses yeux se cassent. Rosen, se baissant, recueille de ses lèvres le dernier soupir du Prince. Il n'a cessé depuis de se montrer digne d'avoir été l'ami de ce héros.

La succession du Duc de Saxe - Weimar ne consistoit guere qu'en son armée, qu'il avoit léguée, ainsi que l'Alsace, à son frere Guillaume. Mais la Suede & la France prétendoient chacune avoir de justes droits à cette armée, l'une parce qu'elle avoit été levée en son nom, l'autre pour avoir fourni à son entretien. Le Prince Electoral, fils du malheureux Frédéric V, chercha aussi à faire l'acquisition de cette armée, pour l'employer à reconquérir ses Etats; & il s'efforça, d'abord par ses agens, & ensuite en personne, de l'engager dans ses intérêts. On fit même aussi, de la part de l'Empereur, un essai pour gagner cette armée: ce qui ne doit point surprendre en un tems où tout guerrier considéroit non la justice de la cause, mais le prix qu'il recueillerait de ses services, & où le plus brave militaire se vendoit au plus offrant. Mais la France, plus opulente & plus ré-

solue, fit des offres plus considérables que celles de tous ses rivaux. Elle put gagner le général d'Er-lach, commandant de Brisach, ainsi que quelques autres chefs qui lui assurèrent cette armée. Le jeu-Prince-Electoral Charles-Louis, qui, dans les années précédentes, avoit déjà fait une malheureuse campagne, vit encore échouer ses desseins. Sur le point de se rendre à l'armée du Duc de Weimar, pour l'engager dans ses intérêts, il eut la malheureuse idée de traverser une partie du territoire de France, & de prendre en même tems un autre nom. Le Cardinal, qui redoutoit la juste cause de ce jeune Prince, saisit habilement ce prétexte pour déjouer ses desseins : il le fit arrêter à Moulins, contre tout droit des gens, & ne lui rendit sa liberté, que quand ses négociations avec les chefs de l'armée de Weimar furent entièrement terminées. C'est ainsi que la France se vit en possession d'une armée & d'une province considérables en Allemagne; & ce ne fut que dès-lors, qu'elle commença à faire ouvertement la guerre à l'Empereur.

Mais ce n'étoit plus Ferdinand II, dont la France se déclaroit l'ennemie. La mort avoit frappé ce Prince dès le mois de Février 1637, dans la cinquante-cinquième année de son âge. Il ne vit point la fin de cette guerre que son ambition avoit perpétuée; & pendant dix-huit ans de regne, jamais il ne put goûter les douceurs de la paix. Né avec les vertus d'un excellent Souverain, orné de beaucoup de ces talens qui fondent le bonheur des peu-

ples, naturellement doux & humain, on le vit, par l'effet de ses fausses idées sur les devoirs d'un Monarque, devenir l'instrument & la victime de passions étrangères, & manquer l'objet de ses vues bienfaisantes; on vit ce Prince, ami de la justice, devenir l'oppresser de l'humanité, l'ennemi de la paix & le fléau des peuples. Aimable dans sa vie privée, respectable par son gouvernement, mais mal dirigé dans sa politique, il réunit sur sa personne les bénédictions de ses sujets Catholiques & l'exécration de l'Europe Protestante. L'histoire nous présente des despotes plus cruels que ne le fut Ferdinand II; mais aucun n'a allumé, comme lui, une guerre de trente années.

Ferdinand III son fils, élevé, peu avant la mort de son père à la dignité de Roi des Romains, hérita de ses Etats, de ses principes & de cette funeste guerre. Mais Ferdinand III avoit vu de près la misère des peuples, & senti plus vivement le besoin qu'ils avoient de la paix. Moins dépendant des Jésuites & des Espagnols, & plus équitable envers les partisans d'autres sectes, il put écouter plus facilement que son père la voix de la modération. Il l'écouta, & donna la paix à l'Europe; mais ce ne fut qu'après avoir combattu onze ans, & lorsque, toute résistance étant devenue inutile, la plus urgente nécessité lui en eut fait la dure loi.

La Fortune favorisa les commencemens de son règne, & ses armes furent victorieuses contre les Suédois. Ceux-ci, après la bataille de Wittstock,

avoient pris leurs quartiers d'hiver dans la malheureuse Saxe, & ouvert, sous les ordres de Bannier, la campagne de 1637 par le siège de Leipzig. La vigoureuse résistance de la garnison, & l'approche des troupes Impériales & Saxonnes, sauverent cette ville; & Bannier, pour ne pas voir couper sa communication avec l'Elbe, fut contraint de se retirer à Torgau. Cependant la supériorité de l'armée Impériale le força d'abandonner également cette place, & , environné d'essaims ennemis, arrêté par des rivières & poursuivi par la famine, il dut faire une retraite dangereuse en Poméranie; entreprise dont la hardiesse & le succès tiennent du romanesque. Son armée entière passa l'Oder à gué, près de Fürstenberg, sur un bas-fond, où le soldat, ayant de l'eau jusqu'au cou, dut traîner lui-même l'artillerie, parce que les chevaux se refusoient à ce travail. Bannier avoit compté de trouver, au-delà de l'Oder, un corps d'armée sous les ordres du général Wrangel, qui commandoit les Suédois en Poméranie; & il se flattoit, au moyen de ce renfort, d'être en état de tenir tête à l'ennemi. Wrangel ne parut point; & , au lieu de lui, une armée Impériale vint se poster près de Lansberg, afin de couper toute retraite aux Suédois fugitifs. Bannier s'aperçut alors qu'il étoit tombé dans un piège pernicieux, dont il étoit impossible qu'il se dégagât. Il avoit en dos un pays affamé, les Impériaux & l'Oder; sur sa gauche étoit le même fleuve, dont le général Autrichien de Bucheim lui fermoit le passage; en

face, les forteresses de Landsberg, de Kustrin & de Warta, & une armée Impériale; à droite, la Pologne, à laquelle, malgré la trêve, on ne pouvoit se confier. Dans ces circonstances, à moins d'un miracle, il se voyoit perdu sans ressources; & déjà les Impériaux triomphoient de sa perte inévitable. La juste sensibilité de Bannier accusoit les François d'être les auteurs de ce désastre. La diversion qu'ils avoient promis de faire du côté du Rhin n'avoit point été effectuée; & leur inaction permettoit à l'Empereur d'employer toutes ses forces contre les Suédois. Bannier dit en colere au Résident de France, qui suivoit son armée: " Si jamais nous & les Allemands combattons de concert contre la France, nous ne ferons pas tant de façons pour passer le Rhin. " Mais c'étoit en vain qu'il prodiguoit alors les reproches; le danger pressant exigeoit de la résolution & de la vigueur. Afin d'éloigner, par une fausse marche, l'ennemi des environs de l'Oder, Bannier feignit de vouloir se réfugier en Pologne, & en fit prendre la route à la plus grande partie de ses bagages, suivis de près par son épouse & par les femmes des autres officiers Suédois. Les Impériaux se portèrent aussi-tôt vers les frontières de la Pologne, pour fermer cette route à l'ennemi; le général de Bucheim quitta de même sa position, & l'Oder fut dénuée de troupes Autrichiennes. Tout-à-coup Bannier, dans l'obscurité de la nuit, rebrousse vers ce fleuve, qu'il fait passer, comme peu auparavant près de Furstenberg, sans pontons

& sans bateaux, à ses troupes, à ses bagages & à son artillerie. Il atteignit heureusement la Poméranie, & se disposa, de concert avec Wrangel, à défendre cette province.

Mais les Impériaux, sous la conduite de Gallas, pénétrèrent près de Ribes dans ce Duché, & l'inondent de leurs forces supérieures en nombre. Usedom & Wolgast sont prises d'assaut; Demmin se rend par capitulation, & les Suédois sont repoussés fort-avant dans la Poméranie. Il s'agissoit alors plus que jamais de se maintenir dans la possession de cette province; le Duc Bogislas XIV, son dernier souverain, étant mort dans la même année, & la Couronne de Suede devant faire valoir ses prétentions sur ce Duché. Il falloit encore empêcher l'Electeur de Brandebourg de faire valoir ses droits sur ce pays, droits qu'il fondoit sur d'anciens pactes entre ses ancêtres & les prédécesseurs du feu Duc, ainsi que sur le traité de Prague. A cet effet, la Suede fit tous les efforts dont elle étoit capable, & elle envoya à ses généraux de grands secours en hommes & en argent. Les affaires de la Suede prirent aussi un aspect plus favorable dans d'autres contrées de l'Empire; & les Suédois commencèrent à se relever de la profonde décadence où ils étoient tombés par l'inaction de la France & par l'abandon de leurs alliés. Depuis leur retraite précipitée vers la Poméranie, ils avoient perdu successivement un grand nombre de places dans la Haute-Saxe: les Ducs de Mecklenbourg, menacés par les armées de l'Autriche,

commençoient à pencher pour les intérêts de l'Empereur , & même le Duc George de Lunebourg se déclara leur ennemi. Ehrenbreitstein, réduite par la famine , ouvrit ses portes au général Bava-rois Jean de Werth ; & les Autrichiens s'emparent de toutes les redoutes élevées sur les bords du Rhin. La France avoit essuyé de sensibles pertes de la part des Espagnols ; & l'événement n'avoit point répondu ni à ses présomptueuses démonstra-tions , ni aux grands préparatifs qu'elle avoit faits lorsqu'elle déclara la guerre à l'Espagne. La Sue-de avoit perdu tout ce qu'elle possédoit dans l'in-térieur de l'Allemagne ; les seules principales pla-ces de la Poméranie tenoient encore. Une seule campagne la retira de cet abaissement , & la puissante diversion que le victorieux Duc de Saxe-Weimar fit du côté du Rhin aux armes Impéria-les , changea rapidement toute la face de la guerre.

Les différens entre la France & la Suede avoient en-fin été terminés , & l'ancienne alliance qui unissoit ces deux Couronnes venoit d'être confirmée à Ham-bourg , avec de nouvelles clauses avantageuses pour la Suede. En Hesse , la sage Princesse Amélie , veuve du Landgrave Guillaume , se chargea de la tutelle de son fils , & celle maintint ses droits malgré l'oppo-sition de l'Empereur & celle de la Maison de Hesse-Darmstadt. Fort-attachée , par motifs de religion , au parti de la Suede , elle n'attendoit qu'une occasion favorable pour se déclarer hautement en sa faveur. Elle réussit cependant , par une sage réserve & par des négociations adroitement entamées , à maintenir

l'Empereur dans l'inaction , jusqu'à ce qu'elle eût conclu une alliance secrète avec la France, & que les victoires du Duc de Saxe - Weimar eussent fait prendre une heureuse tournure aux affaires des Protestans. Alors seulement elle jeta le masque, & renouvela toutes les liaisons qui avoient subsisté entre la Suede & le feu Landgrave de Hesse.

Les triomphes de Bernard exciterent aussi le jeune Prince - Electoral Palatin, à tenter la Fortune contre l'ennemi commun. Avec l'argent que lui fournit l'Angleterre, il leva des troupes en Hollande, il fit former à Meppen un magazin, & se réunit en Westphalie à un corps - d'armée Suédois. Le magazin fut perdu, & l'armée battue près de Flotha par le Comte de Hatzfeld; mais cette entreprise ne laissa pas que d'occuper quelque tems l'ennemi, & de favoriser dans d'autres contrées les armes de la Suede. Plusieurs autres des anciens alliés de cette Couronne, se déclarerent en sa faveur, lorsque la fortune fut de rechef devenue favorable. D'ailleurs, c'étoit pour les Suédois un avantage suffisant, que le Cercle de Basse - Saxe se fût déclaré neutre.

Favorisé par ces importans avantages, & renforcé par dix mille hommes venus de Suede & de Livonie, Bannier, rempli des plus grandes espérances, ouvrit la campagne de 1638. Les Impériaux, qui étoient maîtres de la Poméranie antérieure ainsi que du pays de Mecklenbourg, abandonnerent la plupart de leurs postes, & joignirent en troupes les drapeaux des Suédois, pour

échapper à la famine, leur plus dangereux ennemi dans ces contrées dévastées & en proie à la plus extrême misère. Les ravages occasionnés par les marches & par le séjour des armées des deux partis, avoient tellement appauvri toutes les contrées situées entre l'Elbe & l'Oder, que Bannier dut prendre un détour pour envahir la Saxe & la Bohême, afin de ne pas périr de faim dans la marche. Il partit de la Poméranie avec toute son armée, marcha par la Basse-Saxe, & n'entra dans l'Electorat de Saxe que par le territoire de Halberstadt. Les Etats du Cercle de Basse-Saxe, impatiens de se voir débarassés d'un hôte aussi onéreux, lui fournirent les vivres qui lui étoient nécessaires; de sorte qu'il eut, à Magdebourg, du pain dans un pays où la faim avoit déjà surmonté l'horreur pour la chair humaine. Bannier épouvanta la Saxe par son effrayante présence; ses vues toutefois n'étoient pas dirigées sur ce pays, mais sur la Bohême. Les victoires du Duc de Saxe-Weimar élevoient son courage, tandis que les fertiles provinces de la Maison d'Autriche excitoient son avidité. Après avoir battu, près d'Elsterbourg; le général Autrichien de Salis, détruit près de Schemnitz l'armée Saxonne, & s'être emparé de Pirna, il passa l'Elbe, menaça Prague, prit Brandeis & Leutmeritz, défit le général de Hofkirchen à la tête de dix régimens, porta & la terreur & le ravage dans toute la Bohême qui se trouvoit alors sans défense. Les Suédois pillèrent tout ce qui pouvoit être enlevé, & détruisirent ce qu'il leur étoit im-

possible de confommer ou de transporter. Pour pouvoir emporter une plus grande quantité de bleds , on les vit couper les têtes des épis , & gâter le reste. Ils réduisirent en cendres plus d'un millier de châteaux , de bourgs & de villages ; & quelquefois , en une seule nuit , on en vit plus d'une centaine devenir la proie des flammes. De la Bohème , Bannier fit quelques incursions en Silézie ; & la Moravie & l'Autriche furent sur le point d'éprouver sa rapacité.

Pour prévenir ce surcroît de malheur , la Cour de Vienne rappella en hâte Hatzfeld de la Poméranie , & Piccolomini des Pays-Bas. L'Archiduc Léopold , frere de l'Empereur , fut nommé au commandement en chef , pour réparer les fautes de Gallas , & relever l'armée de sa profonde décadence.

L'événement justifia ces nouvelles mesures , & la campagne de 1640 parut prendre une tournure fort-désavantageuse pour les Suédois. Ils furent chassés successivement de tous leurs quartiers en Bohème , d'où , uniquement occupés à mettre leur butin en sûreté , ils se retirèrent en hâte vers les montagnes de la Misnie. Mais poursuivis dans le territoire Saxon par l'ennemi qui les suivoit de près , & battus non loin de Plauen , ils furent contraints de chercher un asyle en Thuringe. Rendus , en un seul été , maîtres de la campagne , ils retomberent tout aussi rapidement dans la plus grande foiblesse , pour se relever de nouveau & passer subitement du plus profond anéantissement à la plus

formidable puissance. L'armée affoiblie de Bannier, renfermée dans son camp d'Erfurt & sur le bord du précipice, se relève tout-à-coup. Les Ducs de Lunebourg renoncent au traité de Prague auquel ils avoient accédé, & amènent à Bannier les mêmes troupes que naguere ils avoient fait combattre contre lui. Supérieur de nouveau à l'armée Impériale, Bannier lui offre le combat près de Saalfeld; mais le général Autrichien, Piccolomini, évite prudemment de livrer bataille, & choisit une position trop avantageuse pour pouvoir être contraint de l'accepter. Lorsqu'enfin les Bavarois se furent séparés de l'armée Impériale, pour dirger leur marche vers la Franconie, Bannier tenta une attaque contre ces troupes affoiblies; mais la prudence du Comte de Mercy & l'approche rapide de la grande armée Impériale firent échouer cette tentative. Les deux armées se portèrent dans la Hesse, pays déjà affamé. Elles se renfermèrent dans des camps assez rapprochés, jusqu'à ce que la disette & la saison rigoureuse les éloignassent de cette malheureuse province. Piccolomini choisit les gras rivages de la Weser pour y prendre ses quartiers d'hiver; mais, prévenu par Bannier, il se vit contraint de les abandonner aux Suédois, & de se retirer dans les Evêchés de la Franconie.

Il se tenoit dans le même tems, à Ratisbonne, une Diète, où l'on devoit entendre les doléances des Etats d'Empire, rétablir la tranquillité de l'Allemagne & délibérer sur la guerre & sur la paix. La présence de l'Empereur, qui présidoit le Col-
lege

lege des Princes , la pluralité des voix Catholiques dans le College Electoral , le nombre supérieur des Evêques & de la dépendance plusieurs Souverains Protestans , firent tourner toutes les délibérations à l'avantage de la Cour Impériale. D'ailleurs , il s'en falloit de beaucoup que l'Empire Germanique se trouvât duement représenté dans cette Diète ; & ce fut à juste titre , que les Protestans regarderent cette assemblée comme une conjuration de l'Autriche & de ses partisans contre la Religion Protestante. Aux yeux des mécontents , ce pouvoit être un mérite , que de la détruire ou du moins de la disperser.

Bannier projecta cette entreprise téméraire. La réputation de ce général avoit souffert par sa dernière retraite hors de la Bohême ; & il falloit un grand exploit , pour lui rendre son premier éclat. Sans rien confier de son dessein à personne , dès que les chemins & les rivières furent pris par les glaces , il abandonna , au plus fort de l'hiver de 1641 , ses quartiers qu'il avoit pris dans le pays de Lunebourg. Accompagné du Maréchal de Guébriant , qui commandoit l'armée du feu Duc de Weimar , il dirigea , à travers la Thuringe & le Vogtland , sa marche vers le Danube , & se trouva vis-à-vis de Ratisbonne , avant que la Diète eût pu être avertie de ses pernicieux desseins.

Il seroit impossible de décrire la consternation qui faisoit les Etats assemblés. Dans leur première terreur , tous les députés se préparèrent à la fuite ; l'Empereur seul déclara qu'il n'abandonneroit pas

la ville, & son exemple ranima le courage des autres. Malheureusement pour les Suédois, il survint un dégel, qui fit rompre les glaces du Danube; de sorte qu'on ne pouvoit passer ce fleuve ni à pied, ni en bateaux à cause des glaçons. Cependant, pour avoir fait du moins quelque chose, & afin de mortifier l'orgueil de l'Empereur d'Allemagne, Bannier commit l'incivilité de faire tirer sur la ville cinquens coups de canon, qui néanmoins y causerent fort-peu de dommages.

N'ayant pas réussi dans cette entreprise, il résolut de se porter plus avant dans la Baviere, & de pénétrer jusques en Moravie, province alors sans défense, & qui offroit à ses soldats épuisés un grand butin & des quartiers commodes. Mais rien ne put engager le général François à l'y suivre avec ses troupes. Guébriant craignoit que les Suédois n'eussent le dessein d'éloigner de plus en plus du Rhin l'armée du feu Duc de Saxe - Weimar, & de lui couper toute communication avec la France, jusqu'à ce qu'on l'eût gagnée à la Suede, ou qu'elle se trouvât hors d'état de rien entreprendre de considérable. Il se sépara donc de Bannier, pour rebrousser vers le Mein.

Bannier se vit donc, pour la seconde fois, exposé seul en face de toutes les forces Autrichiennes, qui, rassemblées promptement & sans bruit dans les environs de Ratisbonne & d'Ingolstadt, se portoiert contre lui. Il fallut alors songer à une rapide retraite, qu'il paroissoit impossible d'effectuer à la vue d'une armée supérieure en cavale-

rie, dans un pays coupé par des rivières & hérissé de forêts. Il se porta en hâte vers la Bohême, pour s'échapper de - là en Saxe ; mais il se vit obligé de laisser, à Neubourg, trois régimens en arriere. Ceux - ci, par une défense digne des anciens Spartiates, n'ayant pour tout boulevard qu'un simple mur, arrêterent pendant quatre jours toute l'armée Impériale ; & Bannier eut alors assez d'avance pour s'échapper sur Egra & atteindre Annaberg. Piccolomini le suivit bientôt par une route plus courte, en passant par Schlackenwald ; & il ne s'en fallut que d'une demi - heure, que le général Autrichien ne prévint les Suédois dans le défilé de Prsnitz, & n'anéantit toute leur armée. Guébriant se réunit de nouveau, à Zurickau, avec l'armée de Bannier ; & ces deux généraux dirigerent leur marche sur Halberstadt, après avoir inutilement tenté de défendre la Saale, & d'empêcher les Autrichiens de passer cette rivière.

Ce fut à Halberstadt, (en May 1641) que Bannier trouva enfin le terme de ses exploits. Le chagrin & l'intempérance furent le seul poison qui termina ses jours. Ce grand homme soutint avec beaucoup de gloire, quoiqu'avec des succès variés, la réputation des armes Suédoises en Allemagne ; & il se montra, par beaucoup de victoires, digne d'avoir été l'élève du grand Gustave. Il étoit fécond en ressources qu'il savoit couvrir du plus profond secret & employer avec la plus grande promptitude ; calme dans les plus imminens dangers, plus grand dans le malheur que dans ses suc-

tès, jamais il n'étoit plus redoutable que lorsqu'on le croyoit sur le bord du précipice. Aussi impérieux dans sa vie privée qu'à la tête de ses troupes, endurci par le métier des armes & orgueilleux conquérant, il humilioit les Princes d'Empire autant par son insolence, que par les contributions excessives qu'il imposoit sur leurs sujets. Il se dédommageoit des fatigues de la guerre par les plaisirs de la table & dans les bras de la volupté, qu'il portoit au dernier excès & dont enfin il fut puni par une mort précoce. Mais aussi voluptueux qu'un Alexandre ou un Mahomet II, il se précipitoit avec la même facilité, du sein des plaisirs, dans les plus durs travaux de la guerre; & il se monroit dans toute la grandeur du général, au moment même où les troupes murmuroient contre la mollesse du Sybarite. Près de quatre-vingts mille hommes ont péri dans les nombreuses batailles qu'il a livrées; & plus de six cens drapeaux & étendards, qu'il envoya à Stockholm, ont attesté ses victoires.

La mort de Bannier renouvela les bruits odieux qu'avoit occasionnés celle du Duc de Saxe-Weimar. On disoit hautement que ce général avoit été empoisonné par un moine François; & l'on se rappella qu'en Octobre 1640, le Maréchal de Guébriant, Bannier & quelques Princes Protestans, alliés de la Suede, s'étoient rassemblés à Hildesheim pour se concerter sur les opérations de la guerre. Leur entrevue fut suivie d'un grand festin, où l'on servit du vin mêlé de poison. Il est certain que

Le Landgrave Christian de Hesse & le Comte de Schaumbourg, qui en avoient bu en plus grande quantité, expirèrent au bout de peu de jours. Le Duc George de Lunebourg & Bannier, qui avoient été plus sobres, ne moururent qu'au printems de l'année 1641.

Les Suédois ne tarderent pas à éprouver douloureusement la grandeur de la perte qu'ils avoient faite par la mort de Bannier : on craignit même qu'ils ne parvinssent jamais à le remplacer. L'esprit de révolte & de licence, réprimé par ce général que respectoient les troupes, se réveilla parmi elles aussi - tôt qu'elles ne le virent plus à leur tête. Les officiers demanderent unanimement qu'on leur payât leurs arrérages ; & aucun des quatre généraux , qui , après la mort de Bannier , s'étoient partagé le commandement , n'eut assez de pouvoir pour satisfaire à ces demandes impétueuses , ou pour imposer silence aux mécontents. Les liens de la discipline se relâcherent ; la disette qui ne cessoit d'augmenter , & des lettres avocatoires publiées par l'Empereur , diminueoient chaque jour les troupes ; l'armée du feu Duc de Saxe - Weimar monroit peu de zele : les Lunebourgeois venoient d'abandonner les étendarts Suédois ; leur Souverain , après la mort du Duc George , ayant fait la paix avec l'Empereur ; enfin pour comble de disgraces , les Hessois se séparèrent des troupes de Suede , pour aller prendre de meilleurs quartiers en Westphalie. Les Autrichiens se prévalurent de ces pernicieuses circonstances ; & , quoique battus.

complètement en deux différentes actions, ils réussirent à faire des progrès considérables dans la Basse-Saxe.

Un nouveau général, nommé depuis peu au commandement en chef des armées Suédoises, parut enfin en Allemagne avec des secours d'argent & de troupes. C'étoit Bernard de Torstensohn, élève de Gustave - Adolphe, & digne émule de ce héros, qu'il avoit déjà suivi, comme page, dans la guerre de Pologne. Perclus de la goutte & constamment couché sur une litière, il vainquit tous ses ennemis par son activité; ses entreprises avoient des ailes tandis que son corps étoit courbé sous les plus épouvantables liens. Le théâtre de la guerre changea subitement sous Torstensohn, qui suit de nouvelles maximes que commande la nécessité & que justifient les plus grands succès. Elles étoient toutes épuisées, les provinces pour lesquelles on s'étoit battu; &, intacte dans la plus grande partie de ses vastes domaines, la Maison d'Autriche ne sentoit pas les maux de la guerre qui mettoit toute l'Allemagne en sang. Torstensohn fut le premier qui lui fit faire cette douloureuse expérience; il reprit ses Suédois des riches productions de la fertile Autriche, & porta ses brandons incendiaires jusques au pied du Trône Impérial.

Les Autrichiens avoient remporté, en Silésie, des avantages considérables sur le général Suédois Stalhantsch, qu'ils avoient repoussé jusques dans la Nouvelle - Marche. Torstensohn, après avoir

joint, dans le Duché de Lunebourg, les principales forces de la Suede, attira ce général à lui; il traversa rapidement, en 1642, l'Electorat de Brandebourg, qui, sous le grand Electeur, avoit commencé d'observer une neutralité armée; & bientôt il envahit tout-à-coup la Silésie. Glogau fut emportée l'épée à la main, sans que les Suédois y eussent fait de brèche; le Duc François-Albert de Saxe-Lauenbourg fut battu près de Schweidnitz, où il mourut de ses blessures; Schweidnitz, & toute la partie de la Silésie située en deçà de l'Oder, tomberent au pouvoir du vainqueur. Torstensohn, avec une irrésistible impétuosité, perçut jusques dans le cœur de la Moravie, où aucun ennemi de l'Autriche n'avoit encore pénétré; il s'empara d'Olmultz, & fait trembler la ville de Vienne.

Cependant l'Archiduc Léopold & Piccolomini rassemblèrent des forces supérieures, qui chasserent le conquérant Suédois hors de la Moravie, & bientôt ensuite de la Silésie, après qu'il eut fait une tentative infructueuse sur Brieg. Renforcé par Wrangel, Torstensohn hazarda de nouveau de tenir tête aux ennemis infiniment plus nombreux que son armée; & il leur fit même lever le siege de Glogau; mais il ne put ni les engager à livrer bataille, ni exécuter ses desseins sur la Bohême. Il inonda donc la Lusace de ses troupes, & y prit Zittau d'emblée à la vue des Autrichiens: après y avoir fait un court séjour, il dirigea sa marche à travers la Misnie vers l'Elbe, & passa ce fleuve près de Torgau. Il menaça bientôt Leip-

zig d'un siège ; & déjà il se flattoit de lever d'immenses contributions & de trouver une grande quantité de vivres dans cette cité opulente , que la guerre avoit épargnée depuis dix ans.

Les troupes Impériales , commandées par l'Archiduc Léopold & par Piccolomini , accoururent aussi - tôt au secours de cette ville. Torstensohn , pour ne pas se voir renfermé entre les Autrichiens & Leipzig , marcha fièrement à l'ennemi , & se présenta à lui en plein ordre de bataille. Par un concours singulier de circonstances , les deux armées se rencontrèrent sur le même terrain , que Gustave - Adolphe , onze ans auparavant , avoit rendu célèbre par une victoire décisive. Le souvenir de cette journée anima les combattans de l'ardeur la plus héroïque. Les généraux Suédois , Stalhantsch & Willenberg , se jetterent avec une telle impétuosité sur l'aile gauche Autrichienne qui n'étoit pas encore entièrement formée , que toute la cavalerie qui la couvroit fut culbutée & mise hors de combat. Mais déjà l'aile gauche des Suédois étoit menacée d'un pareil sort , lorsque leur aile droite victorieuse , accourue à son secours , prit l'ennemi en dos & en flanc , & rompit ses lignes. L'infanterie des deux armées , aussi ferme qu'un mur , soutint le combat ; & quand ils eurent épuisé leurs munitions , on vit les soldats combattre de la crosse. Enfin les Impériaux , enveloppés de tous côtés , furent contraints de prendre la fuite après trois heures de résistance. Leurs chefs avoient fait les plus grands efforts pour ar-

rêter les fuyards ; l'Archiduc Léopold sur-tout , avec son régiment , avoit été le premier à l'attaque & le dernier dans la retraite. Cette victoire coûta cependant cher aux Suédois , qui y perdirent plus de trois mille hommes , & deux de leurs meilleurs généraux , Schlangen & Lilienhœk.

Rien n'avoit été plus touchant , que l'aspect de l'armée Suédoise , la veille de cette sanglante journée. Le souvenir de la victoire que leur Roi avoit remportée sur le même sol qu'ils occupoient , en excitant dans tous les cœurs de regrets douloureux , portèrent chaque combattant à la ferme résolution de vaincre ou de mourir. Ainsi que les soldats , chaque général , comme de concert , se voue aux dangers & à la mort , & tous demandent à Torstensohn de leur nommer des successeurs , afin que la mort d'aucun d'eux ne puisse nuire au succès de la bataille. Si Torstensohn étoit tué , il devoit être remplacé par le Lilienhœk ; celui-ci par Stalhantsch , & ainsi des autres.

Le combat s'engage. Lilienhœk , égal à Gustave-Adolphe en connoissances militaires , en vertu & en courage , commandoit l'infanterie. Semblable à ce grand Roi , son regard apperçoit toujours l'endroit où la victoire étoit le plus assurée , & celui où le danger étoit le plus imminent. Il vit que s'il pouvoit renverser une aile de l'armée ennemie , la bataille seroit gagnée & beaucoup de sang épargné. Un fossé empêchoit de joindre cette aile : Lilienhœk est le premier à le franchir ; il ordonne à ses soldats de le suivre , & tombe percé

de plusieurs balles. Voyant fuir l'ennemi, il leur crie : " Mes amis, vous avez trouvé le chemin ; „ portez - moi dans ce bois. " Il y demeura couché sur de la mousse, & avec la certitude bien consolante pour un tel héros, que ses compatriotes seroient vainqueurs. La soirée étoit belle, & la lune dans toute sa splendeur. C'est ainsi que, luttant déjà avec la mort, il fut trouvé par le Comte - Palatin Charles - Gustave, depuis Roi de Suede. " Lilienhœk, nous sommes vainqueurs, " lui cria le Prince. -- *Vainqueurs ! Je meurs donc avec joie*, reprit Lilienhœk : *Dieu vous bénisse, mon Prince, & ma patrie par vous.* Il expira à ces mots.

Les Impériaux perdirent dans cette bataille, cinq mille hommes tués sur la place, outre un nombre à-peu-près égal de prisonniers. Toute leur artillerie, consistant en quarante-six piéces de canon, l'argenterie de l'Archiduc & la Chancellerie de guerre tombèrent au pouvoir du vainqueur. Torstensohn, trop affoibli par sa victoire pour pouvoir poursuivre l'ennemi, marcha sur Leipzig. L'armée battue se retira en Bohême, où les régimens fugitifs purent se rassembler. L'Archiduc Léopold fut inconsolable de la perte de cette bataille, & un régiment de cavalerie, dont la fuite précoce avoit causé ce désastre, éprouva les effets de sa colere. A Rackonitz en Bohême, en présence de toutes les troupes, il déclara infame ce régiment, lui ôta ses chevaux & ses armes, fit déchirer ses drapeaux, condamna à mort plusieurs officiers, & fit décimer les soldats.

Leipzig même, contrainte de se rendre trois semaines après cette journée célèbre, devint, le plus beau prix de la victoire de Torstensohn. La ville fut obligée d'habiller à neuf toute l'armée Suédoise; & de se racheter du pillage par une somme de trois cents mille florins. On imposa en outre de fortes contributions sur toutes les maisons-de-commerce étrangères, qui y avoient des marchandises en dépôt. Torstensohn s'avança, encore en hyver, jusques à Freiberg, & brava devant cette ville, pendant plusieurs semaines, les rigueurs de la saison, espérant que sa persévérance lasseroit enfin le courage des assiégés. Mais il ne fit que sacrifier inutilement ses troupes; & l'approche du général Piccolomini le contraignit de se retirer avec son armée qui s'étoit considérablement affoiblie. Il regarda cependant comme un avantage réel, celui d'avoir contraint les ennemis de renoncer au repos dont ils avoient un si pressant besoin, pour faire une campagne d'hyver, dans laquelle ils perdirent beaucoup d'hommes & plus de trois mille chevaux.

Torstensohn fit un mouvement sur l'Oder, afin de se renforcer des garnisons qu'il pouvoit tirer de la Poméranie & de la Silésie; mais bientôt, avec la célérité de l'éclair, il se porta vers les frontières de la Bohême, traversa rapidement ce royaume, entra en Moravie & fit lever le siège d'Olmutz que les Impériaux pressoient vivement. De son camp de Dobitschau, éloigné de deux milles d'Olmutz, il fit des incursions dans toute la pro-

vince, où il leva des contributions énormes, tandis que ses troupes légères s'avançoient jusques près des ponts de Vienne. En vain l'Empereur s'efforça d'armer la noblesse de Hongrie pour la défense de la capitale : les Magnats, alléguant leurs privilèges, refusèrent de servir hors de leur patrie. Dans ces négociations infructueuses, on perdit le tems nécessaire pour faire une résistance courageuse, & on laissa toute la Moravie devenir la proie de l'ennemi.

Tandis que Torstensohn, par ses marches & par ses victoires, etonnoit les amis & les ennemis de la Suede, l'armée des alliés n'étoit point demeurée dans l'inaction en d'autres parties de l'Empire Germanique. L'armée du feu Duc de Weimar & les Hessois, sous les ordres du Maréchal de Guébriant & du Comte d'Eberstein, avoient envahi l'Electorat de Cologne, afin d'y prendre leurs quartiers d'hyver. Pour se défendre contre ces hôtes avides, l'Electeur appella à son secours le général Autrichien de Hatzfeld, & rassembla ses propres troupes sous le général de Lamboy. Celui-ci fut attaqué, en Janvier 1642, près de Kempen, par les alliés, qui le défirent completement dans une bataille, où il perdit deux mille hommes tués & un nombre à peu - près égal qui furent pris. Cette victoire importante ouvrit aux vainqueurs l'Electorat avec les contrées adjacentes, où non seulement ils prirent leurs quartiers-d'hyver, mais dont ils tirèrent aussi de grands renforts en hommes & en chevaux.

Guébriant , laissant aux troupes Hessoises le soin de défendre leurs conquêtes contre le Comte de Hatzfeld , s'approcha de la Thuringe , pour favoriser les entreprises de Torstensohn contre la Saxe. Mais , au lieu de réunir ses forces avec celles des Suédois , il se hâta de rebrousser vers le Mein & le Rhin , dont déjà il s'étoit éloigné plus qu'il n'auroit dû le faire. S'étant laissé prévenir dans le Margraviat de Bade , par les Bavaois que commandoient le Comte de Mercy & Jean de Werth , il erra avec ses troupes , pendant plusieurs semaines , sans trouver aucun abri pour elles , & obligé de camper ordinairement au milieu des neiges : il réussit enfin , avec les plus grandes peines , à se retirer dans le Brisgau. Il est vrai que , l'été suivant , il se montra de nouveau en campagne , & occupa l'armée Bavaoise dans la Suabe , de sorte que celle-ci ne put se porter au secours de Thionville qu'assiégeoit le Prince de Condé ; mais le Maréchal ne tarda pas à se voir repoussé , par un ennemi supérieur en nombre , jusqu'en Alsace où il attendit des renforts.

La mort du Cardinal de Richelieu , décédé en Novembre 1642 , & les changemens de regne & de Ministres qu'entraîna celle de Louis XIII en May 1643 , avoient distrahit pendant quelque tems l'attention que donnoit la France à la guerre d'Allemagne. Mais Mazarin , héritier du pouvoir , des maximes & des vues de Richelieu , poursuivit les plans de son prédécesseur avec une ardeur redoublée. Si Richelieu avoit employé contre l'Espagne

les principales forces de la France. Mazarin les porta contre l'Empereur ; & , par les soins qu'il consacra à la guerre d'Allemagne , il vérifia son principe que l'armée Allemande du feu Duc de Saxe-Weimar étoit le bras droit de son Roi , & le rempart de la France. Immédiatement après la prise de Thionville , il envoya au Maréchal de Guébriant des renforts considérables , qui le joignirent en Alsace ; & afin que ces troupes supportassent plus volontiers les fatigues de la campagne , le vainqueur de Rocroy dut les y conduire en personne. Guébriant se vit alors assez fort , pour se montrer de nouveau avec honneur en Allemagne : il passa le Rhin , pour prendre en Suabe des quartiers d'hiver plus avantageux ; & il réussit à s'emparer de Rothweil , où il trouva un magasin Bavaois. Mais cette place coûta aux François plus qu'elle ne pouvoit leur valoir ; & elle fut perdue en moins de tems encore qu'elle n'avoit été conquise. Guébriant y reçut au bras une blessure que la mal-adresse de son chirurgien rendit mortelle. Peu de jours après , les François éprouverent combien étoit grande la perte qu'ils avoient faite par la mort de ce général.

L'armée Française , considérablement affoiblie par une expédition faite au milieu de l'hiver , s'étoit portée , après la prise de Rothweil , dans les environs de Duttlingue , où , ne soupçonnant l'arrivée d'aucun ennemi , elle se reposoit de ses fatigues dans la plus profonde sécurité. L'ennemi rassembloit cependant de grandes forces , pour prévenir l'établissement dangereux des François en

deça du Rhin , dans une contrée si voisine de la Baviere.

Les Autrichiens , sous les ordres de Hatzfeld , se réunissent aux Bavaois que commandoit Mercy ; & le Duc de Lorraine , que , pendant toute cette guerre on vit par-tout hormis dans son Duché , joignit ses troupes à cette armée. Il fut résolu de surprendre les François dans leurs quartiers d'hyver , genre d'expéditions fréquemment employé dans cette guerre. Cette entreprise étoit d'autant plus aisée , que le soldat François , peu habitué à ce genre de guerre , ne voyoit rien de plus terrible qu'un hyver en Allemagne , & qu'il se croyoit suffisamment garanti contre toute surprise , par les rigueurs de la saison. Jean de Werth , consommé dans l'art des coups-de-mains , & qui depuis quelque tems avoit été échangé contre Gustave Horn , conduisit l'entreprise , & l'exécuta avec un succès qui fut au-delà de toute attente.

L'attaque se fit sur un côté où d'étroits défilés & des bois permettoient le moins de s'y attendre ; & une forte neige , qui tomba le même jour (24 Novembre 1643), déroba aux François l'approche de l'avant-garde ennemie , qui fit halte à la vue de Duttlingue. Toute l'artillerie , que les François avoient dans les environs , ainsi que le château de Hembourg qui n'en étoit pas éloigné , est prise sans résistance. Duttlingue est entourée par les troupes qui arrivent successivement ; & l'on coupe brusquement , & en silence toute communication entre les quartiers des François répartis dans

les villages. Déjà les François étoient vaincus , avant qu'on eût tiré contre eux un seul coup de canon. La cavalerie ne dut son salut qu'à la vitesse de ses chevaux & au peu d'avance qu'elle gagna sur l'ennemi qui la poursuivoit. L'infanterie fut taillée en pieces ou mit bas les armes : près de deux mille François furent tués , sept mille se rendirent prisonniers de guerre , avec vingt-cinq officiers de l'Etat-Major & quatre vingts-dix capitaines. Ce fut , dans toute cette guerre , la seule bataille qui produisit une même impression sur les deux partis qui déchiroient l'Allemagne. Ils virent l'un & l'autre avec joie la honte que cette défaite imprimoit sur le nom François. Le souvenir de cette malheureuse journée , qu'on a vu , un siècle après , se renouveler près de Rosbach , a été effacée depuis par les exploits des Turenne , des Condé , des Luxembourg & des Villars.

Cette défaite des François auroit pu toutefois devenir bien pernicieuse aux Suédois : l'Empereur faisant maintenant marcher contre eux toute ses forces , & le nombre de leurs ennemis s'étant augmenté par une guerre qui venoit d'éclater entre la Suede & le Danemarck. Torstensohn avoit quitté subitement la Moravie , en Septembre 1643 , pour se porter sur la Silésie. Personne ne se doutoit du motif de ce départ ; & la diversité de ses mouvemens augmentoit à cet égard l'incertitude générale. De la Silésie , il se porte vers l'Elbe par plusieurs circuits ; & les Impériaux le suivent jusqu'en Luface. Ayant fait établir un pont sur l'Elbe près de

de Torgau, il répandit qu'il alloit pénétrer, par la Misnie, dans le Haut - Palatinat & dans la Baviere. Il feignit aussi, près de Barby, de vouloir passer ce fleuve; mais il le longea en descendant jusqu'à Havëlberg, où il apprit à ses troupes étonnées, qu'il les conduisoit contre les Danois dans le Duché de Holstein.

Depuis long-tems, la partialité que le Roi Christian IV avoit montrée au préjudice de la Suède, dans la médiation dont il s'étoit chargé pour réconcilier les Puissances belligérantes; la jalousie avec laquelle il traversoit les succès de cette Couronne; les entraves qu'il mit à la navigation des Suédois dans le Sund, & les charges dont il gréva leur commerce qui commençoit à fleurir, avoient excité le ressentiment de cette Puissance: & enfin, ces molestations ne faisant que se multiplier, elle décida à en tirer vengeance. Quelque téméraire qu'il parût de se faire un nouvel ennemi, tandis qu'il gémissoit sous le fardeau d'une longue guerre, le ressentiment & d'anciennes haines nationales éleverent le courage du gouvernement Suédois au-dessus de ces considérations; & les embarras même, que donnoit la guerre d'Allemagne, devinrent un motif de plus pour tenter la fortune contre le Danemarck. On en étoit venu au point, que l'on continuoit la guerre pour pouvoir occuper & entretenir les troupes; que l'on ne combattoit guere que pour obtenir des quartiers dans des provinces qui pussent nourrir les soldats; & que l'on prisoit, plus que le gain d'une bataille, l'avan-

tage d'avoir placé une armée dans de bons cantonnemens. Presque toutes les provinces de l'Allemagne étoient déjà désertes ou épuisées; elles manquoient de vivres, d'hommes & de chevaux, que le Holstein pouvoit fournir en abondance. Ainsi, quand la Suede n'auroit eu d'autre avantage, que celui de recruter ses armées dans ce beau pays, d'y refaire les soldats & d'y remonter sa cavalerie, ce succès valoit bien la peine qu'elle en fit la tentative. Il étoit de même fort-essentiel de restreindre l'influence préjudiciable du Danemarck dans les négociations pour la paix, & de différer, par la confusion même de divers intérêts cette paix pour laquelle la Couronne de Suede paroissoit peu inclinée.

Le secret fut si bien gardé à Stochkolm, que même le Ministre de Danemarck ne put rien en soupçonner, & que ni la France, ni la Hollande n'en furent prévenues. Les premières hostilités servirent de déclaration de guerre; & Torstensohn se trouva dans le Holstein, avant qu'on y fût qu'on avoit un ennemi. Sans éprouver aucune résistance, les troupes Suédoises se répandent comme un torrent dans le Duché, & s'emparent de toutes les places fortes, à l'exception de Rensbourg & de Glückstadt.

Dans le même tems, une autre armée Suédoise envahissoit la Scanie, qui fit aussi peu de résistance que le Holstein; & la saison orageuse put seule empêcher les Chets de passer le petit Belt & de porter la guerre dans les isles de Fuhnen & de

Séclande. La flotte Danoise fut détruite près de Femern par les tempêtes, & Christian lui-même eut l'œil droit crevé par un éclat de bois. Sans communication avec les forces éloignées de l'Empereur, ce malheureux Prince se trouva sur le point de voir tout son royaume devenir la proie de l'ennemi.

La Cour Impériale ne pouvoit voir avec indifférence que le Danemarck tombât au pouvoir des Suédois, & que la dépouille de ce beau royaume augmentât les forces de ses formidables ennemis. Quelque grandes que fussent les difficultés qui s'opposoient à une marche aussi lointaine à travers des pays entièrement dévastés, l'Empereur se hâta d'envoyer dans le Holstein le général Gallas, qui, après la retraite de Piccolomini, avoit repris le commandement des troupes. Gallas parut dans ce Duché, où il prit Kiel; & il espéroit, réuni avec les Danois, d'enfermer l'armée Suédoise dans la presqu'isle de Jutlande. Hatzfeld & l'Archevêque de Breme, fils de Christian IV, occupoient cependant les Hefsois & le général Suédois de Königsmarck; mais Torstensohn s'échappa par des défilés entre Schleswick & Stapelholm, que les ennemis avoient négligé de garnir; &, avec son armée qui avoit reçu des renforts considérables, il marcha au-devant de Gallas, & l'obligea de rebrousser le long de l'Elbe jusqu'à Bernbourg, où les Impériaux prirent un camp d'une forte affiète. Torstensohn, ayant passé la Saale, prit une telle position, qu'il put prendre les Autrichiens en dos, & leur cou-

per toute communication avec la Saxe & avec la Bohême. La famine se manifesta dans leur camp, & détruisit la plus grande partie de leur armée. Leur retraite sur Magdebourg ne changea rien à cette situation désespérée. La cavalerie, qui cherchoit à gagner la Silésie, fut atteinte par Torstenson près de Jüterbock, & entièrement dispersée ; le reste des troupes Autrichiennes, après une tentative inutile pour se faire jour l'épée à la main, fut presque entièrement détruit dans le voisinage de Magdebourg. De toute son armée, qui avoit été fort nombreuse, Gallas ne ramena que quelques milliers d'hommes. Après ces malheureuses tentatives pour sa délivrance, le Roi de Danemarck demanda la paix, qui fut conclue en 1645 à Bremseboor, mais sous des conditions bien dures pour ce Prince.

Torstenson poursuivit ses avantages. Pendant qu'Axel Lilienstern, l'un des généraux qui servoient sous ses ordres, alarmoit l'Electorat de Saxe, & que Königsmark soumettoit tout le pays de Bremen, il entra lui-même en Bohême à la tête de seize mille hommes avec quatre-vingts canons ; & il chercha à porter de nouveau la guerre dans les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche. Sur cette nouvelle, l'Empereur Ferdinand se rendit en personne à Prague, afin de ranimer par sa présence le courage de ses peuples. Par les ordres de ce Prince, Hatzfeld rassembla toutes les forces de l'Autriche & de la Bavière ; il les rangea en bataille, le 24 Février, près de Jonkau ou Jonko-

witz , en face de l'armée ennemie. Ces troupes étoient la dernière armée de l'Empereur & le seul boulevard qui restât à ses états ; mais Ferdinand se confioit dans sa cavalerie , qui comptoit trois mille hommes de plus que celle des Suédois.

La supériorité des Autrichiens & des Bavaois n'effraya point Torstensohn , qui jamais ne comptoit le nombre de ses ennemis. Dès la première attaque , l'aile gauche , que Götz , général de la Ligue , avoit engagée dans une position fort défavantageuse entre des marais & des bois , se vit complètement mise en déroute : le général fut tué avec la plus grande partie de ses troupes , & presque toutes les munitions de guerre de l'armée tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ce malheureux début décida du sort de la journée. Les Suédois , se portant toujours plus en avant , s'emparèrent des hauteurs les plus importantes ; enfin , après un combat de huit heures , dans lequel ils éprouvèrent la plus vive résistance de la part de l'infanterie , & après avoir soutenu une attaque furieuse de la cavalerie Autrichienne , ils demeurèrent les maîtres du champ - de - bataille. Deux mille Autrichiens furent tués sur la place , & Hatzfeld fut fait prisonnier de guerre avec trois mille hommes.

Cette victoire décisive , remportée près de Janowitz , ouvrit à l'ennemi toutes les provinces Autrichiennes. Ferdinand III se hâta de se réfugier à Vienne , afin de pourvoir à la défense de cette capitale , ainsi qu'à la sûreté de sa personne , de sa famille & de ses trésors. Les Suédois ne tarde-

rent pas à inonder la Moravie & l'Autriche. Après s'être emparés de presque toute la Moravie, avoir investi Brünn, pris possession de toutes les places & villes jufqu'au Danube, & emporté enfin une redoute qui défendoit un pont de Vienne, ils fe trouverent en forces devant cette capitale, tandis que le foin qu'ils prenoient de fe fortifier dans les places conquifes annonçoit qu'ils y feroient un long féjour. Après de longs & pernicieux détours dans toutes les provinces de l'Allemagne, le torrent de la guerre parut alors remonter vers fa fource primitive; & le bruit de l'artillerie Suédoife rappella aux habitans de Vienne ces boulets que les rebelles Bohémois avoient lancés, vingt-fept ans auparavant, fur la demeure de leur Empereur. La guerre ramena auffi les mêmes instrumens d'attaque. Ainfi que Bethlen - Gabor l'avoit été par les rebelles de la Bohème, Torstenfohn appella à fon fecours Ragotzy, Prince de Transilvanie. Déjà la Haute - Hongrie étoit inondée de Transilvains, & chaque jour on craignoit leur réunion avec les troupes de Suedo. L'Electeur de Saxe, voyant fes Etats en proie aux plus grandes dévafiations de la part des Suédois, réduit aux dernières extrémités & ne recevant point de fecours de l'Empereur, embrassa enfin le dernier parti qui lui reffoit, celui de conclure avec la Suede une trêve, qui fut prolongée d'année en année, jufqu'à la conclusion de la paix générale.

C'est ainfi que l'Empereur perdit un allié, lorsqu'un nouvel ennemi s'élevoit aux portes de fon

Empire , tandis que ses armées se dispersoient , & que ses alliés étoient battus en d'autres contrées de l'Allemagne. L'armée Françoisé avoit effacé , par une brillante campagne , la honte de la déroute de Duttlingue , & occupé , vers le Rhin & dans la Suabe , toutes les forces de la Bavière. Elle s'étoit renforcée par des troupes que Turenne , déjà célèbre par ses victoires en Italie , avoit amenées de France au Prince de Condé. Ces deux héros parurent , le 3 Août 1644 , devant Fribourg dont Mercy venoit de s'emparer , & qu'il couvroit avec toute son armée protégée par de forts retranchemens. L'impétuosité Françoisé échoua cette fois devant la fermeté des Bava-rois ; & le Duc d'Enghien dut se résoudre à la retraite , après avoir sacrifié infructueusement près de six mille hommes de ses troupes. Cette bataille meurtrière , dont le mauvais succès avoit coûté des larmes à Mazarin , affoiblit néanmoins tellement les Bava-rois , que , loin de pouvoir secourir l'Autriche , ils furent même hors d'état de défendre les bords du Rhin. Spire , Worms & Manheim se rendirent ; la forte place de Philipsbourg fut réduite par la famine ; & Mayence même se hâta de désarmer l'ennemi par une prompte soumission.

La Cour de Vienne , qui , au commencement de la guerre , avoit sauvé l'Autriche & la Moravie contre les rebelles , les sauva alors de la même manière contre Torstensohn. Ragotzy avoit pénétré , il est vrai , avec ses troupes au nombre de vingt-cinq mille hommes , jusques au Danube &

près du camp des Suédois ; mais ces hordes barbares & sans discipline ne firent que dévaster le pays, & augmenter la famine dans le camp de Torstensohn, au lieu de le seconder par des opérations sagement concertées. Extorquer l'argent de l'Empereur & piller les sujets de ce Monarque, telles étoient les vues qui avoient appelé en campagne Ragotzy ; & il s'en retourna comme l'avoit fait Bethlen - Gabor, aussi - tôt qu'il les eut remplies. Ferdinand, pour se débarrasser de lui, accorda à ce Prince barbare tout ce qu'il avoit demandé ; &, par de légers sacrifices, il délivra ses Etats de cet ennemi formidable.

L'armée Suédoise s'étoit extrêmement affoiblie dans un camp qu'elle avoit long - tems occupé devant Brunn. Torstensohn, qui y commandoit en personne, épuisa pendant quatre mois toutes les ressources de l'art des sieges : la résistance fut aussi opiniâtre que l'attaque ; d'autant plus que le désespoir élevoit le courage du Commandant de Souches, transfuge Suédois, que n'avoit aucun pardon à espérer. Les ravages des épidémies que la disette, les immondices & les fruits mal - mûrs occasionnerent dans ce camp, & la prompte retraite des Transilvains, contraignirent enfin le général Suédois à lever le siege. Tous les forts sur le Danube étant soigneusement gardés par l'ennemi, & l'armée Suédoise ayant été fort - diminuée par la disette & par les maladies, Torstensohn renonça enfin à son entreprise sur l'Autriche & sur la Moravie. Il laissa cependant des garnisons Sué-

doises dans quelques places fortes de ces provin^{ces} ; ces, afin d'y conserver toujours une entrée libre ; après quoi il se retira en Bohême, où il fut suivi par l'armée Impériale aux ordres de l'Archiduc Léopold. Ce Prince reprit quelques-unes des places perdues ; & les autres furent reconquises bientôt après, par le général Autrichien de Bucheim ; de sorte que toute la frontière Autrichienne se vit, l'année suivante, entièrement dégagée d'ennemis, & que Vienne en fut quitte pour la peur.

Les Suédois n'eurent aussi que des succès variés en Bohême & en Silésie ; & ils parcoururent ces deux pays sans pouvoir s'y maintenir. Cependant, si cette entreprise de Torstensohn ne répondit pas entièrement à son attente, elle eut néanmoins les suites les plus décisives pour le parti Suédois. Elle contraignit le Danemarck à demander la paix, & l'Electeur de Saxe à conclure une trêve avec la Suede : les Plénipotentiaires de l'Empereur devinrent plus faciles dans les négociations pour la paix ; la France soutint avec plus d'ardeur les intérêts de la Suede, & les Plénipotentiaires Suédois prirent, dans le Congrès, un ton plus ferme & plus impérieux. Après avoir justifié avec tant de gloire la confiance de sa patrie, Torstensohn, à qui la Suede devoit de si grands avantages, rentra dans la vie d'un simple particulier, pour y chercher du soulagement aux infirmités & aux tourmens dont il étoit accablé.

Après la retraite de Torstensohn, l'Empereur, il est vrai, vit ses frontières assurées contre une

invasion ennemie du côté de la Bohême ; mais un nouveau danger ne tarda pas à fondre sur une autre extrémité de ses Etats. Turenne, après s'être séparé de Condé & avoir pénétré dans la Suabe, avoit été défait complètement par Mercy, en 1645, non loin de Mergentheim. Après cette victoire, les Bavaois, conduits par ce brave général, avoient envahi la Hesse. Mais Condé accourut aussi tôt d'Alsace avec des secours considérables ; Königsmark vint également de la Moravie, & les Hessois des environs du Rhin, afin de renforcer l'armée battue, qui bientôt repoussa les Bavaois jusqu'aux extrémités de la Suabe. Ils firent ferme enfin près du village d'Allersheim, non loin de Nördlingue, afin de défendre les frontières de la Bavière. Mais l'impétuosité de Condé ne pouvoit être arrêtée par aucun obstacle. Il conduisit ses troupes à l'attaque des redoutes ennemies ; & il donna une grande bataille, que la résistance héroïque des Bavaois rendit l'une des plus opiniâtres & des plus sanglantes de cette guerre, & qu'enfin la mort du brave Mercy, la présence d'esprit de Turenne & la fermeté des Hessois décidèrent à l'avantage des alliés.

Ce cruel sacrifice fait d'un si grand nombre d'hommes eut cependant peu d'influence sur le succès de cette guerre & sur les négociations pour la paix. L'armée Française, affoiblie par cette sanglante victoire, s'affoiblit davantage encore par la retraite des Hessois, tandis que l'Archiduc Léopold amenoit aux Bavaois des renforts considéra-

bles de troupes Autrichiennes. Turenne fut obligé de fuir en toute hâte vers le Rhin.

Cette retraite des François permit à l'ennemi de porter maintenant toutes ses forces contre les Suédois qui étoient encore en Bohême. Gustave Wrangel, digne successeur de Bannier & de Torstensohn, avoit obtenu, en 1646, le commandement en chef de toutes les forces de la Suede en Allemagne. Celles-ci, outre un camp volant aux ordres de Torstensohn & un grand nombre de garnisons éparfées dans l'Empire, consistoient encore en huit mille hommes de cavalerie & quinze mille fantassins. L'Archiduc Léopold, dont l'armée étoit forte de vingt-quatre mille hommes, ayant été joint par trente régimens Bava-rois, dont douze étoient de cavalerie, marcha contre Wrangel. La supériorité de ces forces leur faisoit espérer de vaincre l'ennemi avant que Königsmark eût joint l'armée Suédoise, ou que les François eussent eu le tems de faire une nouvelle diversion. Wrangel cependant n'attendit point l'Archiduc; mais il se hâta de traverser la Haute-Saxe jusqu'à la Weser, où il s'empara de Höxter & de Paderborn: il se porta de-là vers la Hesse, pour y joindre son armée à celle de Turenne; & il attira à lui, près de Wetzlar, le camp volant de Königsmark. Mais Turenne, enchaîné par les ordres de Mazarin, qui auroit désiré de mettre un terme à l'orgueil & aux succès de la Suede, s'excusa sur l'urgente nécessité de défendre les frontières de France du côté des Pays-Bas; d'autant plus

que les Hollandois n'avoient point tenu la promesse qu'ils avoient faite d'effectuer une diversion dans ces contrées. Wrangel cependant n'ayant pas laissé d'insister sur les justes demandes , & de plus longs refus pouvant exciter la défiance de la Suede & l'engager même à faire une paix particulière avec l'Autriche , Turenne obtint enfin la permission qu'il desiroit avec ardeur de renforcer l'armée Suédoise.

Ce général la joignit en effet près de Giessen ; sur quoi l'on se sentit assez fort pour tenir tête à l'ennemi. Celui-ci avoit suivi les Suédois jusques dans la Hesse , où il vouloit leur couper les vivres & prévenir leur jonction avec les François. Ces deux desseins échouèrent ; & les Impériaux virent eux-mêmes intercepter leur communication avec le Mein ; ils perdirent leurs magasins & durent éprouver la plus grande disette de vivres. Wrangel se prévalut de leur foiblesse , pour exécuter une entreprise qui devoit changer la face des affaires. Il avoit aussi adopté la maxime de son prédécesseur , de porter la guerre dans les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche ; mais , effrayé du mauvais succès de l'entreprise de Torstensohn , il se flatta d'atteindre le même but d'une autre manière & avec moins de risques. Il résolut donc de suivre le cours du Danube , & de pénétrer à travers la Baviere dans le cœur de l'Archiduché d'Autriche. Gustave-Adolphe avoit déjà projeté un plan pareil ; mais il n'avoit pu l'exécuter , parce que l'armée de Wallenstein & les dangers de

la Saxe le rappellerent trop tôt dans sa course victorieuse. Le Duc Bernard de Saxe - Weimar avoit suivi les traces de ce Monarque ; & , plus heureux que Gustave , il avoit déjà déployé ses étendards victorieux dans les pays situés entre l'Inn & l'Isar ; mais le nombre & la proximité des armées ennemies le contraignirent de s'arrêter dans cette course & de ramener ses troupes. Ce que Gustave & le Duc de Weimar n'avoient pu effectuer , Wrangel espéra d'en venir heureusement à bout ; d'autant plus que les troupes Impériales & Bavaraises le trouvoient fort en arriere vers la Lahne , & qu'elles ne pouvoient regagner la Baviere qu'après une fort . longue marche à travers la Franconie & le Haut - Palatinat.

Wrangel s'approcha donc en hâte du Danube ; il défit , près de Dohnawerth , un corps de Bava-rois , & passa ce fleuve , ainsi que le Lech , sans éprouver de résistance. Mais par le siege infructueux d'Augsbourg , il donna le tems aux troupes Impériales , tant de délivrer cette ville , que de le repouffer lui - même jusqu'à Lauigen.

Malgré ce revers , les Impériaux s'étant portés de nouveau sur la Suabe , afin d'éloigner la guerre des frontieres de la Baviere , Wrangel saisit l'occasion de passer le Lech , que les Impériaux avoient négligé de garnir , & dont il leur ferma le passage. La Baviere se trouva alors exposée à tous ses coups. Les François & les Suédois l'inonderent comme un torrent ; & le soldat se paya , par les plus effroyables excès , des dangers qu'il avoit supportés.

L'arrivée des troupes Impériales & Bavaoises , qui avoient enfin réussi à passer le Lech près de Thierhaupten , ne fit qu'accroître les malheurs de ce pays , qui fut mis également au pillage par ses ennemis & par ses défenseurs.

Ce fut alors que , pour la première fois dans toute cette guerre , le courage ferme de Maximilien chancela enfin , après être demeuré inébranlable , au milieu des plus dures épreuves , pendant vingt-huit années. Ferdinand II , le compagnon , l'ami de sa jeunesse à Ingolstadt , n'étoit plus. La mort de cet ami & de ce bienfaiteur avoit rompu l'un des plus forts liens qui attachoient l'Electeur de Baviere aux intérêts de l'Autriche. L'habitude , son penchant & la reconnoissance l'avoient attaché aux intérêts de l'Autriche. Le nouvel Empereur étoit étranger au cœur de Maximilien ; & la politique seule pouvoit maintenir la Baviere dans les intérêts de l'Autriche.

Ce fut aussi la politique seule , que l'astuce de la France fit agir pour détacher Maximilien des intérêts de l'Autriche , & pour engager ce Prince à poser les armes. Ce n'étoit pas sans de grandes vues , que Mazarin avoit imposé silence à la jalousie qu'il avoit des succès de la Suede , & permis aux troupes Françaises d'accompagner les Suédois en Baviere. Il falloit que ce malheureux pays éprouvât tout ce que la guerre a de plus affreux , afin que la détresse & le désespoir pussent enfin dompter la fermeté de Maximilien , & que l'Empereur se vît privé du premier & du dernier de ses alliés.

Le Brandebourg , gouverné par Frédéric-Guillaume , surnommé depuis le grand Electeur , avoit embrassé le parti de la neutralité. La Saxe avoit été réduite à suivre cet exemple ; la guerre contre la France empêchoit l'Espagne de prendre aucune part à celle qui divisoit l'Empire Germanique ; le Danemarck s'étoit vu contraint de faire la paix avec la Suede ; & une trêve conclue pour de longues années avoit défarmé la Pologne. Si l'on réussissoit à détacher aussi l'Electeur de Baviere de son alliance avec Ferdinand III , l'Empereur n'avoit alors aucun allié dans toute l'Allemagne ; & il demeureroit sans défense , à la merci des Couronnes ennemies.

Ce Prince apperçut toute l'étendue du danger qui le menaçoit , & il ne négligea aucun moyen pour le détourner. Mais on avoit su persuader à l'Electeur de Baviere , que l'Espagne seule s'opposoit à la paix , & que l'influence de la Cour de Madrid portoit l'Empereur à se déclarer contre une suspension d'armes. Maximilien haïssoit cette Cour ; & il ne lui avoit jamais pardonné de s'être opposée à ses vues sur la dignité Electorale Palatine. Devoit-il , pour l'amour d'une Puissance aussi peu amie , sacrifier ses sujets & détruire ses Etats , tandis que , par une trêve , il pouvoit procurer à ses peuples les soulagemens dont ils avoient un si grand besoin , & accélérer même l'époque heureuse d'une paix générale ? Toute autre considération disparut ; & , convaincu de la nécessité de cette démarche , l'Electeur crut faire

assez pour l'Empereur , en le faisant participer aux avantages de cette suspension d'armes.

Les députés des trois Couronnes & ceux de l'Electeur de Baviere s'assemblerent à Ulm , pour y convenir des conditions de la trêve. On ne tarda pas à s'appercevoir , par les instructions des Ambassadeurs d'Autriche , que l'Empereur avoit envoyé des plénipotentiaires à ce Congrès , moins pour accélérer l'heureuse issue des négociations que pour en empêcher le succès. Il s'agissoit donc de porter à un armistice les Suédois qui avoient l'avantage , & qui pouvoient plus espérer de la continuation de la guerre , qu'ils n'avoient à en craindre. Ils étoient les vainqueurs ; & cependant l'Empereur osoit leur faire la loi. Aussi s'en fallut-il peu , que leurs plénipotentiaires ne quittassent le Congrès dans les premiers mouvemens de leur indignation : les Ambassadeurs de France , pour les retenir , durent recourir à des menaces.

L'Electeur de Baviere n'ayant pas réussi , malgré sa bonne volonté , à faire participer l'Empereur aux avantages de la trêve , il se crut en droit de pourvoir à ses propres intérêts. Quelque grand que fût le prix auquel on la lui faisoit acheter , il n'hésita pas long - tems à conclure une trêve. Il consentit , que les Suédois pussent étendre leurs quartiers dans la Suabe & dans la Franconie , & promit de borner les siens à la Baviere & au Palatinat. Il dut restituer aux alliés toutes ses conquêtes dans la Suabe ; & ils lui rendirent , de leur côté , tout ce dont ils s'étoient emparés

emparés en Baviere. Dans cette trêve furent aussi compris l'Electeur de Cologne & le Landgrave de Hesse - Cassel.

Ce traité ayant été conclu le 14 Mars 1647, les François & les Suédois, se retirèrent de la Baviere; & ils choisirent, afin de ne pas se nuire réciproquement, les premiers des quartiers dans le Duché de Wirtemberg, les autres dans la Haute-Suabe, & dans les environs du lac de Constance.

Au nord de ce lac, & à l'extrémité méridionale de la Suabe, la ville Autrichienne de Bregentz bravoit, par ses défilés étroits & ses hauteurs escarpées, toute attaque ennemie quelconque; & de tous les environs, les habitans y avoient mis en sûreté leurs biens & leurs personnes. Le riche butin dont la ville étoit remplie, & l'avantage de posséder un passage vers le Tyrol, l'Italie & la Suisse, engagerent le général Suédois à hasarder une attaque contre cette place qu'on regardoit comme inexpugnable. Il réussit malgré la résistance des habitans des campagnes, qui, rassemblés au nombre de six mille, chercherent à défendre les défilés. Dans le même tems, Turenne, ainsi qu'il en avoit été convenu, s'étoit porté dans le Duché de Wirtemberg, d'où il contraignit par la force de ses armes, le Landgrave de Hesse-Darmstadt & l'Electeur de Mayence à suivre l'exemple de la Baviere en embrassant la neutralité.

La France parut alors avoir atteint le grand but de sa politique, celui de priver l'Empereur de tout

secours de la Ligue Catholique & de ses alliés Protestans ; d'exposer ce Prince sans défense à tous les coups de ses ennemis , & de lui dicter, l'épée à la main , de concert avec la Suede , les conditions de la paix. De toute sa puissance formidable , il ne lui restoit tout au plus qu'une armée de douze mille hommes ; & il fut même obligé de lui donner un chef Calviniste dans la personne du général Melander , transfuge Hessois , parce que la guerre avoit moissonné tous ses habiles généraux. Mais comme cette guerre offrit toujours les caprices les plus inattendus de la Fortune , & que des incidens subits confondirent fréquemment tous les calculs de la politique humaine , on vit déjouer de nouveau l'attente générale de l'Europe , & la puissance abattue de l'Autriche , reprendre , après une courte crise , une effrayante supériorité.

La jalousie de la France contre la Suede ne permit pas au Ministère du jeune Louis XIV de détruire entièrement les forces de l'Empereur , ni de laisser acquérir aux Suédois un degré de puissance en Allemagne , qui eût à la fin pu devenir pernicieux à la France. En conséquence , Mazarin ne profita pas de l'extrême affoiblissement de l'Autriche ; mais il sépara l'armée de Turenne de celle de Wrangel , pour la faire marcher vers les Pays-Bas. Wrangel , dans ces circonstances , se porta de la Suabe sur la Franconie ; il s'empare de Schweinfurt , & contraint la garnison Impériale de cette ville de prendre parti pour les Suédois ; ensuite de quoi il cherche à pénétrer en Bohême,

& assiege Egra , la clef de ce royaume. L'Empereur se mit à la tête de son armée, pour marcher au secours de cette place. Mais un grand détour que les troupes durent prendre pour épargner les terres du Président du Conseil de guerre Baron de Schlick , prolongea leur marche , & avant qu'elles pussent arriver , Egra se trouva au pouvoir de l'ennemi.

Les deux armées s'approchèrent alors l'une de l'autre ; & l'on s'attendit plusieurs jours à une bataille décisive : toutes deux souffroient de la disette ; les Impériaux se contenterent de tenir constamment l'ennemi en échec , & de le fatiguer par de petites attaques , par la faim & par des marches pénibles , jusqu'à ce que les négociations ouvertes avec la Cour de Munich eussent atteint le but désiré.

La neutralité de la Bavière avoit été une plaie bien douloureuse pour la Cour Impériale , qui , après d'inutiles efforts pour la prévenir , avoit résolu d'en tirer le seul avantage qui lui fût possible d'en recueillir. Plusieurs officiers de l'armée Bavoise étoient irrités de cette démarche de leur Souverain , qui les réduisoit tout-à-coup à une inaction ruineuse & mettoit un frein odieux à leur penchant pour la licence. Le brave Jean de Werth se mit lui-même à la tête des mécontents ; & , excité à cet effet par le Ministère Autrichien , il projeta de débaucher toutes les troupes de son Maître , pour les conduire à l'Empereur. Ferdinand ne rougit point de seconder secrètement une trame

perfide , ourdie contre le plus fidelle des alliés de son pere. Il adressa formellement aux troupes de l'Electeur des lettres avocatoires , où il leur rappelloit qu'elles étoient des troupes d'Empire , que l'Electeur n'avoit commandées qu'au nom de l'Empereur. Maximilien eut le bonheur de découvrir ce complot assez à tems pour pouvoir en prévenir l'exécution par des mesures aussi promptes que bien combinées.

Cette indigne démarche de l'Empereur auroit pu autoriser Maximilien à de justes représailles ; mais ce Prince , blanchi dans les affaires , étoit trop bon politique pour écouter son ressentiment lorsqu'il falloit uniquement écouter la voix de la prudence. Il n'avoit point recueilli , de sa neutralité , les avantages qu'il s'en étoit promis. Loin de contribuer à accélérer une paix générale , cette suspension d'armes n'avoit fait que donner une tournure fâcheuse aux négociations entamées à Osnabruk , & rendre les alliés plus hardis dans leurs prétentions. Si les François & les Suédois s'étoient retirés de la Baviere , l'Electeur , par la perte de ses quartiers en Suabe , se voyoit réduit à épuiser ses propres Etats par ses troupes , que la prudence lui défendoit de licencier. Plutôt que de choisir l'un de ces deux inconvéniens funestes & inévitables , l'Electeur résolut de s'exposer aux suites moins certaines d'un troisieme , en renonçant à sa neutralité pour reprendre les armes.

Cette résolution de ce Prince , & les secours qu'il se hâta d'envoyer en Boheme à l'Empereur ,

menaçoiēt de devenir des plus pernicieux à la Suede ; & Wrangel fut contraint de se retirer de ce royaume avec la plus grande rapidité. Il se porta, en passant par la Thuringe, dans la Westphalie & dans le pays de Lunebourg, pour attirer à lui l'armée Françoisē de Turenne. Les troupes Impériales & Bavaroises, commandées par Melander & Grossfeld, suivirent le général Suédois jusques sur les bords de la Weser. La perte de celui-ci devenoit inévitable, si l'ennemi l'atteignoit avant que Turenne eût pu le joindre. Mais ce qui avoit peu auparavant sauvé l'Empereur, fut aussi le salut de la Suede. Au milieu de la fureur des combats, une prudence froide dirigeoit le cours de la guerre ; & la vigilance des Cabinets augmentoit à mesure que la paix paroissoit devenir plus prochaine. L'Electeur de Baviere ne pouvoit permettre, que les forces de l'Empereur prissent un ascendant décidé sur celles de l'ennemi, ni qu'une telle révolution retardât la paix générale. On touchoit à la conclusion des traités ; tout changement dans la face des affaires devoit entraîner les plus grandes conséquences ; enfin, le renversement de l'équilibre entre les Puissances belligérantes pouvoit détruire tout-à-coup le fruit de plusieurs années de négociations aussi épineuses que difficiles, & retarder le rétablissement & la tranquillité dans l'Europe. Si la France retenoit la Suede, son alliée, dans de salutaires liens, & ne lui accordoit de secours qu'à proportion de ses avantages & de ses pertes, l'Electeur de Baviere forma tacitement le même dessein

à l'égard de la Cour de Vienne, & entreprit, en modifiant sagement les secours qu'il fournissoit à Ferdinand III, de se rendre l'arbitre de la grandeur de l'Autriche. La puissance de l'Empereur menaçoit de s'élever à une hauteur dangereuse. Maximilien cessa tout-à-coup de poursuivre l'armée ennemie. Il craignoit aussi les représailles de la France, qui menaçoit d'envoyer contre lui toutes les forces que commandoit Turenne, s'il permettoit à ses troupes de passer la Weser.

Melander, empêché par les Bavaurois de poursuivre plus au loin l'armée Suédoise, se porta, sur Jena & Erfurt, contre les Hessois, & parut alors, comme un ennemi formidable, dans le même pays que jadis il avoit défendu. Il mit ce pays à feu & à sang, & en plongea les peuples dans la plus affreuse misère. Mais il eut bientôt lieu de se repentir de s'être laissé guider par les impulsions de la haine, plutôt que par les loix de la prudence, dans le choix de ses quartiers. Son armée éprouva la plus grande disette dans la Hesse appauvrie, tandis que Wrangel, dans le pays de Lunebourg, rassembloit de nouvelles forces & remontoit sa cavalerie. Trop foible pour se défendre dans ses quartiers d'hiver, Melander fut obligé de prendre honteusement la fuite & de chercher son salut sur les bords du Danube, lorsque le général Suédois eut ouvert la campagne dès le commencement de l'année de 1648, pour se porter sur la Hesse.

La France avoit trompé de nouveau l'attente

de la Suede, & retenu l'armée de Turenne sur les bords du Rhin, malgré les instances de Wrangel. Le général Suédois s'en vengea, en attirant à lui la cavalerie du feu Duc Bernard de Saxe - Weimar, qui renonça au service de la France. Mais cette démarche ne fit qu'augmenter la jalousie du Ministère de Louis XIV contre la Suede. Turenne ayant cependant obtenu la permission de joindre les Suédois, les deux armées réunies ouvrirent la campagne de 1648. Elles repoussèrent Melander jusques vers le Danube, ravitaillèrent Egra qu'assiégeoient les Impériaux, & battirent, sur l'autre bord du Danube, l'armée Impériale - Bavoise qui avoit entrepris de leur résister près de Susmanshausen. Melander fut blessé mortellement dans cette bataille ; & le général Bavois de Gronsfeld se posta au-delà du Lech avec les restes de l'armée, pour défendre la Baviere contre une invasion ennemie.

Mais Gronsfeld ne fut pas plus heureux que Tilly, qui avoit sacrifié, dans le même endroit, sa vie pour le salut de la Baviere. Wrangel & Turenne choisirent, pour passer cette riviere, le même emplacement que la victoire de Gustave-Adolphe avoit rendu fameuse ; & ils y réussirent à la faveur des mêmes avantages qui avoient secondé cette entreprise du Monarque Suédois. La Baviere fut alors inondée de nouveau par des troupes ennemies, qui vengerent la rupture de la trêve par les plus cruels traitemens qu'elles firent éprouver aux sujets de l'Electeur. Maximilien alla se cacher

dans Salzbourg , tandis que les Suédois passioient l'Isar & pénétroient jusqu'à l'Inn. Des pluies abondantes & continues , qui en peu de tems avoient grossi les eaux de cette petite riviere , sauverent encore une fois l'Autriche du danger qui la menaçoit. Dix fois l'ennemi tenta d'élever un pont sur l'Inn , & dix fois les bateaux furent emportés par le courant des eaux. Pendant toute cette guerre , jamais la terreur des Catholiques n'avoit été aussi grande qu'elle le fut alors , quand ils virent l'ennemi dans le cœur de la Baviere , sans qu'ils eussent aucun général que l'on ôsât opposer à un Turenne , à un Wrangel , ou à un Königsmarck. Enfin le brave Piccolomini accourut des Pays - Bas , pour commander les foibles restes de l'armée Impériale. Les alliés , par la dévastation de la Baviere , s'étoient mis hors d'état de subsister plus long - tems dans ce malheureux pays , & la disette les contraignit de se retirer dans le Hart-Palatinat , où la nouvelle de la paix mit bientôt un terme à leur activité.

Königsmarck , avec son camp-volant , s'étoit porté vers la Boheme , où Ernest Odowalsky , capitaine de cavalerie , qui avoit été estropié au service de l'Empereur & congédié sans récompense , lui proposa un plan pour surprendre un des côtés de la ville de Prague. Königsmarck l'exécuta heureusement , & acquit ainsi la gloire d'avoir terminé la guerre de trente ans par un exploit des plus éclatans. Ce coup décisif , qui vainquit enfin l'irrésolution de l'Empereur , ne coûta aux Sué-

dois qu'un seul homme tué. *) La Vieille-Ville, qui forme la plus grande moitié de Prague, rendit néanmoins inutiles, par sa vigoureuse résistance > tous les efforts du Comte-Palatin Charles-Gustave, qui depuis succéda à Christine, & qui étoit arrivé récemment de Suede avec des troupes fraîches. Ce Prince rassembla, devant les murs de Prague, toutes les forces Suédoises. L'approche de la mauvaise saison contraignit enfin les assiégeans à prendre des quartiers d'hiver, où ils reçurent l'heureuse nouvelle de la paix générale, signée à Munster & à Osnabruck le 24 Octobre, 1748.

*) La prise d'une partie de la ville de Prague a fait tant d'honneur à Königsmark, & elle a contribué si efficacement à accélérer la fin des troubles qui dévastèrent l'Allemagne, que nous croyons devoir en donner quelques détails plus circonstanciés.

Königsmark brûloit du desir d'éterniser son nom par une expédition éclatante. Il n'avoit qu'un petit nombre de soldats ; mais il fut y suppléer par sa bravoure, par son activité, par sa prudence & par la ruse. Après s'être séparé de Wrangel, il se porta sur Egra, où il trouva Odowalsky. Cet officier, que ses blessures avoient contraint de quitter le service, s'étoit retiré dans ses terres: celles-ci ayant été dévastées par l'ennemi, il s'étoit vu réduit à la plus grande indigence. Dans cette extrémité, il demanda des secours à l'Empereur, qui ne put lui en accorder. La vengeance & le besoin porterent Odowalsky à chercher du service chez les Suédois ; & il proposa à Königsmark, qui l'avoit accueilli avec joie, le projet hardi de s'emparer de Prague. En

conséquence , Königsmark fit plusieurs courses dans la Bohême , qui paroissent n'avoir pour objet que celui d'y lever des contributions. En effet on ne pouvoit redouter d'un corps d'armée aussi peu nombreux aucune entreprise importante. Tout-à-coup Königsmark surprend Radovitz , s'en empare , & poste dans les rues quelques compagnies , pour arrêter tous les passans ; de sorte que personne ne put instruire l'ennemi de sa position. Le 15 Juillet 1648 , Königsmark se porta subitement , aux approches de la nuit , devant un bois voisin de Prague , où il communiqua son dessein à ses officiers. Odowalsky précédoit les troupes , à la tête de cent soldats & de trente hommes munis de marteaux & de haches ; & Königsmark le suivit de près avec sa cavalerie. Avant le point du jour , toute la troupe étoit au milieu de la ville. Les bourgeois , à leur réveil , virent qu'ils étoient perdus. Le pillage dura trois jours ; & le butin fut évalué à douze millions d'écus. Des soldats vendirent pour cinq écus des bijoux qui en valoient six mille. Toute la noblesse , le clergé , 800 soldats , & dix mille bourgeois armés tombèrent au pouvoir du vainqueur , avec plusieurs Cardinaux , des Evêques , des moines & des Religieuses , que Königsmark fit passer en procession devant son épouse , qu'il avoit fait venir à Prague.

Fin de l'Histoire de la guerre de trente ans.

AVIS DES EDITEURS.

LES bornes que M. Schiljer s'étoit prescrites dans son Histoire de la guerre de trente ans , ouvrage destiné principalement à l'instruction du beau sexe & de la jeunesse, ne lui ont point permis d'y insérer les conditions du traité de Westphalie. Les éditeurs, desirant de rendre cette traduction plus complète, ont cru devoir y suppléer ; & un homme de lettres a bien voulu les mettre à même de remplir à cet égard l'attente du lecteur.



P R É C I S

du

Traité de Westphalie, conclu en 1648.

LHISTOIRE du Traité de Westphalie, & celle des difficultés qu'éprouverent les longues négociations qui l'ont précédé, absorberoient seules des volumes entiers.

Il y avoit déjà plusieurs années, que la plupart des Souverains impliqués dans la guerre, desiroient sincèrement une réconciliation. Ils avoient ouvert, à cet effet, des négociations à Nuremberg, à Hambourg; &c., mais ce ne fut que le 10 Avril 1645, que les Congrès purent s'ouvrir, par l'échange formelle des pleins-pouvoirs entre les plénipotentiaires. Les Catholiques traitoient principalement à Munster, les Protestans à Osnabruck.

Il n'est pas indigne de l'Histoire, de faire connoître les noms de quelques-uns des négociateurs, qui eurent la principale part à la conclusion du traité. C'étoient, de la part de l'Empereur, le Comte Maximilien de Trautmansdorf & Jean-Maximilien de Lamberg, auxquels on avoit adjoint quelques Savans. Trautmansdorf ayant été Luthé-

rien, les Protestans espéroient beaucoup de l'attachement qu'il avoit conservé pour leur cause. La Suede avoit nommé, pour ses plénipotentiaires, Jean Oxenstierna, fils du Chancelier, & Salvius, Chancelier de la Cour de la Reine. Salvius, qui venoit d'être annobli, avoit plus de part que son collègue à la confiance de sa Souveraine. Oxenstierna avoit en outre la mortification, de voir Salvius chargé de plusieurs commissions secretes. Aussi ne doit-on pas être surpris des fréquens démêlés qui s'éleverent entre ces deux plénipotentiaires. Tels étoient les principaux négociateurs envoyés à Osnabruck.

A Munster, nous trouvons le Nonce du Pape Gisi, qui fut élevé depuis sur le Trône Pontifical. Le Comte Jean-Louis de Nassau étoit Envoyé de la Cour de Vienne. La France avoit fait les meilleurs choix. Mazarin avoit d'abord voulu se rendre au Congrès; mais ne pouvant s'absenter de la Cour, il avoit envoyé le Duc de Longueville. Ce Seigneur, peu versé dans les affaires, étoit uniquement destiné à relever par son rang l'éclat de l'Ambassade Françoisé; mais on lui avoit donné, pour adjoints, le Comte d'Avaux & M. de Servien, deux habiles négociateurs qui seuls avoient la principale confiance de leur Cour. Cependant, leurs jalousies occasionnerent entre eux plusieurs démêlés, comme parmi les plénipotentiaires de Suede. Ceux de l'Espagne étoient dirigés par Antoine Brun, homme aussi sage qu'éclairé.

Tels furent les principaux négociateurs chargés

de rétablir la tranquillité générale. Tous les Princes d'Empire, tous les Souverains de l'Europe avoient envoyé des plénipotentiaires à ces Congrès.

Le nombre des négociateurs de tant de Cours différentes, dont aucune ne vouloit rien céder de ses prétentions, donna lieu à des contestations fréquentes. Dès les commencemens, les plénipotentiaires François contesterent à ceux de l'Empereur le titre de *Commissaires*, dont Ferdinand III qualifioit ses Envoyés dans leurs pleins-pouvoirs : ils prétendoient qu'un *Commissaire* n'étoit que l'Envoyé d'un supérieur à son inférieur. Ce terme étoit cependant alors en usage, pour désigner quiconque étoit chargé de quelque négociation importante : l'on trouve même que les négociateurs, qui ont signé le traité d'Oliva en 1660, n'ont pas pris d'autre titre. Ainsi ce n'étoit, de la part de la France, qu'une difficulté futile & mal fondée.

Il s'éleva aussi, entre les Envoyés des Electeurs & ceux des Princes d'Empire, un différent sur le titre d'*Excellence* que prétendoient ces derniers & que leur refusoient les Ministres Electoraux. On put d'autant moins s'accorder à cet égard, que cette contestation n'est pas encore terminée. On eut encore des démêlés avec les Ambassadeurs de Venise, qui prétendoient prendre le pas sur ceux des Electeurs. Les Vénitiens, qui, ainsi que le Nonce du Pape, n'assistoient aux Congrès qu'en qualité de médiateurs, furent obligés de céder.

Les négociations commencerent par les propositions, ou plutôt par les demandes de la France

& de la Suede. Ces deux Couronnes avoient toujours fait profession de n'être qu'auxiliaires de l'Empire, menacé de se voir opprimé par l'Empereur : elles demandoient alors, en dédommagemens de leurs dépenses, des parties considérables de l'Allemagne : la Suede insistoit en outre sur le payement de vingt - cinq millions d'écus : cependant elle se relâcha beaucoup, dans la suite, sur ce dernier point. Les Princes d'Empire produisirent aussi leurs demandes.

Les Protestans étoient d'accord avec les Catholiques sur tous les objets qui ne touchoient pas la Religion ; mais leurs dissensions furent d'autant plus vives sur tout ce qui regardoit les biens de l'Eglise & les intérêts religieux. Aucun parti ne vouloit céder. Les intérêts de tous les Princes étoient opposés, & chacun portoit ses prétentions aussi loin qu'il lui étoit possible. La Suede & la France cherchoient à arracher des provinces entières à la Maison d'Autriche : les Princes d'Empire desiroient de rétablir avec éclat leurs privileges enfreints par la Cour Impériale ; les Protestans vouloient s'enrichir aux dépens des Catholiques, & établir un équilibre entre les diverses Religions qui divisoient l'Allemagne. Les négociations ne pouvoient donc se suivre qu'avec beaucoup de lenteurs ; & elles eussent été plus longues encore, sans l'extrême habileté & la modération du Comte de Trautmandorf.

Le 30 Janvier 1648, il avoit été conclu à Osnabruck un traité particulier de paix entre l'Espagne

gac

gne & les Provinces-Unies ; mais il regarde principalement l'histoire de ces deux Puissances. Enfin , le 24 Octobre, il fut signé à Osnabruk & à Munster deux traités de paix particuliers. Voici la substance de celui qui fut conclu à Osnabruk :

Il devoit subsister une paix générale & perpétuelle avec l'Empereur , la Maison d'Autriche & tous ses alliés, confédérés & adhérens. En conséquence , & conformément à l'amnistie générale à laquelle s'obligeoient les Souverains contractans, chaque Prince d'Empire, ainsi que ses vassaux & sujets, devoit être pleinement rétabli dans les biens, dignités & droits qu'il auroit perdus pendant la guerre.

Quant à l'Electeur Palatin , on stipuloit qu'il seroit rétabli dans la possession du Bas-Palatinat , & dans celle de tous les biens & droits , tant ecclésiastiques que temporels, qui y avoient été attachés. Ce Prince devoit être investi en outre de la huitieme dignité Electorale , & on lui assuroit le recouvrement du Haut-Palatinat, à l'extinction de la Maison Electorale de Baviere. Le Prince-Electoral Charles-Louis , fils aîné du malheureux Frédéric V , avoit demandé que sa Maison fût pleinement rétablie dans tous ses anciens droits & possessions. Mais cette restitution pleine éprouva les plus grandes difficultés ; & l'Electeur de Baviere fut même confirmé dans sa dignité Electorale & dans la possession du Haut-Palatinat. Ce fut pour dédommager en quelque sorte la Maison Palatine, qu'on proposa la création d'une huitie-

me dignité Electorale , qui ne devoit subsister que jusqu'à l'extinction de la Maison de Baviere ; événement que nous avons vu arriver de nos jours.

Pour faire disparoître tout sujet de défunion entre les Protestans & les Catholiques , on confirma , dans toute leur teneur , les traités conclus sous les regnes de Charles V , & de Ferdinand I , sur-tout celui de Passau : il fut stipulé aussi , que les Calvinistes jouiroient des mêmes droits que les Luthériens , & que tous les biens & fondations ecclésiastiques seroient remis & demeureroient dans l'état où ils avoient été avant l'année 1624.

Il fut établi aussi une parfaite égalité de droits entre les Catholiques & les Protestans ; l'on convint que toutes les Commissions , Députations & les Tribunaux suprêmes de l'Empire seroient composés d'un nombre égal de membres des deux Religions. Dès lors , en certaines occasions , les Protestans , dans les Dietes , se sont toujours séparés des Catholiques , & chacun des deux partis a formé un corps particulier.

Contre toute attente , les Cantons Helvétiques obtinrent non seulement l'exemption qu'ils avoient demandée de toute juridiction de la Chambre Impériale ; mais ils furent reconnus pleinement libres & indépendans. Les Suisses avoient jusqu'alors toujours reconnu la suprématie de l'Empire Germanique ; ils ne desiroient point de s'y soustraire , & leur député demandoit seulement qu'on leur confirmât le droit de ne point dépendre des Tribunaux suprêmes de l'Empire. Mais les autres Couronnes

desiroient l'affoiblissement de l'Allemagne ; & l'Ambassadeur de France engagea le Député Suisse à demander une liberté & indépendance entières , que les Suisses obtinrent presque sans y avoir pensé.

Quant aux autres points relatifs à la constitution germanique , il fut stipulé , que tous les Princes & Etats qui composent l'Empire , seroient maintenus dans tous les droits attachés à leur Souveraineté ; qu'ils auroient celui de voter librement dans toutes les délibérations sur les affaires de l'Empire , principalement sur la promulgation ou l'explication des loix , sur la guerre , sur la paix & sur l'établissement de nouvelles impositions : ils étoient particulièrement autorisés à conclure des traités & des alliances pour leur défense & leur sûreté , tant avec leurs co - états qu'avec les Puissances étrangères , pourvu que ce ne fût ni contre l'Empereur , ni contre l'Empire. On régla aussi plusieurs points relatifs au Conseil Aulique d'Empire , aux Tribunaux & aux Villes - Impériales. Celles - ci obtinrent un plein droit de suffrage , non seulement dans les Dietes d'Empire , mais aussi dans es assemblées particulieres des Cercles.

Le reste des articles du traité conclu à Osna-bruk regardoit principalement des points de satisfactions & de compensations. Après de longues difficultés , la Suede s'étoit enfin défitée de quelques-unes de ses prétentions. Cette Puissance n'eut pas lieu de se plaindre d'avoir trop peu gagné à la paix. Elle obtint d'abord , pour la restitution de ses conquêtes en Allemagne , toute la Poméranie.

Antérieure, avec l'isle de Rugen; &, dans le reste de la Poméranie, Stettin, Garz, Damm, Golnau, l'isle de Wollin, ainsi que la navigation sur l'Oder & la Haf: on lui cédoit en outre la ville de Wismar, l'Archevêché de Bremen & l'Evêché de Verden, qui devoient être sécularisés, le premier sous le titre de duché, & le second sous celui de principauté. La Suede obtenoit en outre le droit de séance & de suffrage tant dans les Dietes d'Empire que dans les assemblées des Cercles où étoient situées ses nouvelles acquisitions. Quelque grands que fussent ces avantages, cette Couronne n'en étoit pas satisfaite; & Salvius avoit proposé au Comte d'Avaux, de demander, pour la Suede, le droit de séance dans le College Electoral. Le Ministre François répondit: " Il ne vous manque, plus que de demander aussi un Empereur Protestant. " On s'engagea encore à payer cinq millions d'écus à la Suede.

En dédommagement de la cession de ses droits sur la Poméranie, la Maison Electorale de Brandebourg fut mise en possession des Evêchés de Halberstadt, Minden & Camin, à titre de Principautés, ainsi que de l'Archevêché de Magdebourg, à titre de Duché; sous la réserve cependant, que le Prince Auguste de Saxe, Administrateur de Magdebourg, en jouiroit pendant toute sa vie, & que la Saxe conserveroit les quatre bailliages de Querfurt, Jüterbok, Dame, & Bork.

En dédommagement pour la cession de Wismar, la Maison de Mecklenbourg obtint les Evê

chés de Schwerin & Ratzebourg, avec deux Commanderies de l'Ordre de St. Jean, Mirow & Nemerow. On accorda aussi à la Maison de Brunswick-Lunebourg, pour ses prétentions sur Bremen, Magdebourg, Halberstadt & Ratzebourg, le droit de succession alternative à l'Evêché d'Osnabruk, avec les couvens de Walkenried & Gröningue.

Le Landgrave de Hesse-Cassel obtint, contre la restitution de ses conquêtes & en dédommagement des frais de la guerre, l'abbaye de Hirschfeld, à titre de principauté; les balliages de Schaumbourg, Bükebourg, Sachsenhagen, avec six cens mille écus.

Tels sont les principaux points du traité d'Osnabruk. Dans celui de Munster, conclu entre l'Empereur, l'Empire & la Couronne de France, il fut décidé, que le Cercle de Bourgogne demeureroit attaché à l'Empire, & participeroit à la paix aussitôt que la guerre entre la France & l'Espagne auroit pris fin; que cependant, ni l'Empereur, ni aucun Etat d'Empire ne pourroit donner du secours contre la France soit au Roi d'Espagne ou au Duc de Lorraine. La France obtenoit, en dédommagement des frais de la guerre, la pleine Souveraineté sur les Evêchés de Metz, de Toul & de Verdun, avec leurs districts, en réservant toutefois les droits Métropolitains de Trêves sur ces Diocèses. On céda encore, à la Couronne de France, la Souveraineté de Pignerol, la ville de Brisach, la Haute & Basse-Alsace & la Préfecture des dix villes libres de cette province. Le Roi de France obtint en

outre le droit d'avoir une garnison dans Philisbourg, pourvu qu'elle ne fût jamais assez nombreuse pour inquiéter les Etats voisins. La France s'engageoit, en retour, à laisser à tous les Princes & Etats d'Empire possessionnés en Alsace, la pleine & entiere jouissance de leurs droits; & elle promit de payer à l'Archiduc Ferdinand-Charles, en dédommagement du Landgraviat d'Alsace, la somme de trois millions de livres. Le reste des articles du traité de Munster étoit à peu-près de la même teneur que celui d'Osnabruk.

Si l'on considère les avantages que la France obtint par ce traité, on trouvera cette Couronne payée avec usure des secours qu'elle avoit fournis aux Protestans, ainsi que de la part qu'elle avoit prise à la guerre d'Allemagne. C'est ainsi que la Cour de France réussit à affoiblir considérablement la Puissance de l'Empereur & celle de la Maison d'Autriche. Ferdinand III s'étoit d'abord flatté, qu'il pourroit satisfaire la France, en lui cédant le droit de suzeraineté sur les trois Evêchés de Lorraine, conquis par Henri II, & que les Empereurs prétendoient toujours être des fiefs de l'Empire. Mais le Roi de France refusa d'accepter une offre aussi chétive; & il fallut lui céder encore l'Alsace. La France avoit bien offert de tenir en fief cette province de l'Empereur, mais l'Empire sentit le danger d'avoir un vassal aussi puissant, & il fut s'en garantir.

La tranquillité fut donc rétablie en Allemagne; mais il s'en falloît de beaucoup que le traité de

Westphalie eût aplani tous les différens entre les membres du Corps Germanique. On remit plusieurs points importans à la décision d'une Diète qui devoit s'assembler dans six mois : tels étoient le rétablissement de Donawerth dans ses anciens privilèges ; les capitulations auxquelles les Empereurs seroient astreints à l'avenir , &c. Il étoit facile de prévoir que l'exécution du traité éprouveroit beaucoup de difficultés ; aussi avoit on stipulé , qu'en cas d'infraction quelconque , les parties contractantes seroient tenues de seconder de toutes leurs forces la partie offensée. Il n'est point fait mention , dans le traité , d'aucun autre droit particulier de garantie , que depuis se sont arrogé les Cours de France & de Suede.

L'Empereur donna, le 7 Novembre de la même année , un édit solennel pour enjoindre aux Princes & Etats d'Empire d'exécuter le traité dans toute sa teneur. Mais ce traité n'étoit pas encore ratifié ; & les ratifications ne furent même échangées , à Nurenberg , qu'en 1650. Ce fut à cette époque seulement , que les troupes étrangères évacuèrent les pays qui devoient être restitués , & que les Souverains réconciliés posèrent les armes.

F I N.

